Fadhma aïth mansour amrouche

histoire de ma vie

préfaces de Vincent Monteil et Kateb Yacine

BOUCHENE

Livre fait maison

Edition électronique au format Pdf réalisée [Scan – Ocr - Correction - relecture], à partir du livre "Histoire de ma vie", de Fadhma Aïth-Mansour Amrouche. Editions Bouchène, Rouiba Algérie.

Scanner :

Epson

Logiciels utilisés :

Pour le scan : ABBYY FineReader
Pour l'Ocr : OmniPage
Pour la MEP : Atlantis – Microsoft Word – Infix PDF Editor

Polices de caractères :

Pour le texte : Garamond (taille : 10)
Pour les titres : Garamond (Tailles : 14-16)
Pour les notes de bas de la page : Times New Roman (Taille : 7,5)

Décembre 2016

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

Le texte et les notes ont été arrêtés avec la collaboration
de Jacqueline ARNAUD.

®1968, Librairie François Maspero.
© Editions Bouchène, Alger, 1990

fadhma aïth
mansour amrouche

histoire de ma vie

préfaces de vincent monteil
et de kateb yacine

BOUCHENE

Une vie. Une simple vie. écrite avec limpidité par une grande dame kabyle, d'abord en 1946. puis *en 1962. avant que la mort ne vienne la prendre en Bretagne. le* 9 *juillet 1967. à quatre-vingt-cinq ans. Fadhma Aïth Mansour Amrouche, la mère de Taos et de Jean. a quitté cette terre. mais elle nous reste présente. par ces pages où l'on retrouve les travaux et les jours. les naissances. les morts, le froid cruel. la faim. la misère. l'exil. la dureté de cœur, les mœurs brutales d'un pays rude où les malédictions. les meurtres. les vendettas étaient monnaie courante. pour des gens si pauvres que les glands doux formaient encore la nourriture de base. comme les châtaignes au Limousin de mon grand-père. Fadhma Amrouche n'est plus :* tekhla taddart — *et le village est vide.*

Zigh... *Comme on dit en kabyle : « et voilà que, je m'aperçois que » tant d'images, de souvenirs se lèvent. J'ai là le petit carnet noir sur lequel, il y a trente ans, j'écrivais mes premières notes de kabyle, prises avec mes tirailleurs en Dordogne. Je pense à mes amis kabyles, au pauvre Mouloud Feraoun, lâchement assassiné par l'O.A.S. à El-Biar, le 15 mars 1962, au « fils du pauvre » enterré à Tizi Hibel, en face de la maison des Sœurs Blanches. La neige bleuit sur les pentes des montagnes, et l'enfant kabyle, l'*aqshish, *crie bien fort :* d'ul-iu, dayem di-Jerjra *(mon cœur est toujours au Djurdjura).* Zigh... *Comment oublier l'étonnant Belaïd Aït-Ali, mort en 1950, dont le fichier berbère des Pères Blancs de Fort-National nous garde précieusement la mémoire ? Sous-officier cassé, ivrogne, clochard, déserteur, « de volonté aussi pauvre que son intelligence était belle », il écrivait en français comme en kabyle. et les beaux textes qu'il nous a laissés vont à la rencontre de ceux de Fadhma Amrouche. Ce n'est pas à elle, qui a perdu cinq enfants, qu'il faut apprendre que « rien ne vaut l'amour maternel »* (ulash, am yemma-k lehqiq). *Elle sait.*

*mieux que personne, elle qui a tant de mal à faire vivre les siens, que le proverbe a bien raison : « montre-moi comment tu t'habilles, et je te dirai comment tu te nourris ! (*ml-iyi d-ashu telsid, a-k-emlegh d-ashu tettshid). Et, à travers *tout son livre, retentit l'écho de la sagesse des anciens : « inutile de dire à l'orphelin qu'il doit pleurer ! »* (agujil, ur-t-ettwessi ara gheff imettawen).

Une vie toute simple, nouée aux joies et aux deuils, une vie de courage, de lutte, dont la devise pourrait être celle d'un Gallieni : « la tête haute ». La petite bâtarde rejetée par une société close, impitoyable, se bat, jour après jour, pour sa dignité. En 1899, à *seize ans, elle reçoit, en même temps, le baptême et le mariage avec Belkacem-Ou-Amrouche. Elle entre alors dans le clan Amrouche, dont le patriarche a fait la campagne de Crimée et parle de Sébastopol, qu'il appelle « la ville du cuivre ». Elle décrit sans complaisance le milieu familial où les co-épouses se haïssent, où les enfants meurent faute de soins, où chaque jour lutte contre la faim et chaque nuit contre le froid des montagnes. Mais Fadhma a une énergie indomptable, et elle sait lire : elle a donc en elle une possibilité d'évasion, de communication, d'issue vers la liberté. Les premières écoles françaises en Kabylie remontent à 1873 et Fadhma Aïth Mansour fut une des toutes premières à les fréquenter. A l'époque, cela fit scandale. Mais le rôle de ces écoles fut très grand : il n'est que de feuilleter, par exemple, le* Bulletin des anciens élèves et des amis de l'amie d'Aït-Larba. *Certes, il faut déplorer que l'administration française soit restée, jusqu'au bout, selon le mot de Louis Massignon, « orthodoxe, mais obscurantiste » : stupidement opposée à l'enseignement de l'arabe, langue nationale de tous les Algériens. Le résultat (souhaité ?) ne pouvait être que de renfermer les Kabyles dans un particularisme têtu, que la Guerre de Sept Ans devait enfin réduire : on connaît la part considérable prise par les Kabyles à la Bataille d'Alger et à la Résistance nationale.*

Il serait lâche, de ma part, d'esquiver ici le douloureux problème des Kabyles chrétiens, qui sont encore plusieurs centaines, et dont font partie Fadhma Amrouche, son mari et ses enfants. Ces conversions, en milieu musulman traditionnel, ne pouvaient être que source de conflits inextricables, d'incompréhension, de souffrances et d'humiliations. La question n'est pas de savoir si une religion est « bonne » en soi, ou même « meilleure » qu'une autre : posé ainsi, cela n'a aucun sens. Mais il s'agit d'apprécier si l'état actuel d'une société donnée lui permet d'accueillir des ferments étrangers sans risque de perdre son identité, sans tension insupportable. Or, c'est un *fait qu'encore aujourd'hui les structures réelles de l'Islam maghrébin ne* supportent *pas ceux qu'on appelle les « renégats »* (mtûrni). *J'en pourrais citer beaucoup d'exemples. Le Chrétien kabyle, en particulier, est mal à l'aise, à peine toléré, et se sent déchiré entre des fidélités contradictoires. On peut, si l'on est soi-même catholique, le regretter, mais c'est* un *fait d'expérience. Le livre de Fadhma*

Amrouche est plein de témoignages de ces difficultés, et il faut voir un effort d'adaptation, de compromis, dans l'usage, dans la famille Amrouche, de donner aux enfants un double prénom, chrétien et musulman. Exilée à Tunis, Fadhma, qui ne sait pas un mot d'arabe, ne fréquente guère que des étrangers comme elle, des Siciliens surtout. Toute la famille sera naturalisée française en 1913.

Ecoutez la voix de Fadhma Amrouche : « J'étais toujours restée « la Kabyle ». Jamais, malgré les quarante ans que j'ai passés en Tunisie, malgré mon instruction foncièrement française, jamais je n'ai pu me lier intimement, ni avec des Français, ni avec des Arabes. Je suis restée, toujours, l'éternelle exilée, celle qui, jamais, ne s'est réellement sentie chez elle nulle part. Aujourd'hui, plus que jamais, l'aspire à être enfin chez moi, dans mon village, au milieu de ceux de ma race, de ceux qui ont le même langage, la même mentalité, la même âme superstitieuse et candide, affamée de liberté, d'indépendance : l'âme de Jugurtha ! » Et encore ceci : « Je suis vieille, fatiguée, mais j'ai gardé mon âme d'enfant, prompte à vouloir redresser les torts et à défendre les opprimés. » Et enfin, cet adieu : « Ma vue baisse de plus en plus et mes mains tremblent, et il me faut faire des efforts pour écrire de façon lisible. J'ai eu tant de malheurs ! »

Quand je lis ces lignes, avec toute l'émotion que l'on devine, je crois revoir et entendre encore le cher Jean Amrouche, peu avant sa mort, à Venise, en septembre 1961. Nous étions ensemble à un colloque sur l'humanisme africain, dans cette merveilleuse île de San Giorgio Maggiore. Quand vint son tour, l'auteur des Chants berbères de Kabylie, *recueillis de la bouche de sa mère en 1939, déclare qu'il veut parler au nom du peuple algérien, dont il partage les angoisses, les souffrances, les luttes et l'espoir. Il prend la défense de* la *culture populaire, de la tradition orale. Il s'écrie qu'il lui a fallu passer par la connaissance de Mallarmé et de Baudelaire,* pour *« redécouvrir » le chant des aèdes berbères, et pour comprendre enfin que « la poésie est accordailles ». Et puis, le voilà qui nous chante, de sa voix grave, un chant kabyle sur la peine des hommes, et nous sommes tous pris et bouleversés* par *Jean Amrouche. Enfin, il évoque sa mère, « de qui je tiens, dit-il, l'essence de tous ces poèmes et de tous ces chants ». Après le déjeuner dans l'île, Jean me confie son déchirement entre la France et l'Algérie et, comme je lui cite ces vers de Pierre Emmanuel* (Ordalies, 1957) :

> *« Je n'ai qu'un nom : celui d'homme.*
> *France n'est que mon prénom »,*

il me répond, pensif ; « mais, c'est très important, un *prénom... »*

En refermant L'histoire de ma vie, *je pense avec affection à cette étonnante lignée des Amrouche, qui unissent, en un même élan, deux grandes cultures. Lorsque Fadhma décrit, en Tunisie, sa chère « Rue de la Rivière », sa fille, Marguerite-Taos, lui répond, en contre-point, par sa « Rue des Tambourins » (1960). Ainsi, les mémoires du grand âge rejoignent les souvenirs d'enfance. Et puis, Fadhma Aïth Mansour Amrouche nous reste inoubliablement présente, à travers l'admirable voix de Taos et son* Florilège de chants berbères de Kabylie[1]. *Fadhma, Jean, Taos, trois chantres de l'Algérie profonde, trois êtres frontières entre les deux rives d'une Méditerranée que nous voulons toujours plus fraternelle.*

Vincent MONTEIL
Paris, octobre 1967.

[1] . Editions de la Boite à Musique, Paris, 1966. Grand Prix de l'Académie du Disque français.

Jeune fille de ma tribu

Fadhma Aïth Mansour Amrouche, l'auteur des lignes qu'on va lire, ne saurait être mieux présentée que par son propre fils, Jean Amrouche, qui la devança dans la mort : il fut en quelque sorte le torrent précurseur de cette source vive où il puisait, dès la plus tendre enfance, avec sa sœur Taos, le don de poésie qui ne les quittera plus :

Toute poésie est avant tout une voix, et celle-ci plus particulièrement. Elle est un appel qui retentit longuement dans la nuit, et qui entraîne peu à peu l'esprit vers une source cachée, en ce point du désert de l'âme où, ayant tout perdu, du même coup on a tout retrouvé... Mais avant que j'eusse distingué dans ces chants la voix d'un peuple d'ombres et de vivants, la voix d'une terre et d'un ciel, ils étaient pour moi le mode d'expression singulier, la langue personnelle de ma mère. »

Jean Amrouche n'est plus. Il a succombé, dans la force de l'âge, au moment même où l'Algérie allait briser ses chaînes.

Souvent, il parlait de sa mère, comme il parlait de l'Algérie, avec la même passion, la même gravité que dans les Chants Berbères de Kabylie :

« Je ne saurai pas dire le pouvoir d'ébranlement de sa voix, sa vertu d'incantation. Elle n'en a pas elle-même conscience, et ces chants ne sont pas pour elle des œuvres d'art, mais des instruments spirituels dont elle fait usage, comme d'un métier à tisser la laine, d'un mortier, d'un moulin à blé ou d'un berceau. C'est une voix blanche et presque sans timbre, infiniment fragile et proche de la brisure. Elle est un peu chevrotante et chaque jour plus inclinée vers le silence, son tremblement s'accentue avec les années. Jamais rien n'éclate, pas le moindre accent, pas le moindre effort vers l'expression extérieure. En elle tout est amorti et intériorisé. Elle chante à peine pour

elle-même ; elle chante surtout pour endormir et raviver une douleur d'autant plus douce qu'elle est sans remède, intimement unie au rythme des gorgées de mort qu'elle aspire. C'est la voix de ma mère, me direz-vous, et il est naturel que j'en sois obsédé et qu'elle éveille en moi des échos assoupis de mon enfance, où les interminables semaines durant lesquelles nous nous heurtions quotidiennement à l'absence, à l'exil, ou à la mort. C'est vrai. Mais il y a autre chose : sur les longues portées sans couleur de cette voix flotte une nostalgie infiniment lointaine, une lumière nocturne d'au-delà, qui imposent le sentiment d'une présence insaisissable et toute proche, la présence d'un pays intérieur dont la beauté ne se révèle que dans la mesure même où l'on sait qu'on l'a perdu... »

Les chemins de l'orphelinat

Les chants de Jean et de Fadhma sont avant tout les cris du déracinement du sol natal. Même promus citoyens français, même convertis au christianisme, les Amrouche restent des intrus, et ils doivent s'expatrier, comme tant d'autres Algériens : la patrie asservie doit rejeter ses propres fils, au profit de la race des maîtres.

Ce n'est pas tout. A l'étouffement de tout un peuple, à sa détresse et à sa honte, s'ajoute la tragédie de tous et de chacun. Ce n'est plus un pays, c'est un orphelinat.

Fadhma n'a pas de père. Sa mère l'a protégée tant qu'elle a pu contre la famille, contre le village qui la considère comme un être maudit. Enfin, la mère se décide, la mort dans l'âme, à la première séparation :

« Un mercredi, jour de marché, ma mère me chargea sur son dos et m'emmena aux Ouadhias. Je me souviens très peu de cette époque. Des images, rien que des images. D'abord, celle d'une grande femme habillée de blanc, avec des perles noires ; à côté du chapelet, un autre objet en cordes nouées, sans doute un fouet... »

« Mais je vois surtout une image affreuse, celle d'une toute petite fille debout contre le mur d'un couloir ; l'enfant est couverte de fange, vêtue d'une robe en toile de sac ; une petite gamelle pleine d'excréments est pendue à son cou ; elle pleure. Un prêtre s'avance vers elle ; la Sœur qui l'accompagne lui explique que la petite fille est une méchante, qu'elle a jeté les dés à coudre de ses compagnes dans la fosse d'aisance, qu'on l'a obligée à y entrer pour les y chercher : c'est le contenu de la fosse qui couvre son corps et remplit la gamelle. »

« En plus de cette punition, la petite fille fut fouettée jusqu'au sang : quand ma mère vint le mercredi suivant, elle trouva encore les traces des coups sur tout mon corps. Elle passa ses mains sur toutes les meurtrissures, puis elle fit appeler la Sœur,

et lui montra les traces des coups, en lui disant : « C'est pour cela que je vous l'ai confiée ? Rendez-moi ma fille !... »

« A l'automne, le caïd fit venir ma mère et lui dit : « ta fille Fadhma te gêne, mène-la à Fort-National où l'on vient d'ouvrir une école pour les filles, elle sera heureuse et bien traitée, et l'Administrateur te protégera. Tu n'auras plus rien à craindre des frères de ton premier mari. » Ma mère résista longtemps ; l'expérience des Sœurs Blanches la laissait sceptique ; mais son jeune mari et les habitants du village, qui voyaient toujours en moi l'enfant de la faute, la regardèrent d'un mauvais œil. C'est en octobre ou novembre 1886 qu'elle consentit à se séparer de moi. Elle me prit à nouveau sur son dos, et nous partîmes.

La muse matriarcale

« Juchée sur mon mulet, une malle devant moi, je remplissais mes yeux de toute cette nature que je ne devais revoir que bien longtemps après, et pour très peu de temps. Car depuis 1898, je n'ai revu mon village que trois fois, très espacées, et jamais par la route que je venais de parcourir !... J'avais bien pleuré, mais je m'étais dit : Il faut partir ! Partir encore ! Partir toujours Tel avait été mon lot depuis ma naissance, nulle part je n'ai été chez moi ! »

Et de nouveau, la voix du fils (Jean Amrouche vivait à Tunis lorsque furent publiés les Chants Berbères de Kabylie, *en 1939) fait écho à la voix où il retrouve ses origines :*

« ... Arrachée à son pays natal depuis quarante ans, tous les jours, comme autrefois sa mère de qui elle les tient pour la plupart, c'est sur les ailes du chant que, dans sa solitude, elle lance ses messages aux morts et aux vivants. Elle est d'une famille de clairchantants, et elle parle quelquefois de sa mère et de ses frères que tout le village écoutait en silence lorsque leur chant se répandait dans les rues. Elle a recueilli les chants du pays Zouaoua, son pays natal ; et aussi les chants des Aïth-Abbas, pays de mon père, auxquels se sont ajoutés quelques chants des Aïth-Aydel... »

Ce n'est plus une seule voix, c'est la tribu qui chante, une de ces tribus dont Ibn Khaldoun disait :

« Les Berbères racontent un tel nombre d'histoires que, si on prenait la peine de les mettre par écrit, on en remplirait des volumes...

C'est encore l'arbre de la tribu qui a produit en si grande quantité, par branches et par grappes, d'une saveur qui n'en finit pas, ce fruit déconcertant qu'on appelle un

poète, la vieille tribu sans feu ni lieu, où brille, étoile secrète[1], *le génie méconnu, hérité des ancêtres, reconquis pas à pas dans l'ombre inviolée de la patrie des morts, qui « restent jeunes », selon le mot d'Anna Seghers.*

Le livre de Fadhma porte l'appel de la tribu, une tribu comme la mienne, la nôtre, devrais-je dire, une tribu plurielle et pourtant singulière, exposée à tous les courants et cependant irréductible, où s'affrontent sans cesse l'Orient et l'Occident, l'Algérie et la France, la Croix et le Croissant, l'Arabe et le Berbère, la montagne et le Sahara, le Maghreb et l'Afrique, et bien d'autres choses encore : la tribu de Rimbaud et de Si Mohand ou M'hand, d'Hannibal, d'Ibn Khaldoun et de Saint Augustin, un arbre de Jouvence inconnu des civilisés, piètres connaisseurs de tout acabit qui se sont tous piqués à cette figue de Barbarie, la famille Amrouche.

Examinons une dernière fois l'arbre de la tribu, et voyons seulement son bourgeon terminal : Jean, Taos[2], *Fadhma : le fils, la fille, la mère, tous les trois sont poètes ! N'est-ce pas merveilleux ? Tous les trois sont poètes, mais le don poétique ne leur appartient pas comme un méchant volume à son auteur, non, la poésie qu'ils incarnent, c'est l'œuvre de tout un peuple.*

Mais ce livre est aussi, dans son humilité, un implacable réquisitoire.

Trop de parâtres exclusifs ont écumé notre patrie, trop de prêtres, de toutes religions, trop d'envahisseurs de tout acabit, se sont donné pour mission de dénaturer notre peuple, en l'empoisonnant jusqu'au fond de l'âme, en tarissant ses plus belles sources, en proscrivant sa langue ou ses dialectes, et en lui arrachant jusqu'à ses orphelins ! Ils devraient désormais comprendre qu'on peut faire beaucoup de mal avec de bons sentiments.

Pour ma part, en signant cette introduction, j'ai tenu à être présent au grand événement que constitue pour nous la parution d'un tel livre. Il s'agit d'un défi aux bouches cousues : c'est la première fois qu'une femme d'Algérie ose écrire ce qu'elle a vécu, sans fausse pudeur, et sans détour. Du plus profond de sa tombe d'exil, en terre bretonne, Fadhma semble nous dire :

« Algériennes, Algériens, témoignez pour vous-mêmes ! N'acceptez plus d'être des objets, prenez vous-mêmes la plume, avant qu'on se saisisse de votre propre drame, pour le tourner contre vous ! »

Puisse l'Algérie libre ne plus prêter l'oreille aux diviseurs hypocrites qui voudraient faire de toute vérité un tabou, et de tout être un intouchable... Et qu'on ne vienne pas me dire : Fadhma était chrétienne ! Une vraie patrie se doit d'être jalouse de ses enfants, et d'abord de ceux qui, toujours exilés, n'ont jamais cessé de vivre pour elle. L'ouvrage que voici l'atteste plus que tout autre.

Je te salue, Fadhma, jeune fille de ma tribu, pour nous tu n'es pas morte !

---

[1] . *Etoile Secrète*, poème de Jean AMROUCHE, un volume, aujourd'hui épuisé.
[2] . Taos AMROUCHE, *Le Grain magique*, François Maspero.

On te lira dans les douars, on te lira dans les lycées, nous ferons tout pour qu'on te lise ! [1]

KATEB YACINE.

[1] . Fadhma Aïth Mansour Amrouche s'est éteinte en Bretagne, le 9 juillet 1967, à l'hôpital de Saint-Brice-en-Coglès, entourée des soins dévoués des Sœurs de la Sagesse. Quelque temps avant sa fin, elle a su que ses *Mémoires* seraient édités, et cet hommage de Kateb Yacine, écrit pour l'essentiel avant sa mort, et dont elle a pris connaissance, lui est allé au cœur.

Paris, le 18 avril 1945.

Ma chère maman,

Voici plusieurs semaines que je veux t'écrire une longue lettre. En marchant dans Paris il m'arrive de rêver que tu es à mon bras. Nous allons lentement, très lentement, comme le soir, sur la route le long de la voie du chemin de fer, à Radès. Tu traînes tes pauvres pieds dans tes vieilles savates, tu croises ton fichu décoloré sur ta poitrine. Mais tes yeux de petite fille malicieuse regardent tout autour, et rien ne leur échappe, des nuances du ciel, des étoiles qui nous font des signes ; une grande paix monte des jardins parmi les parfums qui va se fondre dans la paix qui tombe du ciel.

Et je pense, mélancoliquement, que la vie ne nous accordera plus bien souvent de faire ces promenades, avant que la maison ne replie sur nous ses ailes pour la nuit. Notre maison de Radès, je ne l'évoque jamais sans être ému aux larmes. Elle est si lourde de souvenirs, si pleine de songes où les images désolées et celles que la joie illumine — plus rares hélas ! que les premières — sont unies si étroitement qu'elles composent une harmonie amère et douce qui est comme la musique même de son âme.

Petite maman, douce maman, maman patiente et résignée, maman douloureuse et pleine de courage ! Sais-tu seulement que ton Jeannot n'est pas sorti de tes jupes, qu'il ne sera jamais guéri de son enfance, et que, quoi qu'il fasse, et où qu'il soit, tu es avec lui, non point comme une image fugitive qui traverse en éclair la mémoire, mais comme l'air qu'il respire, et sans lequel il mourrait étouffé ?

Comment vas-tu en ce printemps si semblable à l'été ? Comment supportes-tu tout le travail de la maison ? Toutes les charges finissent par retomber sur papa et sur toi. Après avoir trimé pendant plus de cinquante ans vous aviez droit au repos, et nul de vos enfants n'a pu encore vous l'assurer.

Mais, petite maman, tu es notre miracle secret. Car malgré tous les travaux qui usent l'âme et le corps, Dieu t'a accordé la grâce la plus rare : sous les rides et sous les cheveux blancs tu as gardé l'âme fraîche,

et une réserve de joie comme une source sous les roches jaillit de tes yeux fatigués.

Si quelque poésie et quelque sentiment de l'art nous portent, Marie-Louise et moi, c'est à toi que nous le devons. Tu nous as tout donné, tu nous as transmis le message de notre terre et de nos morts. Mais ton œuvre n'est pas terminée, petite maman. Au moment où je commence à entrevoir ce sur quoi doit porter mon effort principal, je fais encore appel à toi. Il faut que tu rédiges tes souvenirs, sans choisir, au gré de ton humeur, et de l'inspiration. Ce sera un grand effort. Mais songe, ma petite maman, que tu ne dois pas laisser perdre ton enfance, et l'expérience que tu as vécue en Kabylie. Un enseignement de grand prix peut s'en dégager. Et ce sera pour moi un dépôt sacré. Je t'en supplie, petite maman, prends en considération ma requête...

Petite maman, je t'embrasse tendrement.

Ton Jeannot.
(JEAN AMROUCHE.)

Maxula-Radès, 1er août 1946.

A mon fils Jean,

Je te lègue cette histoire, qui est celle de ma vie, pour en faire ce que tu voudras après ma mort.

Cette histoire est vraie, pas un épisode n'en a été inventé, tout ce qui est arrivé avant ma naissance m'a été raconté par ma mère, quand j'ai été d'âge à le comprendre. Si j'ai écrit cette histoire, c'est que j'estime qu'elle mérite d'être connue de vous.

Je voudrais que tous les noms propres (si jamais tu songes à en faire quelque chose) soient supprimés et si tu en fais un roman, que les bénéfices soient partagés entre tes frères et ta sœur, en tenant compte de tes frais et de ton travail.

L'histoire, une fois écrite, sera cachetée et remise entre les mains de ton père qui te la remettra après ma mort[1].

J'ai écrit cette histoire en souvenir de ma mère tendrement aimée et de Mme Malaval qui, elle, m'a donné ma vie spirituelle.

1er août - 31 août 1946.
M. AMROUCHE.

[1]. En 1939, parmi les sept enfants Amrouche, trois étant morts, il restait Henri, jean, Marie-Louise Taos, et René. Aujourd'hui, seuls demeurent René et Marie-Louise Taos qui reprend la tâche confiée à Jean. Il a été décidé avant la mort de Jean que le document serait respecté dans son intégrité.

Monsieur Amrouche père ne désirait aucunement la divulgation de ce document. De son vivant jamais ce texte n'aurait pu être publié.

I

Le chemin de l'école

1
Ma mère

Ma mère était originaire de Taourirth-Moussa-ou-Amar, à quelques kilomètres de Tizi-Hibel, mon village. Elle était issue d'une très bonne famille, les Aïth Lârbi-ou-Saïd. Très jeune, elle fut mariée à un homme bien plus âgé, presque un vieillard ; il avait une fille plus âgée que ma mère.

Ma mère ne s'est jamais plainte de cet homme qui l'aimait à sa façon. Elle lui donna deux fils, mes frères Mohand et Lâmara. Cet homme avait un frère beaucoup plus jeune qui n'avait pas d'enfants. Celui-ci voulut établir un acte par lequel il léguait ses biens à sa femme. Avant qu'il ne l'eût fait, son aîné lui tendit une embuscade et le lendemain on trouva le cadet mort, adossé à une meule de paille, dans un endroit écarté, en dehors du village, appelé « *Sebala* », où tous les villageois dressent leurs meules. On ne découvrit pas son meurtrier et l'on classa l'affaire.

Ma mère me raconta que dès ce jour son mari fut maudit. Il fut atteint d'une maladie terrible : tout son corps fut couvert de cloques qui se remplissaient d'eau, et cette eau jaune coulait le long de ses jambes :

« L'année de sa mort, disait ma mère, il y eut une récolte miraculeuse. De mémoire d'homme on n'avait vu les figuiers si chargés de fruits, les treilles de grappes, ni les épis si beaux.

« Quand nous allions aux champs il disait, en soulevant les branches : — « Regarde, femme, regarde tous les biens que Dieu nous donne ! »

Et moi de répondre doucement : — « *Ma ne der !* » (si nous vivons!).

Un jour que je lui répondais encore ainsi, pris d'une rage soudaine, il me secoua en criant :

— « Nous vivrons, femme ! Nous vivrons ! »

Il ne devait voir mûrir ni les figues, ni les raisins. La moisson était à peine rentrée qu'il mourut. »

Son mari n'était encore pas mis en terre que mon oncle maternel, Kaci Aïth-Lârbi-ou-Saïd, venait trouver ma mère et lui ordonner : — « Quitte cette maison. Viens chez nous avec tes enfants. Notre mère les élèvera, et toi, tu te remarieras. » — « Je resterai avec mes enfants, dans ma maison », lui répondit-elle, bravant ainsi son frère et la coutume[1]. Mon oncle, qui était très grand, arracha une tuile du toit et la lui lança, heureusement sans l'atteindre. Il alla droit à la *tajmâat*, et prenant l'assitance à témoin il déclara : — « A dater de ce jour, je renie ma sœur Aïni. Elle est exclue de notre famille : quoi qu'elle fasse, quoi qu'il advienne d'elle, nous nous désintéressons de son sort. Elle nous est étrangère. »

Il retourna dans son village, et jamais plus, depuis ce jour, ma mère ne revit la maison de son père.

Elle s'occupa de faire ensevelir son mari selon les usages. Avec l'argent emprunté sur sa récolte de raisin, elle acheta une paire de bœufs qu'elle fit sacrifier pour le repos de l'âme du défunt. La viande fut partagée à tout le village. Chaque famille en eut sa part, un morceau par personne. En outre, un banquet funèbre fut servi à la *tajmâat*, destiné plus spécialement aux pauvres qui se rassasièrent ainsi de couscous.

Ma mère restait seule à vingt-deux ou vingt-trois ans, avec deux enfants dont l'aîné avait cinq ou six ans, et le cadet trois. Elle était très belle le teint clair et rose, avec des yeux bleu-vert ; un peu trapue, solide, avec les épaules larges, le menton volontaire et un front bas et têtu. Elle se mit courageusement à l'ouvrage. Elle faisait son ménage, allait chercher l'eau, moulait son grain pour la journée, préparait ses repas la nuit. Le jour elle travaillait aux champs.

Quand elle avait besoin de l'aide d'un homme, elle devait la payer bien cher. L'hiver, au temps des olives, elle rendait cinq journées de ramasseuse pour une seule de gauleur.

[1]. Selon la coutume, les enfants d'une veuve reviennent à la famille du mari, à l'âge de sept ans, et la veuve peut choisir, en attendant un remariage, de vivre soit dans sa famille d'origine, soit dans sa belle-famille.

Mais elle était jeune, imprudente. Dans sa propre cour habitait un jeune homme de la même famille que son vieux mari. Il l'aimait. Elle l'aimait. Et ce qui devait arriver arriva.

Elle fut enceinte, et l'homme nia être le père de l'enfant.

Les mœurs kabyles sont terribles. Quand une femme a fauté, il faut qu'elle disparaisse, qu'on ne la voie plus, que la honte n'entache pas sa famille. Avant la domination française la justice était expéditive ; les parents menaient la fautive dans un champ où ils l'abattaient. Et ils l'enterraient sous un talus.

Mais en ce temps-là, la justice française luttait contre ces mœurs trop rudes. Et ma mère eut recours à elle[1].

Dès qu'elle ne put cacher sa faute, les oncles de mes frères se réunirent — c'étaient les frères du vieux mari. Ils décidèrent de chasser ma mère et de recueillir ses enfants dont ils convoitaient les biens. Quand ils voulurent la contraindre à partir, elle porta plainte en justice.

Les magistrats montèrent au village. La Cour désigna un tuteur et un subrogé tuteur pour les enfants, dressa l'inventaire des biens et repartit en décrétant que personne ne devait toucher à la veuve ni aux orphelins.

•

La nuit de ma naissance[2], ma mère était couchée seule, avec ses deux petits ; personne auprès d'elle pour l'assister ou lui porter secours : elle se délivra seule, et coupa le cordon ombilical avec ses dents. Une seule vieille vint le lendemain avec un peu de nourriture.

Le neuvième jour après ma naissance, ma mère me mit dans son giron, contre sa poitrine, car il avait neigé, prit ses enfants chacun d'une main, et elle alla déposer une plainte contre mon père entre les mains

[1] . Depuis 1874, en Kabylie, le seul juge pour les Musulmans est le juge de paix français, qui, tenant compte et de la coutume et du droit musulman, cherche cependant, en matière de contestations relatives au statut personnel, comme c'est le cas ici, des solutions d'équité et d'humanité allant parfois à l'encontre de la coutume : par exemple, la libre disposition d'elle-même est reconnue à la femme non vierge ; la garde des enfants est laissée à la mère ; en outre, la tutelle est aménagée pour éviter la spoliation des orphelins.

(Voir Jean-Paul CHARNAY, La *vie musulmane en Algérie* d'après la *jurisprudence de la 1re moitié du XXe siècle.* Paris, P.U.F., 1985.)

[2] . Naissance présumée de Mme Amrouche : 1882.

du Procureur de la République. Elle voulait que mon père me reconnaisse et me donne son nom. Lui refusait, car il était fiancé à une fille du village, d'une puissante famille qui le menaçait de le tuer s'il abandonnait cette fille et il avait peur !

Le procès dura trois ans. Pendant tout ce temps, ma mère, par le froid comme par la chaleur, revint plaider et harceler les juges. Tous les témoins disaient que c'était bien mon père, car j'étais son vivant portrait. Au bout de trois ans, il fut condamné aux dommages-intérêts — trois cents francs ! — que ma mère refusa, mais la loi interdisait en ce temps-là la recherche de la paternité, on ne put le contraindre à me reconnaître ; et j'eus sur le front le cachet de la honte.

De désespoir, ma mère me plongea dans une fontaine glacée. Mais je n'en mourus pas.

Ma mère poursuivait sa tâche habituelle sans aide aucune, de nuit comme de jour : lavant, cardant, peignant, filant et tissant la laine, labourant ses champs, cueillant ses figues, ses raisins, ses olives, faisant son ménage et la cuisine, criblant et moulant blé, orge ou glands, charriant l'eau et portant son bois.

Quand j'étais toute petite, elle me laissait endormie jusqu'à son retour ; quand j'étais un peu plus grande, elle déposait à côté de moi une petite cruche d'eau et une écuelle contenant un petit tas de couscous.

En me réveillant, je trouvais ce petit tas, je prenais les grains que je mangeais, puis, le couscous fini, je buvais à la petite cruche *(tabouqalt)*, qui avait un petit goulot.

Je suçais l'eau et me rendormais jusqu'au retour de ma mère. Parfois, lorsqu'elle devait rentrer tard, une voisine charitable consentait à me garder un peu, mais c'était rare.

Le monde est méchant, et c'est « l'enfant de la faute » qui devient le martyr de la société, surtout en Kabylie. Que de coups, que de bousculades, que de souffrances n'ai-je pas subis ! Il arrivait, lorsque je sortais dans la rue, que je sois renversée et piétinée.

La première image que j'ai devant les yeux est celle d'une journée d'été, d'un soleil de plomb sur une route poudreuse et très en pente ; je vois un garçonnet d'une dizaine d'années chassant devant lui des bêtes, puis une enfant, presque un bébé, blanc et rose, les cheveux blonds et bouclés, qui court en criant : « *d'hada ! d'hada !* » — mon grand frère mon grand frère ! Puis ce fut le silence.

Aussitôt vient une autre image : celle d'une maison dont la porte ouverte fait rentrer une nappe de soleil ; dans ce soleil, une femme est penchée sur un corps d'enfant nu, couvert de dards de cactus ; des larmes chaudes tombent sur le corps meurtri, pendant que la femme tire une à une les épines du corps de l'enfant.

J'ai su plus tard que l'enfant c'était moi : j'avais suivi mon frère qui menait les bœufs à l'abreuvoir, et un méchant garçon m'avait poussée dans la haie de figuiers de barbarie. Ma mère prit peur. Que devait-elle faire de moi ? Comment me préserver de la méchanceté des hommes ? Elle ne pouvait pas toujours m'enfermer, or, si je sortais de la maison elle craignait que quelqu'un ne me tue et que la faute ne retombe sur elle, aux yeux de la justice.

Elle apprit qu'il y avait aux Ouadhias des Sœurs Blanches qui accueillaient les petites filles et en prenaient soin. Elle pensa être tranquille sur mon compte en me confiant à ces religieuses ; personne ne me ferait plus de mal. Toutefois, elle résista longtemps car elle m'aimait, j'étais son enfant. Elle avait refusé de me donner à la femme du juge de paix, qui n'avait pas d'enfant et avait voulu m'adopter après l'incident de la haie de cactus et, me voyant encore en butte à de mauvais traitements, elle décida de s'en remettre aux Sœurs Blanches.

Un mercredi, jour de marché, ma mère me chargea sur son dos et m'emmena aux Ouadhias. Je me souviens très peu de cette époque. Des images, seulement des images. D'abord celle d'une grande femme habillée de blanc, avec des perles noires ; à côté du chapelet, un autre objet en cordes nouées, sans doute un fouet ; cette Sœur, je le sus plus tard, était chargée des petites filles. Il y avait avec moi d'autres enfants, mais plus âgées, entre autres : Tassâdit Aïth Ouchen — Félicité, de qui il sera question plus loin.

D'après ma mère, j'ai dû rester un an dans cette maison, sans doute de l'été 1885 à 1886. Tous les mercredis, ma mère venait me voir ; elle m'apportait ce qu'elle avait de meilleur, des œufs durs, de la galette et des crêpes, des figues blanches et sucrées. Pour que les autres enfants ne me fassent pas de mal, ma mère partageait entre nous tout ce qu'elle avait apporté. Une fois, elle resta longtemps sans venir. Les semaines passèrent. Enfin je la revis ; elle était pâle et amaigrie. Elle m'expliqua que mon frère Lâmara s'était battu avec un garçon de son âge ; elle avait voulu les séparer et le père de l'enfant lui avait lancé une pierre qui l'avait atteinte au sommet du front. On dut la transporter chez elle,

évanouie. Après bien des jours passés entre la vie et la mort, elle était guérie, et elle porta ma petite main à sa tête où je sentis un trou.

De toute cette époque de ma vie, je n'ai retenu que l'air de *l'Ave Maris Stella,* l'image de la chapelle illuminée, avec le prêtre qui officiait et montrait l'ostensoir. (Longtemps après mon départ des Ouadhias, je me demandai ce que cela voulait dire.) Mais je vois surtout une image affreuse : celle d'une toute petite fille debout contre le mur d'un couloir : l'enfant est couverte de fange, vêtue d'une robe en toile de sac, une petite gamelle pleine d'excréments est pendue à son cou, elle pleure. Un prêtre s'avance vers elle ; la Sœur qui l'accompagne lui explique que la petite fille est une méchante, qu'elle a jeté les dés à coudre de ses compagnes dans la fosse d'aisance, qu'on l'a obligée à y entrer pour les y chercher : c'est le contenu de la fosse qui couvre son corps et remplit la gamelle.

En plus de cette punition, la petite fille fut fouettée jusqu'au sang : quand ma mère vint le mercredi suivant, elle trouva encore les traces des coups sur tout mon corps. Elle passa ses mains sur toutes les meurtrissures, puis elle fit appeler la Sœur. Elle lui montra les traces des coups en lui disant : — « C'est pour cela que je vous l'ai confiée ? Rendez-moi ma fille ! » La Sœur me déshabilla, m'enleva même la chemise. Ma mère prit le foulard qui lui couvrait la tête, en attacha deux coins sur mon épaule, fixa l'étoffe sur l'autre épaule avec une grosse épine en guise de fibule, dénoua sa large ceinture de laine, se la passa autour du front, me saisit par la main et me jeta sur son dos.

C'est ainsi que je quittai les Sœurs des Ouadhias.

●

Pendant que j'étais aux Ouadhias, un homme du village avait demandé ma mère en mariage ; il n'était pas de notre clan ; jeune et vaillant, il lui promit d'être son soutien et celui de ses enfants ; ma mère accepta, car mes frères n'étaient encore pas capables de la défendre et de se défendre.

Cet homme alla trouver les parents de ma mère, en leur apportant la dot, mais mon oncle Kaci refusa l'argent, en déclarant qu'il n'avait plus

de sœur. Ma mère se remaria mais ne consentit pas à suivre son mari dans sa famille, où elle n'aurait pas été acceptée du reste[1].

Les oncles paternels de mes frères voulurent de nouveau chasser ma mère et lui prendre son bien et ses enfants ; il fallut encore s'adresser à la justice et ma mère eut le dernier mot : elle garda sa maison, ses enfants et l'homme qui avait assumé la lourde tâche de l'épouser et de la protéger.

Il tint sa promesse jusqu'au jour où, son frère aîné étant mort, il dut aller le remplacer auprès des siens : son vieux père, sa mère et la veuve de son frère[2]. De ce mariage était née une petite fille qui avait hérité des beaux yeux bleu-vert de ma mère.

Ma mère était une courageuse. Elle avait coutume de dire : « *Tichert-iou khir t'mira guergazen !* » — « le tatouage que j'ai au menton vaut mieux que la barbe des hommes ! » Et c'était la vérité. Je n'ai vu ma mère pleurer que deux fois : quand je fus jetée dans la haie de cactus, et quand elle apprit la mort de sa mère.

Ce qui lui faisait le plus de peine, c'était d'être séparée à jamais de sa famille. A mi-chemin entre Taourirth-Moussa-ou-Amar et Tizi-Hibel, il y avait un ruisseau où les femmes allaient laver leur linge, près du hameau de Tagragra. Tous les mercredis, jour de marché, ma mère et ma grand-mère s'y retrouvaient ; chacune apportait ce qu'elle avait de bon pour l'offrir à l'autre. Mais un matin, ma grand-mère manqua au rendez-vous ; une voisine apprit à ma mère que sa mère était morte dans la nuit. Toute la journée, ma mère essaya de fléchir la volonté de mon oncle Kaci par des connaissances qui le supplièrent de la laisser entrer pour un dernier adieu à la morte ; mon oncle Kaci fut intraitable. Ma mère revint désespérée. J'étais chez nous, en vacances, pour la fête du mouton *(l'Aïd amograne)*, qui, cette année-là, tombait en été, et, ma petite sœur et moi nous étions témoins de ce désespoir, sans le comprendre, mais j'en ai gardé le souvenir…

A l'automne, le caïd fit venir ma mère et lui dit : « Ta fille Fadhma te gêne, mène-la à Fort-National où l'on vient d'ouvrir une école pour

[1]. Dans un mariage normal, la femme suit son mari dans sa famille. Il est très rare qu'un jeune ménage soit coupé des deux côtés de la communauté familiale.

[2]. En cas de défaillance du père, mort ou trop âgé, le fils aîné assume la charge de la famille. Si l'aîné vient à mourir, le cadet lui succède et doit pousser le devoir jusqu'à épouser la veuve de son frère.

les filles, elle sera heureuse et bien traitée, et l'Administrateur te protégera. Tu n'auras plus rien à craindre des frères de ton premier mari. » Ma mère résista longtemps ; l'expérience des Sœurs Blanches la laissait sceptique ; mais son jeune mari et les habitants du village, qui voyaient toujours en moi l'enfant de la faute, la regardèrent d'un mauvais œil. C'est en octobre ou novembre 1886 qu'elle consentit à se séparer de moi. Elle me prit à nouveau sur son dos et nous partîmes. De ce voyage je ne me souviens pas ; je me rappelle seulement qu'en descendant à la rivière, nous avons mangé des arbouses — je revois encore les fruits rouges. Là, se termine la première partie de mon enfance. Je revins, de temps à autre, en vacances, mais je ne souffris plus de mauvais traitements.

2
Taddert-ou-Fella

C'est vers 1882 ou 84 que fut fondé l'Orphelinat de Taddert-ou-Fella qui doit son nom au village voisin. A cette même époque furent ouvertes les premières écoles de Grande Kabylie, celle de Beni-Yenni, confiée à M. Verdy, celle de Tama-zirth à M. Corde, celle de Tizi-Rached à M. Maille.

M. et M^me^ Malaval prirent la direction de celle de Fort-National. L'Administrateur Sabatier voulut fonder une école de filles et en nommer directrice M^me^ Malaval qui accepta.

Il convoqua ses caïds, ses cavaliers et ses gardes champêtres en leur demandant de parcourir les douars à la recherche de petites filles qu'ils rassembleraient. Les caïds, les cavaliers se mirent en campagne, ainsi que les gardes champêtres qui donnèrent l'exemple en amenant leurs propres filles. Il y en eut de tous âges : de petites jeunes filles et presque des bébés. Bientôt le local du Fort ne fut plus assez grand. C'est alors que la commune fit construire l'école de Taddert-ou-Fella.

Sur la route de Mekla, à deux kilomètres de Fort-National, il y avait un tournant ; au-dessus de ce tournant un terrain en forme de cuvette entouré de collines et limité, à droite et à gauche, par des ruisseaux, au sud par la route et au nord par une colline surmontée d'une maison en ruines. A un kilomètre plus haut, environ, était perché le village kabyle.

En 1890 encore, on pouvait voir au bord de la route un écriteau portant en lettres de ronde : *Orphelinat de Taddert-ou-Fella, défense d'entrer sans autorisation*. Depuis, le poteau qui soutenait la pancarte est tombée et n'a plus été relevé.

Quand je suis arrivée, j'étais encore bien jeune, et je me souviens peu des premières années de mon séjour à l'école. Je fus très

impressionnée quand on m'amena devant la directrice. Ma mère était d'abord passée chez l'Administrateur pour me confier à lui. Ce n'était plus M. Sabatier qui venait d'être élu député, mais M. Demonque ; la commune faisait toujours les frais de l'école. Je vis une grande femme habillée de noir, elle paraissait mortellement triste. Elle avait perdu récemment, d'une typhoïde, son fils unique ; son mari était mort quelque temps avant. Originaires de l'Aveyron, ils avaient été ruinés par le phylloxéra. Depuis la mort de son mari et de son fils, M^me^ Malaval avait reporté tout son dévouement et son activité sur son école.

Je me souviens d'une immense pièce avec un toit en charpente et des poutres apparentes, comme dans les écuries ; sur trois côtés, de hautes et larges fenêtres ; au quatrième côté étaient adossés les appartements de la directrice. Cette pièce contenait trois rangées de lits faits de trois planches sur des tréteaux ; deux couvertures grises servaient pour dormir ; pas de coussin, pas non plus de draps.

Quand j'arrivai, le dortoir était plein. Il y avait de très grandes filles qui étaient chargées de prendre soin des plus jeunes. Jusqu'en 1888 mes souvenirs sont vagues. En octobre de cette même année, je dus aller dans la classe des grandes. Nous étions quatre petites : Alice, Inès, Blanche et moi, Marguerite. On nous avait donné des prénoms français, car il y avait trop de Fadhma, de Tassâdit, ou de Dahbia. Auparavant, j'avais été dans la classe de M^me^ Soulé qui nous avait appris de si jolies chansons telles que *Le Bengali* et *La Dame tartine*. Depuis le départ de M. Sabatier, les caïds et gardes champêtres ne faisaient plus de propagande. Les grandes, trop grandes, partirent chez elles pour se marier, et elles ne furent pas remplacées. Bientôt le dortoir devint trop grand ; il fallut le partager en deux parties dont l'une servit de réfectoire et de salle d'étude. En effet, on avait dû fermer les classes qui, lorsque l'école était au complet, avaient été construites sur la colline. Ce n'était d'ailleurs pas commode, quand il faisait froid, de monter les sentiers abrupts pour aller manger et travailler.

De toutes les filles qui sont passées par l'école, je ne dirai rien, je n'ai pas grand-chose à en dire. J'ai vécu pendant des années parmi elles sans en aimer ni détester aucune : nous allions en classe, nous mangions, nous dormions. Quant à la nourriture, elle était celle de tous les pensionnats pauvres : café noir, le matin, avec un bout de pain ; à midi, lentilles mêlées de pierres, haricots, riz ou pois casses, très peu de légumes verts, sauf de la salade sauvage que nous allions cueillir dans les champs lors de nos promenades. Plus tard, cependant, je devais me

souvenir des soirées d'hiver au coin du feu, dans la demi-obscurité, et des grandes filles qui savaient des contes merveilleux ; nous nous pressions autour des conteuses, après la soupe, jusqu'à ce que la maîtresse vînt nous envoyer au lit.

Il y avait aussi les rondes effrénées, pour nous réchauffer, en chantant : *Auprès de ma blonde*, ou *C'était Anne de Bretagne avec ses sabots*, et les promenades quand nous étions sages. Après le déjeuner, s'il faisait beau, nous allions tous les jours au « tournant rouge », jusqu'à l'heure où nous rentrions en classe.

Le « tournant rouge » se trouve sur la route de Mekla. Le talus dominant la route était tout rouge — je ne sais si c'était le rocher qui avait cette couleur. Certaines d'entre nous allaient vers le bas de la route, les autres grimpaient à quatre ou cinq mètres au-dessus pour atteindre un terrain tourmenté, couvert de roches éboulées, entre lesquelles poussaient des cyclamens magnifiques. D'autres fois, nous prenions la route qui mène au Fort-National. J'ai gardé un souvenir lumineux de ces promenades, les soirs de printemps ou d'été. Je reverrai toujours les arbres couverts d'églantines et de clématites dont nous faisions des guirlandes, et les chèvrefeuilles odorants, les tapis de marguerites jaunes et blanches, et les bleuets, et les boutons d'or. Je n'ai jamais vu depuis autant de fleurs, ni pareil paysage.

Les autres grandes promenades que nous faisions les dimanches ou les jeudis, c'était sur la route du Djurdjura ; nous allions parfois jusqu'à la fontaine ferrugineuse, nous emportions notre goûter — un bout de pain sec — et nous partions. D'autres fois, nous allions aux « Arts et Métiers » : un grand établissement que les Kabyles avaient brûlé, en 1871, et dont il ne restait que les caves et quelques pans de murs calcinés ; à l'aller, nous traversions la ville de Fort-National, au retour, nous contournions les remparts et débouchions dans le jardin militaire. Les châtaigniers formaient une voûte sur le chemin, et il nous arrivait de ramasser une châtaigne dans sa coque, comme un oursin.

Mais ce dont j'ai gardé le meilleur souvenir, c'est le ruisseau ! « Mon ruisseau », car, pendant dix ans, du mois d'octobre, rentrée des classes, à juillet, mois des vacances, je n'ai pas passé un jour sans aller une, et même plusieurs fois dans la journée, à mon ruisseau. C'était mon refuge ! Ce ruisseau bordait la propriété à main droite, sur une distance d'un millier de mètres environ, et sa source affleurait un peu plus haut

dans le rocher. L'été, il était paisible et un léger filet d'eau coulait doucement entre ses rives, sages de notre côté, un peu escarpées de l'autre ; il fallait grimper pour se rendre au champ de Fatima-t-Hamou, notre voisine. C'est là que j'allais ramasser des cerises sauvages, des figues, des épis, et tout ce qui pouvait se manger, pour mon goûter, en particulier « bibras » — l'oignon sauvage.

Sur les bords de ce ruisseau avaient poussé des peupliers très hauts couverts de treilles dont les grappes de raisins dorés pendaient au-dessus de l'eau.

Ces grappes ne mûrissaient qu'en novembre. Le jour, où — pendant que j'étais en classe — les propriétaires venaient faire la cueillette, ils laissaient tomber quelques grains blonds et juteux dans le ruisseau transparent, et quand je sortais de classe, à quatre heures, je les ramassais et les mangeais avec délices.

L'hiver, le ruisseau devenait torrent, et la nuit, quand il pleuvait, on l'entendait mugir.

L'eau, en s'engouffrant, avait creusé une baignoire naturelle qu'elle remplissait, en la couvrant d'écume, au-dessous de la cascade. Mon ruisseau ! que d'heures exquises j'ai passées près de toi, que de violettes j'ai cueillies, que de boutons d'or, sans oublier les prunes de Fatima-t-Hamou que je mettais dans le foin pour qu'elles finissent de mûrir !

Une allée sablée menait de la route à l'école ; de chaque côté, se trouvaient des champs de figuiers dont la limite était le ruisseau, d'une part, et de l'autre, la piste qui montait au village, à mi-chemin entre Taddert-ou-Fella et l'école.

Il y avait aussi l'école des garçons ; en contrebas coulait un ruisselet à l'ombre de quelques chênes : c'est de là que je revenais, mes poches pleines de glands. Plus loin encore on rencontrait un fouillis de broussailles — ronciers et aubépines, genêts et fougères. A l'automne, les ronciers se couvraient de mûres, mais le plus beau c'étaient les aubépines, avec leurs fleurs blanches au printemps et à l'automne leurs baies rouges que nous appelions « *zâvour* ». De l'autre côté du ruisseau, plus haut que la cascade, il y avait la maison de Mohand Akhli, notre domestique à l'époque où j'arrivai, un champ en pente, près de la rive, une plantation de roseaux et la source merveilleuse, tiède l'hiver, glacée l'été.

Quand l'eau de l'école était chaude, l'été, nous allions remplir des bouteilles à la source de Mohand Akhli. J'ai vécu ainsi pendant dix ans,

plus souvent dehors que dedans, sauf quand j'y étais forcée, aux heures de classe, et les jours de pluie.

L'hiver, il faisait très froid, et il neigeait souvent des semaines entières. La neige était si haute que le serviteur ne pouvait aller aux provisions, surtout pour le pain qu'à l'ordinaire il rapportait tous les matins. Nous mangions donc du pain de huit jours, car il fallait se frayer un chemin à coups de pelle sur la route.

J'ai gardé aussi le souvenir de la neige tombant en toisons, comme on dit en kabyle, des cierges énormes qui se détachaient des tuiles et s'enfonçaient dans ces toisons avec un bruit mat ; dès que la neige avait cessé de tomber, nous sortions, et c'est à qui courrait le plus vite dans cette blancheur. Nous jouions à faire des statues et des boules de neige. En classe, le feu ronflait dans le poêle : il y avait dessus une casserole où fondait de la glace.

Alors c'était à qui arriverait la première pour se mettre bien à côté du feu ; les plus hardies avaient les meilleures places. Il y avait une élève du nom de Yamina et qu'on appelait Germaine ; elle était forte et audacieuse ; quand une place lui plaisait, elle s'en emparait, elle prenait l'enfant qui l'occupait et la déposait par terre.

Le plus dur, c'étaient les nuits. Il faisait froid, et il n'y avait pas de récipient où les pensionnaires puissent faire pipi, aussi plusieurs des petites mouillaient-elles leur lit, et j'étais parmi elles. Je revis la terreur qui me saisissait quand les grandes me prenaient l'une par les pieds, l'autre par les mains, pour me doucher sous le robinet d'eau glacée, dehors, car les lavoirs étaient à l'extérieur. Nous restions ainsi quelques minutes qui nous paraissaient des années ; on nous essuyait ensuite vigoureusement. Je ne sais qui avait indiqué ce remède, mais il fit merveille, et jamais plus je ne fis pipi au lit.

Quand je suis arrivée, l'école des garçons était dirigée par un monsieur et sa sœur ; le jour, ils faisaient l'école, et la nuit ils montaient à la vieille maison de la colline pour y dormir et y préparer leurs repas.

Ils venaient parfois nous rendre visite, mais un jour le monsieur vomit du sang ; lui et sa sœur partirent et ne revinrent plus.

Longtemps, l'école de Taddert-ou-Fella fut montrée en exemple ; c'est ainsi que nous reçûmes successivement la visite de certains membres du gouvernement : MM. Burdeau, Foncin, Bourgeois,

Combes et Jules Ferry ; souvent aussi des touristes venaient par pure curiosité, comme le Grand duc Georges de Russie.

Quand j'étais petite, je n'avais peur de rien, et c'était toujours moi qui répondais quand il fallait répondre. Aussi, lorsqu'il y avait quelque chose à demander à une maîtresse, ou à la directrice, ne refusais-je pas de le faire.

Ma mère ne manquait pas de venir, moins souvent toutefois qu'aux Ouadhias, car nous étions plus éloignées l'une de l'autre, mais dès que mes frères furent assez grands, à chaque fête, ils m'apportaient ma part de bonnes choses.

Durant quelques années, jusqu'en 1890, je ne revins pas au village, les congés étant trop courts, et mes frères trop jeunes pour venir me chercher. C'est pourquoi j'allais pour l'Aïd chez l'une ou l'autre de mes compagnes dont les parents n'habitaient pas loin. En Kabylie, l'hospitalité est large, et, si pauvre que l'on soit, on ne refuse jamais un morceau de galette ou un plat de couscous à un enfant. C'est ainsi que je fus reçue à Tala-Amara, chez Tajenat, à Djemâ-n-Saridj, chez Valentine, à Aït-Helli chez Saâdia.

•

C'est seulement en 1890 ou 91 que je revis la maison de ma mère et mon village. Mes frères avaient grandi et pouvaient enfin défendre leurs biens ; ils pouvaient aussi se rendre au marché pour vendre les produits de leurs champs et les burnous que ma mère tissait. Elle m'a raconté plus tard quelle avait été sa joie le jour où elle n'eut plus recours à des étrangers pour ces transactions.

Comme je l'ai déjà dit, son second mari l'avait quittée pour reprendre, dans sa famille, la place du frère aîné mort, ainsi que le commandait le *nif* kabyle, c'est-à-dire l'honneur. Ma mère ne le revit jamais, mais elle ne disait de lui que du bien, car il lui avait rendu service dans les moments difficiles. Ma petite sœur était morte de la variole, l'hiver précédent.

J'étais partie de l'école avec Alice, une compagne qui habitait un village voisin du nôtre ; le vieil Ali-ou-Idhir nous escortait, car les maîtresses voulaient prendre des vacances, et nous les gênions. Je vécus

ces quelques jours de congé tranquille, nul n'osait plus me molester ; mais je sortais rarement de la maison. Je retournai à l'école.

Cette année-là il y eut beaucoup de neige. Durant des semaines nous fûmes bloqués. De nombreuses petites filles vinrent demander asile ; certaines avaient pour mères des mendiantes appartenant à la tribu des Aïth-Khelili, qui néanmoins leur apportaient des friandises. Il y eut surtout une famille d'orphelins : la mère était morte brûlée, et le père avait été assassiné un jour qu'il revenait de vendre ses beignets au marché. Ils étaient cinq, quatre petites et un garçon ; les deux aînées avaient à peu près mon âge, une autre plus jeune, la quatrième ne marchait pas encore.

Il y avait aussi parmi les pensionnaires de petites Françaises, filles de colons ou de cafetiers ; il en vint de Mekla, de Tizi-Ouzou et de Fort-National ; celles-là avaient leur dortoir et leur réfectoire à part ; elles retournèrent chez elles, les unes pour se marier, les autres pour aller dans d'autres écoles. Je ne les ai pas toutes connues. La dernière, une fille de colon de Mekla, obtint son brevet et prit un poste d'institutrice. Une autre élève de l'école avait été appelée à faire la classe à Azrou-ou-Quellal ; plusieurs eurent leur certificat d'études. Les grandes étaient parties, sauf trois qui furent présentées au brevet, et comme un fait exprès elles échouèrent.

Les années s'écoulèrent, les saisons, les étés, les hivers. En 1892, je fus reçue à mon tour au certificat d'études. J'étais assez bonne élève pour les choses qui me plaisaient ; j'étais première en histoire de France, mais j'avais horreur de la géographie — je n'ai jamais pu savoir les sous-préfectures des départements, tandis que je me souviens très précisément de la succession et des alliances des rois, de la Révolution française et de l'époque napoléonienne. J'aimais le français, mais pas quand il fallait expliquer des proverbes ou des maximes ; ce que j'aimais c'était raconter, inventer des histoires. Je n'étais pas mauvaise en calcul.

Pour l'habillement, tous les ans nous recevions des ballots de toile de Vichy à carreaux bleus et blancs ; une ou deux fois l'hiver, nous avons eu des robes marron rugueuses. Quant aux chaussures, chaque automne le cordonnier venait nous essayer des galoches ou parfois des souliers ; une fois usés, ils n'étaient jamais réparés et nous les jetions en chantant : « Mes souliers laissent passer l'eau c'est la faute à M'sieur Chagrau » (le cordonnier). Nous vécûmes ainsi, paisiblement, jusqu'en 1893. A cette époque, l'Administrateur Demonque fut envoyé à Sidi-

Bel-Abbès, comme sous-préfet et remplacé par M. Masselot. Entre temps, une jeune fille de chez nous avait eu la chance d'obtenir son diplôme de brevet élémentaire et d'être nommée institutrice ; elle était titulaire du poste de Aït-Hichem, le seul village kabyle où le caïd avait fondé une école mixte — filles et garçons — et pour donner l'exemple, sa propre fille fréquenta l'école, puis en devint monitrice.

L'institutrice fréquenta bientôt un jeune homme de son village qui sortait lui-même de l'école normale de Bouzaréah. Il avait été nommé à Taddert-ou-Fella, à la place du prédécesseur parti pour des raisons de santé. Les deux jeunes gens voulurent se marier, mais les parents leur refusèrent leur consentement, car c'étaient deux familles rivales. Mme Malaval prit alors l'affaire en main, et la question fut discutée à la Chambre des Députés. Les jeunes gens eurent gain de cause : c'était le premier ménage d'instituteurs kabyles. Mais l'affaire fit scandale ; on l'appela à l'époque « Le Procès de la belle Fatma ». Cela causa, je crois, beaucoup de tort à l'école et créa des ennemis nombreux à la directrice dont on jalousait le succès. On cria à l'émancipation de la femme musulmane. En ce temps-là, l'instruction pour les garçons était obligatoire ; quand un élève avait fait récole buissonnière, le fils et son père avaient trois jours de prison et quinze francs d'amende ; aussi les garçons allaient-ils régulièrement en classe. Mais, pour les filles, on n'imposa rien d'analogue, hélas ! Il n'y eut jamais d'enseignement laïque pour les filles, en dehors de notre propre école, laquelle ne devait malheureusement pas tarder à fermer.

En effet, M. Masselot vint nous voir et parla en ces termes : « La commune ne peut plus assumer les frais de l'orphelinat. Qu'on ferme l'école et qu'on renvoie les élèves dans leurs familles ! » Il nous fit mettre en rang d'oignon et nous dit : « Je ne puis rien pour vous ; si vous étiez des hommes je vous donnerais un burnous de garde champêtre ou de cavalier, mais vous êtes des filles... » Et il ajouta négligemment : « Elles sont jolies, elles se marieront...! »

Mme Malaval refusa d'obéir : pendant six mois, elle fit marcher l'orphelinat avec ses économies, elle remua ciel et terre, elle écrivit aux membres du gouvernement, aux personnes influentes qui pouvaient l'aider. Ce n'est qu'au bout de ce délai, en octobre 1893, qu'elle obtint gain de cause.

Il fut décrété que l'Orphelinat de Taddert-ou-Fella deviendrait « Cours normal de Taddert-ou-Fella » et que l'Etat en aurait la charge !

3
Le Cours normal

C'est en 1893 que récole devint Cours normal. On apporta certaines modifications ; nous eûmes des professeurs sorties de l'Ecole normale de Miliana. Nous fûmes mieux nourries, mais les élèves qui paraissaient les moins aptes à l'instruction furent renvoyées chez elles. Il aurait fallu des écoles primaires pour que notre établissement puisse durer, or plus que jamais les Kabyles refusaient de faire instruire leurs filles. M^me^ Malaval fonda pourtant plusieurs écoles enfantines dans les villages, mais il n'y eut pas de jeunes filles assez instruites pour en assumer la charge ; elle la confia donc à quelques anciennes élèves qui avaient leur certificat d'études : là encore ces écoles ne furent fréquentées que par des garçons, M^me^ Malaval allait tous les trois mois les inspecter. On vint à notre Cours normal de Taddert-ou-Fella faire passer le certificat d'études ; il y eut quelques fillettes qui réussirent. Les autres furent renvoyées chez elles.

Les choses continuèrent ainsi pendant deux ans encore. Nous fûmes, en l'année 1895, quatre ou cinq élèves à nous présenter au brevet élémentaire.

Bien que l'une de nous, au moins, fût assez bien préparée, toutes nous fûmes refusées.

Pour nous rendre à Alger nous avions mis le costume du pays, la fouta en soie, la ceinture, le foulard, bref la tenue des grandes fêtes. Nous fûmes trop remarquées : Kabyles et bien-pensants crièrent au scandale. L'école fut de nouveau fermée.

Quand la directrice nous annonça que nous devions retourner dans nos villages, beaucoup de filles se révoltèrent ; elles écrivirent même

aux Anglaises[1] pour leur demander un refuge. Elles ne reçurent aucune réponse.

•

Je partis la mort dans l'âme, car, bien que très jeune, l'adversité m'avait mûrie et je savais que j'aurais à souffrir, mais je n'y pouvais rien.

Mon frère était venu me chercher avec l'âne pour porter la petite cantine qui contenait mon modeste trousseau.

J'ai passé ces vacances-là comme toutes les autres à la maison : ma mère allait aux champs, ramassait et séchait les figues ; mes frères apportaient à tour de rôle des sacs de feuilles de frêne pour nourrir les bœufs et les autres bêtes ; ils transportaient des corbeilles de figues et de raisins.

Je m'étais mise à lire beaucoup, ces dernières années. Tout ce qui me tombait sous la main. Depuis que l'école avait été promue Cours Normal, nous avions une bibliothèque, bien garnie de tous les livres en vogue à l'époque. Nous avions lu, d'Alphonse Daudet, *Les Lettres de mon moulin* et *La Belle Nivernaise,* des poèmes de François Coppée, le *Pêcheur d'Islande* de Loti et, de Victor Hugo, 93 et *Bug-Jargal.* Nous avions étudié Molière, Racine, La Fontaine.

Chez nous, quand la chaleur du dehors était étouffante, je fermais la porte et, dans la maison obscure, je me remémorais tout ce que j'avais lu, jusqu'à ce que ma mère revienne, à la nuit tombante. Parfois, je l'accompagnais aux champs, mais mes pieds nus supportaient mal la douleur des chaumes piquants.

Je m'asseyais souvent sur le seuil de la source à l'ombre des treilles ; de lourdes grappes rouges et blanches descendaient entre les branches et, loin sur la colline, au-delà de la rivière, je voyais le Fort-National entouré de ses remparts blancs couverts de tuiles rouges. Je revivais tous les voyages que j'avais déjà dû faire, aller et retour : que de fatigues, que de souffrances subies !

Combien de fois, à la veille de la rentrée, n'avais-je pas dit à ma mère : « Il faut me réveiller de très bonne heure afin que le soleil ne m'atteigne pas dans la montée d'Aït-Frah. » Elle était rude, cette côte, pour mes petites jambes ! Car, pour aller de chez nous au Fort, il faut

[1] . Il s'agit probablement d'une mission méthodiste comme la Kabylie en a connu.

toujours monter. « De quelque côté que tu aille à Fort-National, il faut toujours monter », dit le proverbe.

Et, chaque fois, je descendais dans la fraîcheur jusqu'à la rivière. Là s'arrêtait la douceur du voyage. Aussitôt après, les rayons du soleil implacable me perçaient la nuque. J'étais parfois obligée de courir pour suivre mon frère qui marchait plus vite que moi.

Je me revoyais aussi partant avec ma compagne Alice et son père, qui était garde champêtre et avait une mule : le père et la fille étaient montés sur la mule, mais moi je devais suivre à pieds.

Je repensais surtout au trajet de Fort-National à Taddert-ou-Fella, ce chemin que j'aimais tant, avec ses églantiers, ses clématites, son chèvrefeuille odorant ! Finies, les promenades au ruisseau *(mon* ruisseau), je ne verrais plus tout cela... Et j'avais le regret cuisant du paradis perdu. La tête appuyée contre la treille, je rêvais les yeux ouverts et je me disais avec angoisse : « Que vais-je devenir ?

Je me nourrissais de figues et de raisins. Quand ma mère et mes frères avaient fini leur pénible journée, nous remontions au village, où nous nous couchions jusqu'à minuit. A cette heure-là, mon frère aîné rentrait avec sa charge de frêne : dans le cœur de la charge il y avait des trésors, de lourdes grappes dorées ou des légumes des jardins, de longs haricots verts, de petites courges, parfois même des prunes rouges et juteuses.

Ma mère, alors, se mettait au moulin pour moudre le grain qui servirait à notre nourriture du lendemain.

Moi, les yeux clos, je revoyais mon enfance aussi loin que je pouvais me souvenir.

•

D'abord toute petite fille, avec une élève appelée Micha qui me berçait sur son dos car je pleurais en appelant ma mère.

Plus tard, les promenades au clair de lune. Quand il y avait bal le 14 Juillet, nous allions, de loin, le voir et l'entendre. Un jour je m'étais endormie, j'avais roulé et failli me blesser.

Les jours de carnaval les grandes faisaient un bonhomme avec des papiers d'emballage. On le promenait par toute la propriété et, tout en le suivant, nous chantions : « Adieu pauvre Carnaval, tu nous quittes et

tu t'en vas ! » Et le soir, on brûlait le bonhomme en versant du pétrole dessus, sur le seuil du dortoir.

Aux belles soirées de mai, nous allions au Mois de Marie entendre les fidèles chanter des cantiques et apprendre nous-mêmes à chanter :

« De Marie, qu'on publie
Et la gloire et les grandeurs. »

et aussi :

« C'est le mois de Marie,
C'est le mois le plus beau ! »

Même les punitions au cabinet noir, les taloches que je récoltais de temps à autre, je me les remémorais avec attendrissement. Il y avait aussi les nuits d'été, où, dévorée par les punaises, je plongeais ma blouse dans le bassin et la remettais, trempée, me disant : « Ainsi les punaises ne viendront pas et je pourrai dormir ! »

Ces mauvais souvenirs s'effaçaient devant les allées et venues à mon ruisseau, les soirées passées sur ses bords à l'ombre des tilleuls à lire quelque livre... que j'avais chapardé !

Il y avait aussi les jours de vacances que j'allais passer à droite ou à gauche, ma maison étant trop éloignée.

Pour le 1er janvier, une année, j'étais allée à Tizi-Rached où Ouardia nous avait montées, Germaine, Charlotte et moi. Ce village est dans la vallée, enfoui sous les oliviers, et il y neige rarement. Nos vacances finies, il fallut retourner à l'école. Nous partîmes un dimanche, par un beau soleil, mais quand nous arrivâmes au milieu du chemin, nous le trouvâmes barré par la neige. Plus nous avancions, plus elle était épaisse. Nous avions perdu la piste, quelques-unes de mes compagnes voulurent retourner en arrière, mais je refusai de les suivre ; elles durent continuer à avancer, en longeant le ruisseau car, sur ses rives il n'y avait pas de neige. Ce n'est qu'à une heure de l'après-midi que nous arrivâmes, exténuées et mortes de faim. La directrice nous accueillit, nous fit changer de linge et nous mit au lit pour nous réchauffer.

•

J'ai encore devant les yeux cette femme. Elle était haute de taille, avec des épaules larges, l'allure un peu masculine, le front ample et

intelligent, des yeux gris, perçants, dans un visage allongé au menton volontaire. Le nez était fort, un peu retroussé au bout, la bouche plutôt grande, mais les dents très belles. Sa longue tresse brune descendait plus bas que ses reins. Elle était parfois en robe de chambre. Je la revois dans sa classe, quand elle nous expliquait une leçon et que je ne la quittais pas des yeux. Elle marchait de long en large dans la pièce, elle nous apprenait des chants patriotiques. Elle n'avait que deux passions : la France et son école, car il ne lui restait plus rien puisque son mari et son fils étaient morts en terre algérienne.

Elle nous parlait parfois de sa famille, originaire de l'Aveyron. Apparentée à un milieu honorable — et même noble — elle avait reçu une instruction solide dans le meilleur couvent de Rodez, d'où lui parvenaient encore des lettres de sa maîtresse, Sœur Saint-Charles.

Elle était foncièrement croyante, mais ne nous parlait jamais de religion, car l'école devait être neutre. Elle allait à la messe quand elle le pouvait, l'école étant éloignée de la ville de deux kilomètres environ.

Elle nous avait appris à coudre et à tricoter. Les grandes surtout savaient très bien travailler et, pour le jour de sa fête, elles faisaient en cachette de la belle lingerie avec de tout petits plis, des chemises de nuit, des camisoles ou des pantalons ornés de points d'épine et de dentelle qu'elles offraient à la directrice. Moi, j'étais très jeune et je n'avais pas beaucoup de goût ni de patience pour tous ces travaux.

Tous ces souvenirs, je les revivais intensément dans ces nuits d'été de 1895.

•

Quand ma mère avait fini de moudre son grain, qu'elle avait recueilli la farine dans un petit couffin, elle se glissait près de moi pour se reposer enfin.

Depuis quelques années, elle était devenue très pieuse. Elle s'était rendue chez un cheikh célèbre qui lui avait donné un chapelet et, chaque fois qu'elle avait un moment de libre, elle priait. Elle ne disait jamais une mauvaise parole.

Tous les matins levée avant l'aube, elle allait à la fontaine et remplissait les deux jarres des mosquées du village : la mosquée d'en haut et celle d'en bas, afin que les fidèles qui viendraient à la prière puissent faire leurs ablutions. Cela fait, elle allait à la source d'eau douce

et rapportait sur son dos plusieurs cruches pleines pour l'usage de la maison.

Quand elle arrivait, je dormais encore. Elle allumait le feu, cuisait les galettes pour la journée et en donnait à manger à mes frères avec du petit lait, après quoi ils partaient aux champs.

Quand je me réveillais, je trouvais ma part ainsi qu'une corbeille de figues fraîches que mon frère avait rapportée dans la nuit.

Ma mère avait fait son ouvrage : elle avait nettoyé l'étable des bêtes, porté du fumier au champ que nous avions près du village et elle était repartie ramasser les figues jusqu'à l'heure chaude de la journée.

A ce moment, mes frères rentraient aussi, pour repartir aux champs après la forte chaleur. Alors je les accompagnais pour m'asseoir sur le seuil de la source.

Eux, ils ramassaient les figues, les étalaient une à une sur les claies de roseau. Ils s'étaient fait un petit gourbi de branchages sous le plus haut frêne et ils y dormaient à tour de rôle, afin d'écarter les voleurs.

Dans le jardin, nous cueillions des haricots tendres, des courgettes, des feuilles d'oignons frais, et ma mère, en arrivant le soir, faisait le *mekfoul,* les légumes cuits à la vapeur, recouverts de couscous. Quand le tout était à point, elle le versait dans le grand plat qui servait à rouler le couscous et l'arrosait d'huile vierge ; elle remuait le mélange avec des cuillers de bois, et nous nous mettions à manger. Le reste, elle le gardait pour celui qui irait aux champs de meilleure heure que les autres.

Le mercredi, l'un de mes frères allait au marché et rapportait de la viande. C'était tout ce qu'on achetait au-dehors ; on vivait exclusivement sur les propriétés.

Toutes les vacances s'étaient déroulées de la même manière. Déjà les figues, rentrées en grande partie, occupaient beaucoup d'espace dans la maison. Août était passé, septembre déjà très entamé. Je n'étais pas malheureuse, ma mère, mes frères me laissaient tranquille, mais je me disais toujours : « Que vais-je faire ? que vais-je devenir ? jusqu'à quand pourrai-je rester dans cette maison ? » Mon frère aîné était fiancé et devait bientôt se marier.

Quand ma mère était absente, j'allais parfois chez une voisine. Toutes m'étaient secourables, car je berçais parfois un bébé qui refusait de dormir. Une vieille femme à la figure agréable, mais aux paupières rougies par je ne sais quelle maladie, avait coutume de me dire : « Que Dieu fasse sortir ton soleil des nuages ! » Et je répondais : « Amine. »

Fin septembre, je reçus soudain une lettre de Mme Malaval m'invitant à rentrer en classe. Quelle joie ce fut pour moi ! Quelle délivrance !

Le 30 septembre, mon frère était allé au marché et avait apporté de la viande pour que je fasse un bon repas. Je mis toutes mes affaires dans ma cantine et je recommandai à ma mère de me réveiller de bon matin, avec les étoiles. Je partis de très bonne heure. Ma mère était triste, elle s'était habituée à ma présence et sa maison était bien gardée quand elle était forcée de s'absenter.

Elle m'embrassa tendrement et me souhaita bon voyage.

Je parcourus à nouveau le trajet coutumier, je fis la descente à la fraîcheur, mais, comme chaque fois, j'eus les rayons brûlants dans la nuque. J'eus beau chercher les endroits d'ombre : il n'y avait pas d'ombre.

J'avançai avec joie dans le chemin qui va du Fort à mon école. Il était fleuri, mais les feuilles commençaient à jaunir, les chèvrefeuilles et les clématites pendaient en guirlandes, bientôt desséchées. Cependant je regardai avec délices toutes ces choses que j'avais pensé ne jamais revoir.

Quand j'arrivai à l'école c'était encore tôt — à peine neuf heures du matin. Quelques élèves m'avaient devancée, les autres se présentèrent dans la journée, certaines ne revinrent pas.

Nous étions, je crois, sept ou huit en tout. Charlotte, Alice, Inès et moi, ainsi que Renée, Maria, Juliette. Aussitôt, je sentis la précarité de la situation : pas de maîtresses, sauf Mme Malaval...

Il y avait un nouveau garçon, l'ancien étant parti à Mekla pour gérer quelques parcelles de terrain et une maison de quatre ou cinq pièces.

Mme Malaval avait acheté un petit bien et y avait fait transporter tous ses meubles personnels. Le nouveau garçon faisait les commissions et même la cuisine. Je ne puis dire combien de jours nous sommes restées inactives à attendre je ne sais quoi.

Je repris mes promenades au ruisseau. Je montais jusqu'à la vieille maison abandonnée. J'errais comme une âme en peine d'un endroit à l'autre. En effet, nous dûmes nous séparer pour quelques jours. On n'avait pas eu le temps de prévenir les miens pour qu'ils viennent me chercher, aussi Mme Malaval m'envoya-t-elle à Mekla dans la famille de son gérant. Je partis avec Juliette et son frère qui se rendaient aux Aïth-Khelili.

Mme Malaval pensait que la dispersion des élèves ne durerait que quelques jours. Elle l'avait même confié à une famille d'instituteurs qu'elle connaissait, les Girardot.

•

Je ne sais pas au juste combien de jours j'ai passés à Mekla. La famille où j'arrivai se composait du mari, de la femme (une ancienne élève de l'école), de leurs deux enfants. Il y avait aussi le frère et la sœur du mari — celle-ci, d'une laideur impossible à décrire ; à l'école nous l'appelions « la chinoise ». Le frère, lui, était idiot, tout juste bon à garder un troupeau, et encore !

Je tâchais de me rendre utile, je mangeais avec eux la même nourriture.

Par chance, il y avait dans l'unique pièce un tas de figues ; de temps à autre, quand j'avais faim, j'en prenais une. Comme ces provisions venaient de la part dévolue à la directrice, je ne lésais pas mes hôtes.

L'automne était déjà avancé, et on avait commencé les labours. M. Ou Hamitouche, le gérant, avait pris un *khammès* dont la femme avait confectionné, avec de la terre et de la paille, un *akhoufi,* une jarre pour mettre le grain futur.

Le jour du premier labour, elle avait fait un plat de gros couscous de blé avec beaucoup de fèves — c'est ce qu'on appelait, dans ce pays, *abissar.*

Jour après jour, le temps passait. Je gardais et berçais le plus petit enfant quand sa mère était occupée, et je chantais des romances pour l'endormir. Couchée sous le berceau, à même la terre, je revivais mon existence passée, me demandant toujours avec angoisse ce qui allait advenir de moi. Mais la jeunesse est optimiste et je ne me désolais pas.

Toujours avec regret j'évoquais mes souvenirs. Beaucoup de choses oubliées me revinrent alors à la mémoire. D'abord, les grandes promenades à dos de mulet vers Aït-Hichem pour aller voir notre compagne institutrice. C'était pendant l'hiver, pour les vacances du mois de janvier, je crois. De part et d'autre de la route du Djurdjura, il y avait des monceaux de neige, on avait dû, à coups de pelle et de pioche, frayer un sentier et, assises sur les montures, nous touchions la neige de nos pieds.

Je me souvenais aussi du jour où un ministre de l'Instruction publique devait visiter l'école. Les grandes étaient allées dans les ravins cueillir des feuillages et avaient fait un arc de triomphe pour le recevoir, mais le ministre ne vint pas.

Nous étions allées à sa rencontre jusqu'à Fort-National, chaussées d'espadrilles plus ou moins dépareillées, et nous étions revenues trempées.

Je repensais aux couscous de semoule du dimanche, que les grandes roulaient joyeusement ; avec le reste du grain et de la sauce, elles faisaient *afdir-ou-qessoul*[1] que nous mangions toutes ensemble dans le grand plat qui servait à rouler le couscous.

Je berçais ainsi ma peine, et mon inquiétude, en même temps que l'enfant au berceau. Je suivais aussi mes hôtes au lavoir du village.

Je n'ai guère d'autre souvenir.

Les journées s'écoulaient monotones, et je vivais toujours dans le passé et dans la crainte de l'avenir. C'est à ce moment-là qu'il me vint un rêve que j'ai considéré depuis comme une prophétie.

●

Je me trouvais dans un ravin profond ; l'eau coulait, claire, et, des deux côtés, à droite comme à gauche, je voyais deux murailles de glace lisse. J'essayais en vain de grimper le long des murailles.

Mes efforts étant demeurés vains, je m'étais couchée au bord du ruisseau, attendant la mort, sans doute. Soudain, je vis planer au-dessus de ma tête un oiseau immense aux ailes déployées. Je le regardais tournoyer avec terreur. Je le vis enfin descendre des nues, s'approcher de moi et me soulever. J'ignore combien de temps je restai sur ses ailes ; il survola bien des villages, bien des rivières, et me déposa enfin sur un plateau où se dressait l'hôpital de Michelet avec ses arcades. Alors je me réveillai.

Ce n'est que bien plus tard que j'ai compris mon rêve : c'est dans cet hôpital que devait s'accomplir mon destin.

[1]. Sorte de crêpes cuites dans la sauce.

Quelques semaines après, je reçus un mot de Mme Malaval m'enjoignant de partir avec Juliette que son frère devait ramener à l'école.

Juliette vint le lendemain. Autant j'étais contente, autant elle paraissait triste.

Je revis donc de nouveau ma chère école. Quand j'arrivai, je la trouvai à peu près vide ; cependant, les quelques élèves qui en faisaient partie rentrèrent peu à peu.

Mme Malaval était très sombre. Elle avait offert au directeur de l'Enseignement de se retirer, si c'était à cause d'elle qu'on voulait fermer l'école, et son sacrifice avait été accepté. La direction avait nommé une autre femme pour la mettre à la tête de l'école.

Nous restâmes quelques semaines, peut-être un mois, à attendre. Nous refaisions des cours, des dictées, des problèmes, comme si de rien n'était. Puis, un jour, Mme Malaval nous dit : « La nouvelle directrice arrive ! » Ce fut un grand déchirement que cette séparation, pour elle surtout, car pour moi, je n'ai compris que plus tard l'étendue de son renoncement.

Nous lui dîmes adieu en pleurant. Je ne l'ai plus revue. Je n'ai plus entendu parler d'elle. Sauf une fois. Je ne sais si ce fut au printemps de 1896 ou 97. Elle était revenue pour nous revoir, mais Mme Sahuc, la nouvelle directrice, nous avait enfermées dans la classe pendant qu'elle la recevait, et ce n'est qu'après son départ que nous apprîmes sa visite. Elle avait essayé de voir M. Combes qui, à l'époque, était ministre de l'Instruction publique, lors d'une inspection en Algérie ; il refusa, paraît-il, de lui donner audience.

M. Combes était venu à l'école, avait félicité Mme Sahuc de notre tenue, nous avait promis à chacune 10 francs et un nécessaire de couture ; mais à son retour à Paris, il avait été renversé et nous attendons toujours son nécessaire de couture.

•

Mme Sahuc était une élève de Miliana qui avait dû se présenter au professorat.

Elle considérait Taddert-ou-Fella comme un pis-aller. Elle était originaire — son mari, du moins — de Blidah, où il avait des proprié-

tés ; il venait de temps à autre retrouver sa femme, mais la plupart du temps il vivait dans sa ferme.

Dès que je la vis, j'eus l'intuition que je ne l'aimerais jamais. La façon dont elle s'était conduite à l'égard de ma première directrice m'avait outrée, et je ne lui ai jamais pardonné de n'avoir pas permis que nous lui disions adieu pour la dernière fois.

Car ce fut la dernière fois que j'entendis parler de M^me^ Malaval : je ne connaissais pas son adresse ; je n'ai jamais pu me mettre en rapport avec elle ; mais dans le fond de mon cœur je lui ai conservé un culte, le culte du souvenir et toute l'affection dont je suis capable.

La vie reprit comme par le passé ; il y eut une cuisinière, un garçon pour les courses et une adjointe qui vint aider M^me^ Sahuc pour les classes. Mais je crois qu'elle avait reçu des ordres pour orienter d'un autre côté notre instruction : il ne fallait pas faire de nous des institutrices.

Elle fit acheter de la laine par le garçon, la fit laver afin, dit-elle, que nous apprenions à filer et tisser. Il y en eut, parmi nous, qui firent de la belle laine, elles avaient du goût à cela, mais moi, je ne sais pourquoi, cela ne me plaisait pas.

On faisait rarement la classe et nous ne fûmes jamais présentées à aucun examen. Quand j'avais un moment, je m'évadais vers le ruisseau — il était à quelques pas de l'école ; je revoyais les tapis de boutons d'or et de pâquerettes ; il y avait aussi des fleurs comme des yeux bleus. Une fois encore les aubépines fleurirent sur les haies, et les ronciers se chargèrent de mûres. Je retournais au bois de chênes, où je remplissais mes poches de glands quand j'étais petite et que j'avais faim. Maintenant, nous n'avions plus faim, mais l'atmosphère était intenable et il me semblait, pour mon compte, que ce que j'avais aimé allait finir... Cependant, les choses traînèrent jusqu'en juillet 1897.

Nous avions vécu cette année dans l'incertitude. Les élèves devisaient entre elles de choses et d'autres. La couverture mise sur le métier avait été tissée, plutôt mal que bien. Deux élèves avaient été chassées pour s'être battues, une nuit. Moi, j'amassais des souvenirs.

Je reparcourais les deux sentiers : à droite, avec un tournant, le chemin moins escarpé servait exclusivement aux maîtresses ; à gauche, sans tournant, le sentier raide comme une échelle était dévolu aux élèves. Mais maintenant, nous étions libres de passer de n'importe quel côté !

J'ai pensé souvent, depuis, aux jours glacés où, levées avant l'aube, il fallait grimper ces sentiers pour aller à l'étude, à la lumière d'une lampe fumeuse. A quoi bon toute cette peine, me disais-je, à quoi bon ces souffrances ? A quoi cela aurait-il servi ?

J'arpentais maintenant ces grandes classes vides où mon enfance s'était écoulée ; je contemplais, l'une après l'autre, ces images des Fables de La Fontaine qui en tapissaient les murs : *le Héron au long bec, le Loup et la cigogne, le Renard et le bouc, l'Enfant et le maître d'école.* Toutes ces fables, je les avais apprises par cœur. Pendant dix ans je m'étais assise sur ces bancs. A quoi cela avait-il servi ?

●

Durant l'été 1897, j'ai été malade ; une fièvre intense, due, je crois, à une insolation. Pendant plus de quinze jours j'ai gardé le lit, et il me semble encore aujourd'hui sentir battre mon cœur contre le bois du lit. Jamais Mme Sahuc ne s'est penchée sur moi, jamais elle ne m'a fait apporter une tisane, et quand je priais les élèves de faire moins de bruit elle me disait : « Fais l'expérience de la souffrance ! » Seule Dahbia-Maria s'approchait de moi pour savoir si j'avais besoin de quelque chose. Je lui demandais de tremper mon mouchoir dans le vinaigre, cela m'abrutissait, et je me rendormais. Ce n'est qu'au bout de deux ou trois semaines que j'eus enfin un cachet de quinine. Je me relevai très faible et revins petit à petit à la vie. Fin juin, on nous enjoignit de préparer toutes nos affaires car, dès le mois de juillet, nous devions retourner dans nos familles, l'école devant être dissoute pour toujours.

L'inspecteur d'Académie qui avait dit : « Elles ne sont pas laides, elles se marieront », ignorait que le Kabyle se méfie instinctivement de la femme instruite.

Au début de juillet mon frère vint me chercher. J'avais dit adieu à toute l'école et à ses alentours, et revu mon ruisseau, mais cette année, parce que malade, sans voler de prunes ou de poires chez Fatima-t-Hamou. J'avais dit adieu aux chênes, aux figuiers, aux classes, au dortoir, avec ses lits faits de trois planches. Je m'étais arrêtée encore une fois devant les images des Fables de La Fontaine qui ornaient les murs, les bassins où j'avais été si souvent douchée, toute cette nature qui avait assisté, immuable, à mes chagrins nombreux et à mes joies très rares. Je dis adieu pour toujours à Taddert-ou-Fella. J'embrassai les

élèves, saluai M^me^ Sahuc, et tournai le dos à ce qui avait été mon enfance et mon adolescence.

4

Mon village tel que je l'ai connu

Quand je partis avec mon frère, cet après-midi de juillet, j'étais pâle et amaigrie ; j'avais encore eu un accès de fièvre avant mon départ. Je dis à mon frère de marcher lentement, car je ne pouvais le suivre, bien qu'il conduisît l'âne chargé de ma malle.

Quand nous sommes arrivés à la rivière, le soleil était haut dans le ciel, et on n'entendait que le cri strident des cigales dans les oliviers. La nature était en feu et mes pieds nus étaient brûlants dans le sable de la rivière, mais il fallait gravir la côte qui menait au village, et j'étais bien lasse. Je demandai à mon frère de me reposer un peu. Nous nous assîmes un moment à l'ombre d'un buisson de lentisques. Quand je me fus reposée, nous repartîmes. Je crois même que je montai un moment sur l'âne, mais ce n'était pas commode, et je redescendis.

Nous atteignîmes le village au crépuscule. Ma mère me reçut, en m'offrant une cruche de lait caillé de ses chèvres ; ce breuvage réconfortant et frais me remit d'aplomb.

Dès que nous fûmes seules, j'expliquai à ma mère que j'étais de retour pour toujours, l'école étant fermée et les élèves renvoyées dans leurs familles. Elle me répondit :

— *Mektoub*. Que la volonté de Dieu soit faite. Tant que je serai vivante tu seras à l'abri, après moi, Dieu aura pitié de toi comme il a soin des oiseaux.

De ce jour je voulus chasser de ma mémoire tout vernis de civilisation. Puisque les Roumis nous avaient rejetées, je me résolus à redevenir Kabyle.

Je dis à ma mère qu'il lui fallait m'apprendre les travaux du ménage, afin que je puisse la soulager. Dès le lendemain de mon retour, avec

une cruche sur le dos, je la suivis à la fontaine pour charrier notre eau. Ensuite, j'allai à l'étable et nettoyai tant que je pus l'emplacement des bêtes.

•

Au printemps, ma mère avait, comme toutes les femmes du village, préparé les poteries qui devaient servir d'ustensiles ; elle était allée bien loin chercher l'argile nécessaire à leur fabrication. Pendant les vacances de Pâques, je l'avais vu mouiller et pétrir l'argile, en enlever à la main tous les petits cailloux afin que la pâte fût douce comme de la soie, disait-elle. Elle avait fabriqué, cette année-là, beaucoup d'objets usuels, des Cruches, des amphores, des marmites et les grands plats pour cuire la galette, de hautes jarres qui servent à contenir l'eau, l'huile et les provisions de toutes sortes, légumes secs et farines, car tout l'été, dans mon village, on engrangeait pour la saison d'hiver.

Un matin, elle me dit :

— Aujourd'hui nous allons faire cuire les poteries !

Mes frères partirent les premiers, ils creusèrent un grand trou dans un champ moissonné puis ils vinrent chercher les objets délicatement, les uns après les autres, et ma mère les rejoignit ; je les suivis, portant dans mes bras quelques écuelles. Ma mère et mes frères avaient amassé un tas de bûches pourries qui prenaient comme de l'amadou.

Le trou creusé fut rempli de poteries, les grosses pièces d'abord, puis les moyennes et enfin les plus petites. Ils recouvrirent le tout de terre et allumèrent. Toute la journée le feu brûla. Au crépuscule, le foyer fut éteint et ma mère, mes frères et moi rapportâmes à la maison toutes les poteries cuites. Il était tard quand le travail fut fini, mais tout était en place quand nous nous mîmes à manger le couscous aux fèves et aux petits pois que ma mère avait préparé.

•

Un autre jour, il fallut nettoyer l'étable et ma mère, dans une hotte en osier, emporta le fumier au champ voisin du village. Nous nous mîmes ensuite à préparer les toisons qu'on avait coupées sur le dos des brebis et de leurs agneaux ; ma mère fit une sorte de lessive avec de la

cendre et y trempa sa laine afin de la porter le lendemain au ruisseau pour la laver.

•

La maison que nous habitions, et que plusieurs générations avaient habitée avant nous, était une bâtisse assez grande, faite de pierres et de terre glaise probablement. Sous le toit, en petites tuiles, il y avait des claies de roseaux serrés par des cordelettes d'alfa. Des troncs d'arbres entiers soutenaient la toiture et, pour consolider encore la construction, deux grosses poutres étaient scellées, d'un mur à l'autre.

Sous le toit étaient percées des ouvertures carrées de 20 à 40 cm de côté. Il y en avait sur tous les murs sauf sur celui qui donnait sur la rue.

A l'intérieur, la maison était partagée en trois parties inégales : la plus grande nous servait à nous. Le sol en était fait de chaux grasse, en couche épaisse, lissée avec des cailloux ; pendant des jours, des femmes avaient frotté ce parterre afin qu'il n'y reste pas une rugosité ; on pouvait s'y mirer tant cela brillait. Sur deux murs, il y avait des étagères à la hauteur de la ceinture. C'est là qu'étaient alignées toutes les amphores avec les provisions. Sous les étagères étaient creusées de petites niches qui servaient pour mettre, dans l'une, les jarres d'eau, dans les autres, les petits agneaux et les cabris. Les murs étaient lissés aux galets, de la même façon que le sol.

Tous les ans, au printemps, ma mère allait chercher, une sorte de terre d'un blanc bleuté *(thoumlilt)* et, *à* l'aide d'un grand balai de genêts flexibles, elle faisait la toilette de sa maison, blanchissant les murs et même le toit. Elle faisait même quelques dessins sur les murs pour que la maison soit plus belle.

La seconde partie de la maison, plus petite, était une sorte de construction, en pierre et terre, haute d'un mètre environ, couverte de branchages et de terre lissée. Elle était surmontée, du côté du mur de la rue, de deux grandes jarres carrées en maçonnerie qui allaient presque jusqu'au toit : c'étaient les *ikhoufanes* indispensables dans chaque maison.

Du côté de la porte, on pouvait aménager un lit si quelqu'un voulait se reposer.

Dans cette petite bâtisse, on avait creusé trois niches appelées *mdaoued* pour la nourriture des bêtes, deux pour les bœufs, l'autre pour l'âne qui, eux, habitaient l'étable.

La troisième partie, enfin, était l'étable proprement dite pour les bœufs, l'âne, les chèvres ou les brebis. Sous le toit, une sorte de soupente, de la grandeur de l'étable, servait pour les provisions ou pour loger un des enfants, s'il était marié.

Dans la même cour, avec le même portail, trois autres maisons pareilles à la nôtre, appartenaient à des parents de mes frères. Plus haut encore, habitait la vieille femme qui me disait toujours : « Veuille Dieu faire sortir ton soleil des nuages. »

C'est dans cet espace restreint que je devais vivre désormais. Je ne voulais plus repenser à ma vie passée, puisqu'il fallait oublier que j'avais été instruite. J'étais décidée à faire mon possible pour cela. Je n'étais pas malheureuse et surtout je mangeais à ma faim : rien de ce que nous avions ne me fut refusé.

•

La récolte de grain était rentrée ; tout un coin de la pièce était plein d'orge et de blé mélangés. Ma mère me dit :

— Fadhma ma fille, nous allons mesurer notre récolte, mettre dans le *khoufi* ce qui est à nous, et donner le reste au *Cheikh* et aux pauvres.

Elle prit une mesure d'un double décalitre, elle en mit 90 dans le *khoufi,* le dixième, elle le mit de côté et ainsi de suite plusieurs fois jusqu'à ce que le tas fût épuisé ; puis elle recouvrit le *khoufi* avec un très grand plat en terre cuite et elle scella le tout avec de la terre glaise, car le *khoufi* avait quatre trous ronds assez grands pour passer le bras et en retirer le grain quand c'était nécessaire. Ces trous étaient fermés par des disques de liège de la même dimension.

Sur la part de Dieu, ma mère préleva ce qui revenait au *Cheikh* qui, lui, nourrissait tous les malheureux ; le reste, elle le distribua à tous les pauvres qui se présentaient.

•

Les jours passèrent, pareils les uns aux autres. Ma mère avait peigné, puis: cardé la laine ; elle m'apprit à la filer afin de me tisser une couverture pour l'hiver.

Les figues commençaient à mûrir ainsi que les raisins. C'est alors que tous les notables du village se réunirent pour faire ce qu'on appelait la *Dâoua.* Il était défendu à tout habitant du village de cueillir figues ou raisins avant que la Dâoua soit levée et que les notables donnent la permission de le faire.

Cette attente de près de quinze jours devait permettre aux figues de mûrir en assez grande quantité pour que tous les habitants en profitent.

Celui qui faisait fi de cette Dâoua était maudit et ne finissait pas en bonne santé la saison des figues ! Il était assez rare que quelque enfant s'amuse à cueillir des figues avant la permission, car tous craignaient la malédiction du village.

C'était le 15 août, généralement, que le crieur public, du haut de la mosquée, annonçait la levée de l'interdiction. Quelle joie le lendemain ! Dès la première heure les gosses, les hommes et même les femmes rapportaient de lourdes corbeilles de figues noires ou blanches, gercées par la rosée, des figues comme jamais je n'en ai revu depuis !

Nous avions un champ de figuiers, qu'on appelait *Thoujal.* C'était là que j'aimais me rendre avec ma mère. car il n'était pas très éloigné du village, mais il fallait descendre une pente raide pour y aller, et gravir une rude montée pour en revenir. Dans ce champ, certains figuiers devaient être centenaires ; ils couvraient de grands espaces, et quand on était dessous, on ne voyait pas le soleil ; leurs rameaux descendaient jusqu'à terre, et il fallait des tuteurs pour les empêcher de traîner et pour permettre de passer dessous. Leurs figues étaient noires de peau, rouges à l'intérieur, et tellement sucrées !

Ma mère me disait : « Mange ! Mange ! »

Les figuiers avaient chacun leur nom. Il y avait *l'Aboussecour* (au col de perdrix), *l'Aboureman* (comme une grenade), *l'Ajendier, Thaghanimth,* et les toutes petites *Tabheloute* (comme des glands).

Les raisins aussi étaient magnifiques : de grosses grappes pendaient des treilles qui avaient grimpé sur les peupliers le long du ruisseau, et cela me rappelait Taddert-ou-Fella. Je remontais vers la source cachée par les treilles ; leurs grappes rouges et drues descendaient et touchaient presque ma tête. Il y avait aussi le jardin potager au bord du ruisseau ; de longs haricots verts et tendres traînaient dans les rigoles gorgées d'eau.

Quand les figues furent mûres, une à une nous les ramassâmes et patiemment nous les étalâmes sur les claies ; tous les jours nous descendîmes à *Thoujal,* ma mère et moi jusqu'à ce que les figues fussent épuisées. Quand les claies étaient presque sèches, on les mettait les unes sur les autres afin que les figues fussent tassées, et la nuit on les recouvrait, pour les préserver de la rosée, avec de grandes plaques de liège ; c'est ce qu'on appelait *asemneni* (mettre sur).

Au fur et à mesure, les figues séchées furent rapportées à la maison et placées dans le coin qui avait servi pour le grain.

Puis il fallut songer aux raisins mûrs à point. Nous allâmes dans un autre champ appelé *taferant* (la vigne). Là, il y avait de belles grappes dorées mais nous ne pouvions pas tout manger, il fallait en vendre pour acheter du grain, car notre récolte ne nous suffisait pas pour l'année. Mes frères cueillaient les grappes ; ma mère et moi, nous enlevions un à un les mauvais grains ou ceux qui avaient été touchés par les oiseaux ou les guêpes ; cela fait, on chargeait les *échouaris,* de longues corbeilles en osier réunies au milieu par une sorte de pont, on mettait ce pont sur le dos de l'âne ou du mulet et les corbeilles pendaient sur les flancs de la bête. Quand un *chouari* était plein, on cessait de cueillir et nous montions au village où ma mère préparait le souper. Les veilles de marché elle faisait cuire une grande galette qui devait servir de provision de route à celui de mes frères qui irait à Aumale vendre les raisins et rapporter la charge de grain, orge ou blé. Ma mère lui donnait un peu d'argent ; dans une sacoche il mettait sa galette et quelques grappes de raisins, et le lendemain à l'aube il partait, avec d'autres habitants du village qui, comme nous, devaient acheter du grain.

Les raisins noirs qui ne pouvaient se vendre pour la table, mes frères les portaient au Moulin Moutier. Le propriétaire de ce pressoir, qu'on appelait couramment *Mouli,* achetait ce raisin à bas prix pour faire du vin.

Août était passé, et septembre, bien entamé ; les premiers orages avaient éclaté et les labours pour les navets avaient commencé. Toutes les bonnes figues étaient rentrées ; il en restait une petite quantité que nous mettions à part car elles étaient encore molles et devaient être mangées les premières. Mes frères avaient vendu les raisins dans les villes ; parfois, ils en rapportaient des pastèques énormes, rouges comme du sang.

Sans être malheureuse entre ma mère et mes frères, j'étais inquiète de l'avenir et ma mère, me voyant soucieuse, me disait :

— *Khoulef loumour i bhabhim.* Abandonne-toi à la volonté de ton maître.

•

Octobre était arrivé. Mes frères avaient vendu les bœufs qu'ils avaient engraissés ; il n'y avait plus que le menu bétail. Le cheikh était venu pour faire le sacrifice des labours. Le village avait acheté les bœufs les plus gras pour les égorger et les partager entre tous les habitants qui devaient payer leur part. On promena tout autour des maisons les bêtes destinées au sacrifice, afin que le génie des récoltes soit propice et fasse que les pluies soient abondantes, et le grain gros et dru.

Ce jour-là nous allâmes de bonne heure à la fontaine et les jarres d'eau furent remplies jusqu'aux bords, et les cruches maintenues pleines, car ma mère me dit qu'il fallait beaucoup d'eau pour laver la viande, que beaucoup de mains auraient touchée pour la partager. Le cheikh bénit les bêtes (la coutume voulait qu'un cheikh vînt de loin pour cette circonstance ; il ne devait pas appartenir aux marabouts du village). Les bêtes furent tuées et dépecées, les peaux et les têtes vendues, la viande divisée en quartiers, et chacun eut une large part.

De bonne heure les marmites avaient été mises sur le feu et les légumes nettoyés ; on avait rapporté du jardin une grande brassée de chardons tendres et ma mère avait roulé une bonne quantité de couscous. Notre viande fut mise à cuire et nous nous mîmes à raconter des histoires sur le pas de la porte jusqu'à ce que le repas fût cuit. Ma mère filait sa quenouille et je surveillais le feu.

•

Des jours encore passèrent, les semailles étaient faites et mes frères partis pour quelques jours en voyage ; ma mère et moi étions seules au coin du feu, car nous nous trouvions en novembre et les nuits étaient fraîches. Pour toute lumière, nous avions une lampe fumeuse, pendue à un pieu au-dessus de l'âtre, contre le mur. Ma mère me dit alors :

Fadhma, ma fille, il est temps que je te mette au courant de certaines choses.

Elle me fit le récit que j'ai narré au début de cette histoire. Elle me dit ses peines, le martyre qu'elle avait subi par la faute de Kaci, le maudit.

Fasse Dieu qu'il meure sans enfant mâle et que ses biens passent à ses frères, me dit-elle.

Elle me dit aussi que le jour où elle avait perdu son procès, désespérant de me voir reconnue par mon père, elle avait tenté de me noyer dans un bassin d'eau glacée mais, ajouta-t-elle, elle m'avait retirée bien vite, essuyée et mise contre son sein pour me réchauffer. La femme du juge de paix qui n'avait pas d'enfant, avait voulu m'adopter, mais ma mère avait préféré me garder auprès d'elle.

Elle me raconta la scène des figuiers de Barbarie : un mauvais garçon m'avait jetée dans la haie, et elle avait dû passer toute une journée à enlever les épines de mon corps. J'appris aussi comment, pour m'éloigner de la méchanceté des enfants, elle m'avait conduite chez les Sœurs, et que les Sœurs elles-mêmes m'ayant battue avec un fouet en cordes, elle m'avait retirée de chez elles ! Au fur et à mesure qu'elle parlait, le rideau épais qui couvrait ma vue s'était déchiré et je compris : bien des choses me furent expliquées, qui m'avaient paru obscures.

Je compris pourquoi, toujours, j'avais été une paria, pourquoi, alors qu'aucune fille de mon village n'avait été chez les chrétiens, moi seule y étais allée. Pourquoi, tous les sous-entendus. Pourquoi enfin, à chaque dispute, on me jetait à la face le mot qui blesse et qui fait mal

Un souvenir de l'école me revint : un jour, à la promenade, — nous étions sur la colline à côté de la vieille maison abandonnée, — des musiciens ambulants étaient passés, avaient donné une séance de tambourin ; l'un d'eux m'aperçut et, me désignant à l'une des grandes, il lui dit quelques mots doucement. Moi, je ne l'avais pas reconnu, mais cet homme raconta le secret de ma naissance ! Dès lors toutes les élèves furent au courant et, chaque fois que j'essayais de me défendre, j'étais toujours flagellée par le mot insultant.

Dans le village j'entendais aussi certaines femmes dire, en me regardant avec pitié : — « Que Dieu maudisse Kaci, c'est par sa faute qu'une si belle petite est vouée à la réprobation !

Au fur et à mesure que ma mère parlait, je compris pourquoi je n'étais pas comme les autres ; bien que je fusse la plus jolie fille du

village, aucun jeune homme n'oserait s'approcher pour me demander en mariage et affronter l'opinion publique : la tache que j'avais gravée sur le front par la faute d'autrui était indélébile.

Ma mère parla longtemps. Elle me dit ce qu'elle avait souffert du fait de ses beaux-frères qui voulaient la chasser, lui prendre ses biens et ses enfants.

Mais, ajouta-t-elle, mes fils ont grandi, ce sont des hommes maintenant, et le tatouage que j'ai au menton vaut mieux que la barbe des hommes.

Elle me raconta en pleurant la séparation d'avec sa propre famille, ses rendez-vous avec sa mère au ruisseau de Tagragra, et c'est en sanglotant qu'elle me fit le récit de la mort de sa mère, de la défense qu'on lui avait faite de la revoir, même morte, et du chagrin cuisant qu'elle en gardait encore, après bien des années. Je m'étais rapprochée d'elle et, embrassant sa tête, je lui dis :

Dieu qui nous a protégées jusqu'à ce jour ne nous abandonnera pas.

Nous nous mîmes au lit. Les yeux clos, je revivais ma vie passée, tellement douloureuse et pleine d'humiliations. J'en comprenais maintenant la cause, et pourquoi les filles de l'école m'appelaient « la fille du Commissaire », car ma mère m'avait confiée à l'Administrateur Demonque.

•

Mes frères revinrent de voyage. Comme beaucoup de gens du village, ils avaient vendu de la camelote : encens, antimoine, petits colliers. C'était une marchandise peu volumineuse, contenue dans un petit sac de cuir qu'ils portaient sur leur dos[1] ; ils recevaient en échange de la laine et, dans la plaine, où les céréales étaient abondantes, du blé, de l'orge ou du sorgho. Ils avaient fait plusieurs randonnées, rapporté plusieurs charges sur le bourricot. Ma mère me dit alors que nous avions assez de grain pour passer l'hiver qui approchait.

Les olives étaient récoltées. Nous étions allées dans notre champ d'oliviers appelé *Izemran* (les oliviers). En passant par un chemin écarté ma mère m'avait dit :

[1] . *Taâttarth.*

— C'est ici qu'Un tel a été assassiné. Tous les ans, à cette place, à l'heure même où il a été tué, on entend son dernier cri. Cela s'appelle *aneza* [1].

Dès que j'arrivais dans ces parages, instinctivement je hâtais le pas, de peur d'entendre *l'aneza*. Le champ où nous allions était très spacieux, il y avait des centaines et des centaines de grands oliviers ; le terrain schisteux était impropre à la culture et ces arbres produisaient un an sur deux.

Nous eûmes cependant notre provision d'huile pour l'année.

Mes frères avaient gaulé les glands — des glands gros comme des noix, et sucrés — et de nombreuses charges de glands occupaient le coin de la pièce réservé aux récoltes. Ma mère avait allumé un feu d'enfer ; de grosses bûches sèches brûlaient sur lesquelles on avait posé des plats immenses, et toute la journée, de l'aube à la nuit, elle y mit des glands à sécher pour que les vers ne les attaquent pas. Dès qu'un plat commençait à griller, elle l'empoignait avec des chiffons et le vidait sur les claies, disposées sur les poutres au-dessus de l'âtre, où les glands devaient finir de sécher jusqu'au printemps.

●

L'hiver était arrivé, mais nous ne sentions pas le froid. Le feu brûlait jour et nuit : des bûches énormes, préparées depuis l'été et, autour d'elles, des grignons. Nous ne sortions que pour aller chercher de l'eau à la fontaine.

Un jour — c'était un vendredi — ma mère était restée à la maison, car le vendredi, dans sa religion, est destiné à la prière. J'étais partie avec d'autres jeunes filles à la fontaine ; j'en revins les mains gelées (pour peu j'aurais lâché la cruche pleine que je portais sur le dos et tenais avec la main droite retournée sur l'épaule). A la maison, ma mère qui venait de se laver me prit la cruche et la posa à terre, puis saisit mes mains et les trempa dans l'eau chaude. Cela me fit du bien. Elle me donna ensuite une jatte de lait frais qu'elle venait de traire. De ses chèvres et de ses brebis, depuis quelques jours, nous avions des agneaux et des cabris nouveau-nés. Je m'assis ensuite auprès du feu sur un escabeau fait d'une grosse bûche. Toute la journée et toute la nuit la neige tomba ; les

[1]. Aneza : voix de l'homme assassiné exhalant son dernier cri et que l'on croit entendre sur le lieu du crime chaque année à la même date.

flocons comme des toisons me rappelaient ceux de Taddert-ou-Fella. Je m'imaginais entendre les grondements du torrent, revoyant l'eau s'engouffrer dans la « baignoire » et en rejaillir vers le courant ; je revoyais les rives enchantées couvertes de boutons d'or et de violettes, les glissades sur le glacier au-dessous de la maison abandonnée, les boules de neige, et tout ce qui avait été mon enfance. Je poussai un soupir en me disant « Plus jamais ! ».

Je surpris, posé sur moi, le regard soucieux de ma mère.

— A quoi penses-tu encore ?

— A rien...

Toute la journée du lendemain nous fûmes obligées de rester à la maison. Nous avions disposé des ustensiles pour recueillir l'eau qui coulait des tuiles. Mes frères, seuls, étaient sortis à la recherche de quelques rameaux d'olivier pour les bêtes.

Ma vieille amie Yemma Tassâdit était venue se chauffer à notre feu et, voyant la neige tomber et le vent souffler, elle dit, en me regardant trier le grain que je devais moudre pour le repas du soir :

Dhamerdhil, c'est le prêt de la chèvre. Et, comme je la regardais sans comprendre, elle me dit :

— Comment, tu ne sais pas ?

•

« Aux temps anciens, très anciens, où le bon Dieu écoutait le pauvre monde, il y avait une très vieille femme qui n'avait pour toute fortune qu'une chèvre qui lui tenait compagnie et lui donnait son lait.

« La vieille et la chèvre vivaient côte à côte dans une masure délabrée en dehors du village. Tous les jours, la vieille sortait avec sa compagne ; l'une mangeait les pousses vertes, l'autre ramassait les brindilles de bois et faisait un fagot tout en choisissant les herbes comestibles destinées à son repas. A la nuit, toutes deux revenaient dans leur masure jusqu'au lendemain où elles recommençaient la même vie.

« Mais cette année-là, le mois d'Inayer (janvier) fut très mauvais ; pendant trente jours et trente nuits il ne cessa de pleuvoir ou de neiger, et la vieille et sa chèvre restèrent tout ce temps enfermées.

« Le mois de janvier passé, février commença par une journée merveilleuse : le ciel était bleu, le soleil resplendissant annonçait le

printemps ; la vieille et sa chèvre purent enfin sortir de leur retraite et aller de nouveau dans les champs. La vieille cependant, ayant regardé le ciel, cracha sur le mois qui venait de s'écouler.

« Elles passèrent toute la journée dans la forêt, la chèvre mangeant les pousses tendres, et la vieille faisant un gros fagot et cherchant les petites herbes qui perçaient sous la neige. Mais quand elles voulurent rentrer, le vent souffla en rafales, le ciel s'obscurcit, de lourds nuages noirs crevèrent en grosses gouttes. En un instant le ruisseau qu'elles avaient traversé le matin charria des eaux tumultueuses et bourbeuses, et quand elles voulurent repasser pour rentrer à leur masure, elles furent emportées par le courant ; ce n'est que quelques jours plus tard qu'on retrouva leurs corps au bord de la rivière.

« Janvier que la vieille avait outragé en lui crachant dessus, était allé trouvé son successeur février, et lui avait demandé de lui prêter un jour afin qu'il puisse punir la vieille. Février accéda à son désir, et c'est depuis lors qu'on appelle ce regain de l'hiver « le prêt de la chèvre », *Amerdhil t'arat.* »

Ma vieille amie avait fini de raconter son histoire, moi de trier mon grain ; nous nous séparâmes, elle pour retourner chez ses enfants, moi pour me mettre au moulin. Lorsque je m'attelais à cette tâche, je tournais d'un bras, puis de l'autre quand j'étais fatiguée, sans cesser de verser le grain par poignée dans un trou pratiqué au-dessus de la meule ; au fur et à mesure, la farine tombait dans une logette creusée dans le grès. Tout en tournant, je chantais parfois les chants de la meule, et je rêvais à ma vie passée, au temps des vacances où, ayant mal aux yeux, je posais ma tête sur les genoux de ma mère, la nuit, quand elle moulait son grain. Car pendant bien des années j'avais eu mal aux yeux, j'étais allée chez les Pères me faire soigner et le Frère me disait :

— *Ldi titim,* ouvre ton œil.

Maintenant je n'avais plus mal aux yeux, j'étais une jeune fille, mais mon avenir me paraissait bien noir.

Mes frères qui étaient sortis à *Tajmâat* (lieu de réunion) venaient de rentrer ; ils étaient perchés sur des *kabkabs* pour marcher dans la neige ; ils nous dirent :

— Lamine a acheté des moutons et on va les tuer pour fêter la neige afin qu'elle nous soit propice et que l'année soit bonne et toutes les récoltes abondantes.

Ma mère avait à faire cuire les galettes pour le déjeuner ; elle en donna un bon morceau à chacun de nous ; puisant dans la jarre aux

figues, elle remplit une corbeille et devant chacun de nous posa une jatte de petit lait frais. Nous mangeâmes tous les quatre à notre faim et chacun se remit à sa besogne ; mes frères tissèrent des cordelettes d'alfa, ma mère prit sa quenouille, et moi je me mis à filer la laine. Tous, nous étions autour du feu et de temps à autre nous poussions dans le foyer une poignée de grignons.

Le soir, les moutons furent égorgés en sacrifice et tout le village eut sa part de viande. Chaque habitant fit un bon repas en l'honneur de la neige.

Le lendemain, le soleil était revenu, la neige était fondue et nous pûmes aller chercher de l'eau à la fontaine.

J'avais entendu dire que les Sœurs Blanches qui étaient à Tagmount depuis 1894 avaient quelques pensionnaires. J'avais fait demander par quelqu'un qui connaissait la Mère Supérieure, si celle-ci consentirait à m'accepter chez elle moyennant quelques services. Elle me fit répondre par la négative et je n'y pensai plus.

L'Administrateur m'avait convoquée et nous étions allés mon frère et moi, savoir pourquoi. Quand j'arrivai, je fus reçue par le *chaouch* cuisinier qui alla trouver son maître en lui montrant la convocation. Il revint, m'apportant un reçu pour aller toucher une somme de 30 francs chez le receveur : c'est pour cela qu'on m'avait fait venir de mon village et louer un mulet ! Puisque j'étais là, j'allai toucher l'argent et retournai dans mon village.

Un matin de février ma mère me dit :

— Toi et moi, nous allons chez le *cheikh* ; il est de bon conseil, il me dira ce que je dois faire car j'ai reçu une demande en mariage pour toi, mais le parti ne me convient pas : c'est une famille tarée. Je vais consulter le *cheikh* et sa femme, *Lalla Yamina.*

Nous partîmes à pieds, car ce n'était pas bien loin ; nous avions laissé la garde de la maison et du bétail à mes frères. Le ciel était bleu, il ne faisait ni froid ni chaud, les oiseaux chantaient dans les buissons, les arbres bourgeonnaient et on sentait déjà l'approche du printemps, mais peu de fleurs étaient écloses, sauf des violettes au bord de la rivière. Il était environ midi quand nous arrivâmes au village du *cheikh.* Il habitait seul, avec sa famille, une grande maison entourée de figuiers et de haies de cactus.

L'épouse du *cheikh,* une femme d'une cinquantaine d'années, nous souhaita la bienvenue ; ma mère lui donna son offrande et lui promit, si

mon avenir était assuré d'une façon convenable, d'apporter un mouton vivant. *Lalla Yamina* avait une figure brune avec de grands yeux noirs intelligents ; c'était une grande amie de ma mère, et depuis de longues années, elle lui avait été secourable et de bon conseil.

Nous entrâmes, ma mère et moi, à la suite de notre hôtesse, dans une pièce immense qui servait à la prière et à la réception des invités. Nous passâmes là toute une journée.

Le lendemain, *Lalla Yamina* dit à ma mère, aussitôt après la prière de l'aube :

— Tu vas partir dans ta maison, car il s'y est passé quelque chose, mais ne te fais pas de souci pour ta fille, elle sera heureuse, et bientôt tu n'auras plus rien à craindre pour elle. Cette nuit, en pensant à elle, j'ai fait le rêve que voici : Je tenais dans mes mains un beau morceau de viande, mais il commençait à sentir mauvais ; je l'ai lavé, je lui ai mis du sel et des épices et je te l'ai donné.

Elle offrit à ma mère quelques kilos de semoule et de la viande sèche, et nous reprîmes le chemin pour revenir chez nous.

Quand nous arrivâmes il était déjà près de neuf heures mais notre maison était fermée et le bétail n'avait pas été sorti dans les champs.

Ma mère comprit que quelque chose d'anormal était survenu. Elle courut à la maison où dormaient les jeunes gens du quartier *Akham quelmezien ;* elle la trouva close, car tous les garçons étaient à leurs travaux, sauf un jeune homme, qui lui dit :

— Ce matin, ton fils Lâmara est parti avec un de ses amis à la ville. Ils vont à Souk-Arhas, il doit être arrivé à Tizi-Ouzou pour prendre le train.

Aujourd'hui encore, après un demi-siècle, je revois le désespoir de ma mère ! Quand elle revint me trouver, elle était méconnaissable : de gros sanglots secouaient sa poitrine et de lourdes larmes tombaient de ses yeux ; elle voulut partir à Tizi-Ouzou pour ramener son fils, mais je lui dis qu'elle arriverait trop tard...

Des jours et des jours, elle pleura et refusa de manger. J'avais beau essayer de la consoler en lui disant qu'elle n'était pas seule, que j'étais là ainsi que mon frère aîné, elle me répondit par ce proverbe :

— « Quand dans une fressure il manque le cœur et le foie, à quoi peut servir le poumon ! »

Je compris que, pour ma mère, seul mon frère Lâmara comptait, du moins je le crus sur le moment. Ma mère avait toujours eu une grande

préférence pour son fils cadet car il était très beau : le visage allongé, le teint blanc, le nez droit, la bouche souriante, et de grands yeux bleu-vert comme ceux de ma mère. Elle m'avoua plus tard, que lorsqu'elle avait un partage à faire, la meilleure part allait, malgré elle, à mon frère cadet. Cela avait donné lieu à de nombreuses scènes, mon frère aîné étant jaloux de son cadet.

Quand nous ouvrîmes la maison, je me dirigeai vers la malle où j'avais serré l'argent que ma mère m'avait confié après la vente des bœufs. La moitié de cette somme avait disparu, mon frère avait dû la prendre pour ses frais de route. Ma mère pleura longtemps, puis, petit à petit, elle revint à ses habitudes, à ses travaux. C'était l'époque du sarclage et, tous les jours, levées à l'aube, après la corvée d'eau pour la mosquée et la maison, nous partions pour les champs ; à l'aide d'une toute petite pioche, nous binions chaque plan et nous arrachions toutes les mauvaises herbes. Nous emportions notre déjeuner et notre goûter (galette et figues sèches). Le soir nous rentrions fatiguées, mais heureuses de ces belles journées en plein air.

•

Février était passé et mars avait commencé quand, un matin, je vis arriver la Mère Supérieure de Tagmount. Elle me dit qu'elle avait soumis mon cas, et que la Mère Générale demandait à me voir.

J'ai hésité un moment à la suivre, puis je me suis habillée et je suis partie avec elle... On me conduisit à une religieuse haute de taille, brune et au visage plutôt sévère, qui me dit d'aller à l'hôpital des Aïth-Manegueleth me présenter de sa part à Mère Saint-Mathieu. Auparavant elle me demanda si, à l'école, on nous avait parlé de religion. Je répondis qu'on ne nous en avait pas dit un mot, l'école étant laïque et par conséquent neutre. Elle me tendit deux francs pour la location d'un mulet et l'audience fut terminée.

Quand je revins à la maison, que je parlai à ma mère, elle se mit à pleurer.

— Tu vas me quitter, toi aussi... Après ton frère c'est toi. Je m'étais habituée à ta présence, tu étais ma compagne et la gardienne fidèle de la maison.

J'hésitai quelques jours, puis je me décidai à partir.

Je quittais mon village après sept mois. J'y avais été heureuse entre ma mère et mes frères. J'avais eu un foyer, je n'étais plus la paria que j'avais toujours été ; mais je comprenais que cette vie ne pouvait durer : ma mère était mon unique protection, elle pouvait mourir, et je resterais seule.

Je partis un jeudi matin. Mars avait apporté la chaleur, le ciel était pur, les oiseaux chantaient, les bourgeons des arbres commençaient à éclater et l'on voyait déjà de toutes petites feuilles ; les champs labourés étaient très verts, la nature se mettait en fête pour l'année nouvelle. L'eau de la rivière coulait parmi les cailloux et sur les deux rives on voyait les violettes et les boutons d'or. Les lauriers roses étaient en boutons, et les oliviers en fleurs.

Juchée sur mon mulet, une malle devant moi, je remplissais mes yeux de toute cette nature que je ne devais revoir que bien longtemps après, et pour très peu de temps. Car depuis 1898 je n'ai revu mon village que trois fois, très espacées, et jamais par la route que je venais de parcourir !

J'avais descendu la côte qui mène à la rivière, mais, sur l'autre versant, il me fallait grimper celle des Aït-Yenni, redescendre encore, traverser la rivière du *Djemâa,* et monter la côte des Aïth-Manegueleth. Mais cette fois-ci, ce n'était plus à pieds que je faisais le chemin comme au temps de mon enfance.

Ma mère avait bien pleuré en me voyant partir.

— Si jamais tu as besoin de quelque chose, et que tu ne sois pas heureuse, sache que tant que je vivrai ma maison te sera ouverte.

J'avais moi-même bien pleuré mais je m'étais dit : « Il faut partir ! partir encore ! partir toujours ! tel a été mon lot depuis ma naissance, nulle part je n'ai été chez moi ! »

Nous prîmes le chemin des écoliers, mon frère Mohand ignorant l'emplacement de l'hôpital. Nous n'arrivâmes à destination qu'à midi.

5
L'hôpital des Aïth-Manegueleth

Dès que je fus devant la façade, je reconnus mon rêve : c'étaient les arcades que j'avais vues quand l'oiseau gigantesque, qui m'avait prise au fond du ravin où je me trouvais entre deux murailles de glace, m'avait déposée sur un petit plateau où se dressait un bâtiment — alors inconnu de moi.

Je me dis tout de suite :

— C'est ici, sans doute, que s'accomplira ma destinée.

L'hôpital s'étendait sur une largeur d'une quarantaine de mètres environ. Des arcades délimitaient une sorte de galerie que nous appelions « le corridor ». On y accédait de l'extérieur par un grand portail, on montait un perron de quelques marches et l'on entrait dans la galerie. De là, on pénétrait dans un long couloir percé de chaque côté par de nombreuses portes, qui menaient au parloir, à la pharmacie, à la salle des femmes malades, à celle des hommes malades, ainsi qu'à la lingerie et à la cuisine. La porte du fond du couloir ouvrait dehors.

Le jour de mon arrivée j'étais entrée dans « le corridor » où j'avais trouvé le portier, une sorte de gnome — j'ai su plus tard qu'on le surnommait *Négro*.

Il alla appeler une Sœur qui, elle, me mena à la Mère Saint-Mathieu. Je me souviens que je fus tout étonnée d'être en face d'une personne jeune, d'un physique agréable, alors que le nom de Mathieu me faisait penser, je ne sais pourquoi, à quelqu'un de vieux et de racorni.

La Mère Saint-Mathieu me dit qu'avertie de ma venue par la Mère Générale, Mère Salomé, elle m'attendait. Je serais nourrie, défrayée de tout et gagnerais en outre dix francs par mois. J'acceptai et allai trouver mon frère qui s'en retournait à la maison pour le mettre au courant de

la situation. Puis je suivis la Sœur qui devait s'occuper de moi. J'entrai avec elle dans une pièce en contrebas, de l'autre côté de l'édifice principal.

Là, il y avait des créatures de tous âges ; hormis quelques rares exceptions, elles sortaient de la salle des malades, car des cicatrices et des plaies se voyaient sur leurs corps. Quand on me demanda mon nom et que je dis : « Marguerite », il me fut répondu que, n'étant pas baptisée, je n'avais pas droit à un prénom chrétien, et je fus : « *Fadhma de Tagmount*». Cela, déjà, me fit froid au cœur.

C'était parmi toutes ces créatures qu'il me faudrait vivre : pas une ne savait un mot de français, pas une n'avait été à l'école. Je pris mon repas au milieu d'elles. Derrière la cuisine, à l'époque, il y avait une dépendance, c'est là qu'était le réfectoire. Le soir, on m'indiqua une place pour me coucher — une paillasse sur des tréteaux, parmi toutes les autres, au dortoir. A côté, une pièce servait pendant la journée de salle de travail ; on y avait dressé un lit pour la Sœur qui nous gardait.

Le lendemain, levées à cinq heures, nous fîmes notre toilette, et la messe sonna à six heures. Toutes ces filles et la Sœur montèrent à la chapelle. Nous passâmes par la galerie, nous montâmes un escalier, et nous nous trouvâmes dans un grand couloir qui desservait plusieurs pièces, le dortoir des Sœurs, leur salle de lecture, et la chapelle. On sortait de là sur une terrasse qui couvrait toute la galerie des arcades.

Comme je ne comprenais rien à la messe, je ne voulus pas y assister et restai assise dans le couloir tout le temps qu'elle dura. Un Père Blanc était venu, comme tous les matins, dire la messe pour les Sœurs. A la fin de l'office, quand j'entendis chanter un cantique, je sortis soudain de ma rêverie : ce cantique, je l'avais entendu autrefois. Je revis alors Taddert-ou-Fella, les promenades au clair de lune pendant le mois de Marie, quand nous allions écouter les fidèles.

La messe finie, les religieuses et les filles sortirent une à une de la chapelle. Nous déjeunâmes, et chacune alla prendre sa besogne. Moi, on me présenta au Père Supérieur qui avait dit la messe. Il me posa plusieurs questions dont je ne me souviens plus bien, car j'étais occupée à détailler ses traits. Il y avait de la majesté, me semblait-il, dans le maintien de cet homme dont la grande barbe noire tombait sur la poitrine ; son visage allongé avait un nez aquilin et des yeux bleus légèrement enfoncés dans les orbites. En parlant, il avait coutume de lever le doigt et de cligner imperceptiblement d'un œil ; on eût dit qu'il

pesait chacune de ses paroles. Sortie du parloir, j'avais encore sa voix dans les oreilles. Quand je revins auprès de mes compagnes, on m'envoya à la lingerie travailler avec Sœur Chantal.

J'étais passée près de la salle des femmes et j'avais vu toutes les maladies et toutes les misères ; les plaies surtout étaient nombreuses — beaucoup sur le visage. J'avais remarqué une femme dont la face n'était qu'une seule plaie couverte de pommade et de multiples compresses. On l'appelait *Fatma Numéro.*

•

Il m'est resté de ce temps-là une impression pénible, trouble. Tout le monde parlait de Dieu, tout devait se faire pour l'amour de Dieu, mais on se sentait épié, vos paroles étaient pesées et rapportées à la Supérieure. Moi qui croyais retrouver l'atmosphère de camaraderie de Taddert-ou-Fella, je fus déçue et déroutée. Quand je disais que toutes les religions avaient leur bon côté, on considérait cela comme un blasphème.

On avait traduit les prières en kabyle : *l'Ave Maria,* le *Pater,* le *Credo,* et les Sœurs s'escrimaient à faire entrer ces phrases dans nos têtes rebelles. Et j'avais un sourire aux lèvres, dès que j'entendais la Sœur prononcer le kabyle à sa, façon.

Les jours passaient, les uns après les autres, et, petit à petit, je m'efforçais de m'habituer à cette vie.

Parmi toutes ces filles, il y en avait de mariées ; j'en avais repéré une qu'il me semblait avoir vue autrefois. On l'appelait Félicité, mais j'entendis quelqu'un la nommer en kabyle *Tassâdit-Aïth-Ouchen,* et je reconnus une des « grandes » qui avaient vécu chez les Sœurs des Ouadhias. En me voyant, elle avait chuchoté quelque chose à sa voisine... Son mari, ancien cuisinier chez les Pères des Aïth-Yenni, était revenu à l'hôpital, tuberculeux, et elle l'avait accompagné. Il y avait aussi une toute jeune femme des Ouadhias, dont le mari était boulanger à l'hôpital. L'une et l'autre attendaient un bébé, et elles étaient l'objet de la sollicitude des Sœurs ; elles habitaient seules avec leurs maris, l'une à la boulangerie, l'autre dans une pièce à part derrière la chambre de repassage, mais toutes deux travaillaient avec nous.

Il y avait également une jeune fille des Atafs, une Arabe appelée Joséphine. Un chancre lui avait rongé le nez, il ne lui restait plus que les narines ; elle était habillée à l'européenne ; c'était la seule qui parlait le français. Une autre femme mariée, qui vivait au village, venait gagner quelques sous, soit à la couture, soit à la lessive. Une autre encore logeait avec nous, mais son mari habitait Kerrata ; elle aussi attendait un enfant ; elle voulait retourner dans son pays dès que son mari viendrait la chercher. Mais la meilleure de toutes c'était *Fadhma-t-Yehyalen,* originaire de Taourirth — le village natal de ma mère. Celle-là, très malade, portait au cou des plaies scrofuleuses. Mais quelle gentille enfant ! Celle-là vraiment était croyante : une petite sainte, qui, plus tard, devint religieuse du Bon Pasteur.

Ce qu'il y avait de dur à l'hôpital, c'était la promiscuité des malades avec les bien portantes. Les Sœurs n'hésitaient pas à nous envoyer veiller une tuberculeuse, sans craindre pour nous la contagion. Une ancienne fille des Sœurs avait pris le mal en restant mouillée après des journées d'hiver passées au lavoir. Du moins, c'est ce qu'elle disait ; cette pauvre fille avait des yeux chassieux toujours couverts de croûtes. On l'appelait : *L'Djohar-n-Sidi-Ali-ou-Moussa,* ses parents étant originaires du village du même nom. A mon arrivée, elle était déjà bien malade et ne se levait plus, mais ses compagnes allaient tous les jours lui faire visite, car elle demeurait très gaie. Un des Pères, homme excellent, lui payait parfois, de sa poche, certaines gâteries dont elle avait envie ; il lui avait ainsi fait faire un couscous au poulet, car il la savait perdue. J'allais moi-même la voir, mais j'ai toujours redouté le spectacle de la douleur physique.

J'avais fini par entrer à la chapelle et assister à la messe ; j'aimais entendre les chants d'église ; parmi les Sœurs, certaines avaient de très belles voix et j'ai toujours été sensible au charme de la musique.

Pâques approchait. Pendant la Semaine Sainte, nous nous rendions tous les jours aux offices, chez les Pères. Nous étions maintenant un troupeau : Mère Denise avait envoyé de Tag-mount une fournée de filles que j'avais connues mendiantes ; beaucoup d'autres étaient sorties de la salle des malades, plus ou moins guéries — certaines avec des paupières toutes rouges et mangées. On nous avait fait un uniforme : des gandourahs de cretonne blanche pour le dimanche et les fêtes, de

cretonne brune pour tous les jours, complétées par des tabliers en toile de sac et des foulards de coton noués sur la tête.

J'aimais ces offices de la Semaine Sainte à cause des chants liturgiques et de l'orgue. Pour ce qui est de la religion, il me semble que je n'ai jamais été au fond bien convaincue. Mais je crois fermement en Dieu.

Quand les Pères nous affirmaient que seuls ceux qui étaient baptisés allaient au ciel, je ne les croyais pas. Car je songeais à ma mère, à sa peine, à ses trois mois par an de jeûne[1], aux charges d'eau matinales qu'elle s'imposait de charrier par tous les temps, et je me disais : « Est-il possible que ma mère n'aille pas au ciel ? »

Les Pères habitaient à deux kilomètres environ de l'hôpital. On longeait la grande route, puis on prenait un sentier qui menait à leur couvent. Cette année-là, il avait neigé pendant la Semaine Sainte, et nous marchions dans la neige pour nous rendre aux offices, en rang, deux par deux. Mais le dimanche de Pâques, il fit très beau et nous pûmes jouir d'une longue promenade. Le lendemain, la vie reprit son cours : messe le matin, déjeuner, travail et catéchisme pour les filles et les femmes.

●

L'aspect des lieux, à l'hôpital, ressemblait un peu à celui de Taddert-ou-Fella ; ainsi, comme là-bas, nous étions entourées de collines dont l'une était surmontée du village de Ouarzen, et l'autre de celui de Taourirth ; la route bordait tout le côté nord du bâtiment ; à l'est, sur une autre colline, se trouvait la petite maison habitée par M^lle^ Paquereau, une sage-femme qui devait apprendre le métier à des femmes kabyles venues des villages voisins. C'était une personne taciturne — elle avait dû avoir des malheurs.

Le dortoir étant devenu trop étroit et les bassins pour laver le linge se trouvant trop loin, le Père Baldit décida de faire construire une buanderie au-dessus de laquelle on bâtirait un nouveau dortoir. Au printemps, il bénit la première pierre ; à l'automne, nous étions installées. Comme ce dortoir était relié à la terrasse par un balcon, nous

[1]. En plus du jeûne du Ramadhan, cette femme s'imposait des jeûnes supplémentaires (sabrin). Elle était adepte des confréries de Cheikh-Ou-Belqacem-n-Boujlil, de Cheikh Aith M'raou, de Cheikh Mohand-Ou-El-Houcine...

gagnions la chapelle sans passer par en bas : c'était plus commode, et surtout plus près. Une cellule avait été aménagée au centre du dortoir pour la Sœur.

Parmi les religieuses, il y avait beaucoup d'étrangères. Quelques-unes parlaient très mal le français. J'aimais particulièrement une Sœur hollandaise qui s'occupait de la salle des femmes ; parfois, en allant à la lingerie, je m'arrêtais pour lui dire bonjour, mais cela déplaisait à Sœur Chantal — une femme d'un certain âge, à l'air un peu sévère. C'était elle qui, pendant les séances de raccommodage, alors que nous reprisions le linge plus ou moins graisseux des malades, nous lisait l'histoire de Dom Bosco. Durant les deux années passées à l'hôpital, j'ai toujours ou presque, travaillé avec elle.

•

Un jour, un homme mourut dans la salle : c'était un chrétien ; on l'appelait *Tahar-de-la-salle*. Depuis longtemps il était malade — tuberculeux, je crois. Tout le monde était rassemblé dans la chapelle quand j'arrivai et pris ma place. Pour cette circonstance, les garçons des Pères et les moniteurs se trouvaient là. Je n'avais remarqué personne, mais j'avais été remarquée. Et je le sus quelques jours après.

Le Père Baldit m'avait fait appeler au parloir. Je me demandais ce que j'avais bien pu dire, car à plusieurs reprises j'avais été convoquée pour m'être moquée de quelqu'un, ou avoir tenu des propos jugés peu chrétiens. Ce jour-là pourtant, ce fut autre chose. Le Père Baldit avait reçu pour moi une demande en mariage et voulait connaître mon avis. Il y avait environ trois mois que j'étais arrivée. Je répondis que s'il considérait le jeune homme comme sérieux, je ne le refuserais pas. Et je sortis. Le prétendant était un des moniteurs, originaire d'Ighil-Ali, mais sur le moment, je n'attachai aucune importance à ce détail.

Je n'étais pas pareille aux autres, aussi je sentais peser sur moi la jalousie de mes compagnes et la méfiance des Sœurs. Ayant été instruite à l'école laïque, j'étais sensée connaître beaucoup de choses de la vie, alors que je ne savais rien, hélas.

Les vacances passèrent. Un jour, le Père Baldit m'annonça que mon projet de mariage était à l'eau, les parents du jeune homme ayant refusé leur consentement et le père ayant menacé son fils de le tuer s'il passait outre. Comme je ne connaissais pas le jeune homme, la nouvelle me

laissa indifférente. L'année s'était écoulée, ma mère était venue me voir une ou deux fois ; je lui avais donné les quelques sous que j'avais gagnés, et deux draps rapportés de l'école, pour la consoler. Nous couchions dans le nouveau dortoir, sur des paillasses à même le sol. Le nombre des filles avait augmenté. J'enseignais le catéchisme[1], que le Père faisait réciter le dimanche, mais je sentais, quand j'avais le dos tourné, qu'il se tenait des conciliabules à mon sujet.

•

Ce qui m'avait le plus étonnée dans le milieu où j'évoluais, c'était le prestige dont jouissaient les représentants du sexe mâle, même les plus déshérités. Nous avions comme portier un être hybride, moitié homme, moitié gorille : il avait un front bas et têtu, des yeux chassieux, toujours pleins de larmes et de pus, un petit nez écrasé, une bouche aux lèvres pendantes, avec des dents longues, jaunes, pourries et irrégulières. En outre, il boitait très fort, une de ses jambes étant raidie par les rhumatismes. Il se tenait toujours accroupi au milieu de la galerie des arcades, face à l'escalier.

Un matin que nous revenions de la messe, la Sœur qui nous surveillait nous dit :

— Il ne faut plus passer par la galerie. Vous sortirez de la chapelle par la porte du fond.

Je levai les yeux, et, la regardant d'un air surpris, je dis :

— Pourquoi, ma Sœur ?

— Parce qu'il y a des hommes, me répondit-elle.

— Des hommes ? mais il n'y a que *Négro.*

— Eh bien, et Négro, ce n'est pas un homme ?

— Non, ma Sœur, fis-je d'un ton convaincu.

— Qu'est-ce que c'est ? Une femme ?

— Non, ce n'est pas une femme, ce n'est pas un homme, c'est un être à part, c'est *Négro,* voilà tout !

Et nous ne passâmes plus, au sortir de la messe, par la galerie.

Noël approchait ; nous nous préparions à le fêter dignement : nous apprenions des cantiques et les Sœurs faisaient des exercices à l'orgue.

[1]. La jeune fille n'est pas encore baptisée, mais les Pères, à cause de son instruction, l'utilisent comme catéchiste. Elle ne sera baptisée qu'à l'occasion de son mariage.

On chantait à l'hôpital ce qui s'appelait « la Messe Royale ». Le dimanche soir, on célébrait les vêpres, et le Père qui officiait me rappelait cette image demeurée dans ma mémoire comme une énigme : cette image d'ombre pleine d'illuminations, où un être habillé d'une manière spéciale se tournait, tenant une sorte de soleil dans ses mains. Longtemps, à Taddert-ou-Fella, je m'étais demandé ce que signifiait cette image féerique... Maintenant, je la comprenais : elle se rapportait à la chapelle très sombre des Ouadhias où l'on m'avait menée toute petite, à cette chapelle où brillait, dans l'obscurité, la lumière des bougies, et où le prêtre, vêtu des ornements sacerdotaux, tenait dans sa main l'ostensoir.

A la messe de minuit 1898, les Sœurs chantèrent des chants admirables (j'ai encore dans l'oreille la voix harmonieuse et puissante de Sœur Emmanuel entonnant le *Minuit chrétien).* Il y eut un réveillon : les religieuses firent bien les choses et tout le monde se régala. Chacune de nous eut une surprise.

J'étais devenue très pieuse ; il me semble qu'il y avait un peu de superstition dans cette piété : j'espérais entendre un jour les statues de la Vierge et du Sacré-Cœur parler et me dicter ma conduite. Je m'imposais à cette époque de longues stations à la chapelle, demandant ardemment à Dieu et à la Vierge Marie de m'aider et de m'ouvrir une porte dans l'impasse où je me trouvais.

Au fond de mon cœur, parfois, j'ai cru entendre cette parole du Chemin de la Croix : « Patience, mon enfant ! Patience ! Ne perds jamais confiance ! » Et même, j'ai songé sérieusement à me faire religieuse, comme ces Sœurs qui avaient sacrifié leur jeunesse pour l'amour de Dieu et des malheureux. Il y eut, à ce moment-là, beaucoup de conversions. Des hommes et des femmes d'âge mûr se firent chrétiens. Cela tenait, je crois, au fait que les Pères, à cette époque, étaient très généreux. Tous les ouvriers de l'hôpital, y compris le portier, voulurent abandonner l'Islam. Et la chapelle était pleine à étouffer tous les dimanches.

Je revois la neige, cette année-là, la neige plus épaisse qu'à Taddert-ou-Fella, car Michelet se situe à plus haute altitude que Fort-National. Je vois pendre du toit de très longs cierges de glace, si gros et si pointus qu'ils ressemblaient à de lourdes épées. Dans l'étroite lingerie, Sœur Chantal avait installé sa machine à coudre. Adossés aux casiers contenant le linge des malades, des bancs servaient pour nous asseoir.

Sœur Chantal, dans une vieille bassine posée à terre, mettait quelques grosses braises recouvertes d'une épaisse couche de cendre. Parfois, une pauvre fille arrivait du dehors toute gelée ; elle grattait la cendre de ses doigts pour se les réchauffer. Alors la Sœur qui s'en apercevait disait :

— Baise la terre

C'était la punition infligée à toutes celles qui lui avaient désobéi : elles baisaient la terre et s'en retournaient à leur travail.

Je n'ai pas gardé de la neige de l'hôpital le même souvenir que de celle de Taddert-ou-Fella. Ici, plus de jeux, plus de boules de neige, plus de bonhomme, tout était morose, tout devait être fait pour Dieu et offert à Dieu ; aussi ai-je conservé de cette époque comme un goût de cendre.

•

L'hiver s'était écoulé. J'avais appris incidemment que mon ancienne compagne, Mlle Larab (Inès) avait été nommée institutrice à Aïth-Hichem et que l'Administrateur Masselot avait offert aux Sœurs l'école de Taddert-ou-Fella, ainsi que les élèves. Les Sœurs avaient refusé ce cadeau. Le Père Baldit m'avait fait savoir que, pour raison de famille, on ne pouvait m'accepter comme religieuse.

Jamais je n'ai cherché à écrire à Mme Sahuc ; je la savais cependant directrice de l'Ecole Normale de Miliana. Jamais je ne lui ai demandé un service, pas plus qu'à l'Administrateur Masselot. J'ai su néanmoins que, même à distance, elle avait tenté de me nuire : la Mère Supérieure, un jour, m'appela au parloir et me lut ce qui me concernait dans les notes rédigées par Mme Sahuc sur ses élèves. Les miennes étaient très mauvaises. En outre, elle affirmait qu'étant de famille aisée, je n'avais nul besoin d'aide !

Mère Saint-Jean m'aurait-elle acceptée si elle avait pris, au préalable, connaissance de mes notes ? Je le lui demandai. Elle me répondit : « Non » !

•

Il y avait maintenant près d'un an que je me trouvais à l'hôpital. La fête de Saint-Joseph était revenue et Pâques approchait, avec ses offices chez les Pères, mais je ne sais pourquoi, j'étais triste et inquiète.

Un dimanche, nous eûmes une surprise : on nous servit un rôti délicieux, cuit au four. Pour la première fois depuis longtemps nous avions un bon repas ; il y eut même une sorte de dessert. On nous avait dit que ce rôti était un lapin, ou je crois même un petit cabri. Quelques jours plus tard, tout me fut expliqué, car les filles découvrirent dans un trou la tête et la peau du chat de Sœur Purification, la cuisinière : nous avions mangé un chat, et nous l'avions trouvé bon !

Au printemps, des filles des Ouadhias vinrent en promenade. Elles parlèrent d'une façon désobligeante de Germaine, une de mes compagnes de classe de Taddert-ou-Fella ; elles la singèrent en répétant ses paroles : « Je m'appelle Germaine, c'est ma maîtresse qui m'a baptisée... » Et elles se mirent à rire.

Je n'aimais pas qu'on dît du mal de M^me^ Malaval ni de ses filles, et je ripostai que celles-ci valaient bien celles des Ouadhias et que Germaine avait raison d'affirmer que sa maîtresse lui avait donné ce nom. La Sœur s'étant rangée du côté des filles des Ouadhias, j'écrivis une lettre à mon frère pour qu'il vînt me chercher. Je la tendis à la Mère Supérieure qui accepta de la mettre à la poste. Mais, le soir, le Père Justrob me fit appeler et me demanda pourquoi je voulais partir. Je lui répondis que j'en avais assez. Il me raisonna avec douceur et me conseilla de patienter encore quelque temps : les choses s'arrangeraient peut-être plus tôt que je ne pensais.

Le Père Baldit m'avait offert *l'Imitation de Jésus-Christ* et je me mis à lire ce livre admirable.

Un dimanche, la Sœur nous annonça que nous irions en promenade. Nous partîmes de grand matin et allâmes à Aïth-Hichem ; je pus revoir mon ancienne camarade Inès : elle avait maigri, mais se disait heureuse ; elle s'habillait à la française, et je remarquai sur son lit une de nos gandourahs d'autrefois dont elle était en train de se faire une jupe. Elle me dit qu'elle recevait toujours La *Lecture en Classe* — une revue que nous lisions à l'école. Elle en prit une pile sur une étagère qu'elle voulut bien me prêter, mais elle comptait sans les Sœurs : les revues furent confisquées, je ne pus jamais les lire, aucune distraction profane n'étant permise.

Vint l'été. Un champ de figuiers entourait l'hôpital et les Sœurs avaient un beau jardin, une source merveilleuse, mais nous ne pouvions

y aller, sinon escortées ou en rangs de promenade. Parmi mes compagnes, il y en avait de gentilles ; Alice, par exemple, était charmante, et Seltana, la femme du boulanger. Mais je ne pouvais parler français avec aucune, jamais je ne me trouvai seule avec mon ancienne camarade Inès, jamais nous ne pûmes évoquer Taddert-ou-Fella. Toujours quelqu'un s'interposait entre nous.

J'avais eu un gros chagrin : Sœur Emmanuel, la religieuse que j'aimais tant, était tombée malade ; des semaines et des semaines elle resta entre la vie et la mort, puis un jour on la fit descendre pour l'emmener à Saint-Charles. J'allai la voir au parloir, et versai d'abondantes larmes, parce qu'elle avait été douce et compréhensive pour mon cœur assoiffé d'affection.

Les jours se traînèrent encore et je n'en pouvais plus. J'avais demandé à la Mère Supérieure de me procurer du travail en France. Elle me répondit qu'elle verrait, mais je sentais toujours autour de moi de la méfiance et de la jalousie.

J'avais reçu du Père une ou deux demandes en mariage ; elles me parurent peu intéressantes et je les déclinai.

Un jour, le Père Carisson vint m'annoncer qu'il m'avait trouvé une place chez l'Administrateur-adjoint de Michelet.

— Je ne serai jamais la bonne de personne, surtout en pays kabyle, répondis-je, — et l'affaire fut classée.

Au printemps, ma mère était venue me voir. Elle avait rendu visite au cheikh Mohand : elle fit dans son sanctuaire la rencontre de Mme Achab, une ancienne élève de l'école, institutrice à Azrou-ou-Quelal. Celle-ci reprocha durement à ma mère de m'avoir mise chez les Sœurs où je risquais d'abandonner l'Islam. Très mortifiée de l'algarade, ma mère me conta le fait. Je lui répondis que seules, elle et moi, étions juges en la matière.

Tandis que nous cousions à la lingerie, Sœur Chantal et moi, je surpris le regard de celle-ci qui scrutait mon visage ; plusieurs fois déjà ce regard s'était fixé sur moi comme s'il cherchait quelque souvenir ancien.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, ma Sœur ? Qu'a donc mon visage de particulier ?

— Fatma, me dit-elle, n'as-tu jamais été chez les Sœurs Blanches ?

— Si. Mais j'étais toute petite et je ne me souviens de rien.

— C'est cela ! me dit-elle. Je m'y trouvais à cette époque.

Et elle me raconta, en riant, comment la Sœur Suzanne m'avait traitée, et elle narra la scène du couloir où le Père Grandjacquet, alors Supérieur du poste, m'avait vue couverte de fange ; elle me dit la façon dont ma mère avait pris cet incident — à son avis insignifiant. Elle s'était demandée plusieurs fois ce que j'étais devenue ; ma physionomie avait changé et elle ne m'avait reconnue qu'à mes yeux.

L'été avançait. Un dimanche, au sortir des vêpres, je fus accostée par la vieille Hemmama-t-Madour, qui s'était convertie au christianisme et paraissait très convaincue. Elle me prit à part et me tint ce langage :

— Belkacem d'Ighil-Ali est revenu faire l'école ici ; il voudrait savoir si tu accepterais de te marier avec lui s'il te demandait au Père.

Je n'étais pas sûre de cette femme : je ne lui répondis ni oui ni non. Je travaillais avec Seltana qui, elle, avait toute ma confiance. Mariée et habitant avec son mari à la boulangerie, elle avait sa liberté d'action. Je la mis au courant de ce que la vieille Hemmama m'avait appris, et elle me dit :

— Tu sais écrire une lettre ?

— Oui, lui répondis-je.

— Ecris une lettre où tu poseras tes conditions à ce jeune homme qui vient tous les jours à l'hôpital tenir compagnie au portier.

J'écrivis la lettre et conseillai à mon prétendant — s'il était certain de vouloir se marier — de faire directement sa demande au Père Baldit, plutôt que de m'envoyer des vieilles.

Je donnai la missive à Seltana qui, sous mes yeux, la remit en mains propres au jeune homme qui se tenait debout à côté de Négro.

Le soir de l'Assomption, nous étions à genoux devant nos lits. Je récitais les prières en kabyle et les autres filles ou femmes répondaient. Tout à coup, la Sœur me toucha l'épaule.

— Le Père te demande au parloir.

Je descendis le cœur battant. Le Père Baldit marchait de long en large, selon son habitude. Il me dit dès que j'entrai :

— Le jeune homme qui t'avait demandée en mariage l'an dernier est revenu. Il est brouillé avec sa famille et désire t'épouser. Que faut-il que je lui réponde ?

— Que me conseillez-vous, mon Père ? Que savez-vous de ce jeune homme ?

Il me dit simplement : « Il est gentil. »

C'est la seule référence qu'il me fournit.

J'acceptai la demande et, un ou deux jours après, les Sœurs organisèrent une entrevue entre le prétendant et moi, au parloir.

J'étais bien timide et bien rouge ; lui-même me parut tout jeune, mais il s'efforçait de vaincre son émotion.

C'est ainsi que mon mariage se décida le 15 août 1899.

Je ne connaissais pas mon futur mari ; lui non plus ne me connaissait pas ; nous n'étions pas de la même tribu ; son village se trouvait de l'autre côté de la montagne, en Petite Kabylie, enfin tout semblait nous séparer, mais par la volonté de Dieu, ma destinée et la sienne devaient se joindre.

Quand je repense à cette époque, je reste confondue de notre insouciance et me demande comment nous avons pu faire. J'avais seize ans, le jeune homme dix-huit, nous n'avions pas de logis, pas d'argent, nous ne possédions que notre jeunesse et notre espérance. Et le bon Dieu fit le reste : un véritable miracle.

L'oiseau de mon rêve m'avait déposée en face de l'hôpital, devant les arcades : et c'est bien là que ma destinée se jouait.

Quand je revins au dortoir, les femmes et les filles étaient déjà couchées. Elles n'apprirent la nouvelle que deux ou trois jours après, quand les Sœurs nous constituèrent un petit trousseau, à Tassâdit (la future Blanche) et moi qui devions nous marier le même jour, le 24 août. Elles nous donnèrent deux ou trois gandouras dont l'une blanche, pour le baptême et le mariage, six chemises en cretonne, six torchons, un foulard de soie, deux de coton et une ceinture de laine rouge comme en portaient les soldats.

La vieille Hammama-t-Madour nous avait trouvé une pièce pour quelques mois, à Ouarzen : c'est là que nous vécûmes jusqu'au 1er novembre 1899.

II

Entrée dans la Famille Amrouche

1
Mon mariage

La veille de mon mariage Chlili et Merzoug — amis de mon fiancé — étaient arrivés d'Ighil-Ali avec son cousin El Madani-ou-Amrouche. Tout ce monde avait dormi chez les Pères. Le lendemain, à la première heure, je vis venir mon frère Lâmara, messager de ma mère souffrante ; un jeune homme chrétien, camarade d'école de mon futur mari, était là pour assister à la cérémonie.

Je ne me rappelle pas très bien comment les choses se sont passées ce matin-là. Je sais que, habillées des gandouras blanches, à jeun, nous nous étions mises en rang, comme à l'ordinaire, pour nous rendre chez les Pères où le baptême et la cérémonie du mariage devaient avoir lieu. Sœur Chantal avait consenti à me servir de marraine. Nous fûmes baptisées, Blanche et moi, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

C'est le Père Ben Mira — un des deux Pères Blancs arabes convertis par le Cardinal Lavigerie — qui nous maria.

Je revins à l'hôpital, avec mes compagnes et Blanche. Mon frère m'arrêta en chemin pour me réclamer la dot réglementaire[1] : cent francs. J'allai trouver Mère Saint-Jean qui me remit la somme, et Lâmara partit, peu satisfait d'ailleurs, car il estimait que je valais plus cher ! Il retourna dans notre village, le soir-même, avec son compagnon.

Dans la soirée on vint nous chercher, Blanche et moi, pour nous mener au village, où mon mari avait fait faire par la famille d'Akhli-

[1] . Le fiancé remet à sa belle-famille une somme convenue, qui représente une sorte de garantie et devra être restituée en cas de divorce. Dans la circonstance précise, le jeune homme s'étant marié sans le consentement des siens, les missionnaires se sont substitués à sa famille.

Aïth-El-Houcine un couscous au mouton destiné aux invités. Le cousin Madani, se demandant qui, de Blanche ou de moi, était l'épouse de Belkacem, interrogeait avec inquiétude :

— Laquelle des deux ? Laquelle ?...

(Il faut dire que la pauvre Blanche n'était pas une beauté.)

On remplit des plats de couscous et de viande pour les Pères et les Sœurs. Ensuite les convives se mirent à puiser tous ensemble dans le couscous contenu dans une énorme coupe de bois. Je ne sais si j'ai pu manger un peu. Nous allâmes enfin dans la maison d'Akhli où l'on organisa des jeux entre hommes et il était déjà tard dans la nuit quand nous pûmes nous reposer. De ce jour je ne me sentis plus isolée. Pour le pire comme pour le meilleur, nous étions deux.

Je retournai le lendemain à l'hôpital. Mère Saint-Jean me donna une natte, me prêta quatre couvertures de laine et deux draps. J'avais encore quelques affaires dans la malle apportée de Taddert-ou-Fella, en plus du petit trousseau offert par les Sœurs. Mon mari ayant emprunté un bourricot, nous chargeâmes le tout sur son dos. Je dis au revoir à Malha, à Sœur Jean de Dieu — une gentille petite religieuse que j'appelais « la petite Sœur Poupée » ; j'allai saluer Sœur Chantal et Mère Saint-Jean, et je partis vers une vie nouvelle.

La maison dans laquelle j'arrivai ressemblait assez à celle de ma mère par la disposition. Mais là s'arrêtait la ressemblance : cette maison était vide alors que celle de ma mère était pleine, nette, propre ; le sol comme les murs, tout était blanchi et tenu avec amour.

Dans un coin, sur l'estrade destinée aux hommes, je mis la natte et les couvertures qui ne devaient être étendues que le soir. Dans la même cour vivait la famille Touderth — le charretier de l'hôpital, sa mère, sa femme et ses deux filles.

Je crois que c'est le vendredi après mon mariage que je vis arriver Hemma, l'oncle maternel de mon mari (il venait le jeudi soir, couchait et mangeait ce jour-là chez nous, allait vendre sa laine au marché du vendredi, revenait coucher et manger, pour s'en retourner chez lui le samedi matin. Le lendemain de sa venue, il déclara à son neveu Belkacem qu'il entendait nous emmener avec lui à Ighil-Ali pour me présenter à la famille : Mon mari n'avait rien à craindre de son père, il s'en portait garant, car j'étais une jolie fille.

Nous partîmes donc, ce samedi 26 août, en passant par l'hôpital. Je demandai à la Mère Supérieure les quelques sous qui me restaient chez elle — une trentaine de francs, je crois. Il faisait très chaud. Nous n'arrivâmes à Ighil-Ali que le soir.

La première impression que je ressentis en entrant dans la demeure de mes beaux-parents fut la surprise. La porte cochère avec ses lourds battants qui défiaient les siècles, s'ouvrit, laissant apparaître une grande cour, fermée de tous les côtés par de hautes murailles, mais très claire en ce jour d'été.

Je descendis de mulet, ma belle-mère m'embrassa entre les yeux, en me souhaitant la bienvenue. Le cousin Madani, aussitôt accouru, avait tiré en l'air un coup de feu, en signe de réjouissance, mais mon beau-père le gronda, car la famille était en deuil d'un cousin éloigné, assassiné dans la Tajmâth, la même semaine (les gendarmes avaient arrêté deux malfaiteurs notoires, qui furent relâchés après quelques jours de réclusion, car on n'avait aucune preuve contre eux).

On m'avait fait asseoir sur un tapis de haute laine, au milieu de beaucoup de femmes et d'enfants. Toute cette animation autour de moi me donnait le vertige.

Au bout d'un moment, j'observai l'aspect de la maison. Deux grands bâtiments se faisaient face, constitués d'une cave au sous-sol, d'une immense pièce et d'un étage avec deux balcons ; on accédait à ces étages par deux escaliers raides comme des échelles, sans rampe : il fallait toujours se tenir contre le mur auquel ces escaliers étaient accotés.

L'une de ces pièces servait pour la famille de mon beau-père, l'autre, appelée « la maison aux provisions », contenait de grandes jarres en alfa tressé ; ces jarres rondes montaient jusqu'au plafond et devaient contenir cinq ou six cents mesures de blé ou d'orge. Je les ai toujours vues pleines, jusqu'à la mort de l'aïeul de mon mari[1].

Le cœur de la maison s'était rempli de monde : hommes, femmes, enfants me dévisageaient avec insistance : j'étais l'étrangère, celle qui avait pris le fils chéri. Cependant, une vieille femme de haute stature — elle était presque aveugle et marchait appuyée sur un bâton, mais, en

[1] . Hacène-ou-Amrouche, dont il sera question plus loin.

dépit de son grand âge, on voyait qu'elle avait été fort belle — s'était approchée de mon mari, l'avait embrassé avec effusion, puis, prenant ma tête, elle me mit un baiser sur le front. Cette caresse inattendue m'alla droit au cœur. Mon mari me dit que c'était sa grand-mère maternelle Aïni[1]. qu'elle l'avait élevé et beaucoup gâté.

J'entrai dans la grande pièce qui servait à la famille de mon beau-père, Ahmed-ou-Amrouche[2]. Je vis une femme encore jeune allaitant un tout petit enfant : c'était Douda, la seconde épouse de mon beau-père. (A cette époque-là n'existaient que ma belle-mère Djohra, âgée d'environ quarante ans, et Meg-douda appelée Douda, qui paraissait sensiblement plus jeune). Ma belle-mère avait, outre mon mari Belkacem, deux filles dont l'une, mariée, Ouahchia, habitait un village assez éloigné. L'autre, une enfant maigre et brune, me fut présentée : c'était Reskia. Douda, elle, avait plusieurs filles : l'aînée, âgée d'une dizaine d'années, la cadette qui marchait à peine, et la dernière, qui venait de naître. Elle avait aussi, me dit-on, un garçon de cinq ou six ans, Mohand-Arab, qui vivait chez son grand-père, Hacène-ou-Amrouche, à Tizi-Aïdhel, dans un village de la plaine où cet homme s'était retiré pour vivre, loin de son fils prodigue, avec ses deux ou trois femmes et sa fille Tassâdith. Je remarquai aussi une petite jeune fille qu'on me dit être la fiancée élevée au foyer et destinée par mes beaux-parents à épouser leur fils — celle dont j'avais pris la place.

A l'occasion de ma venue, mon beau-père alla acheter deux foulards à tranches dorées (cheâla) ; il m'en offrit un et donna l'autre à la petite jeune fille, car il croyait que, comme lui, mon mari pouvait aimer deux femmes.

On me présenta Taïdhelt, la femme du grand-père de Tizi-Aïdhel, gardienne de la maison et de l'argent de l'aïeul. C'était elle qui avait le commandement de toute cette famille. Elle me parut très triste : elle venait de perdre, de la tuberculose, sa fille Aïcha, qui laissait cinq orphelins dont un tout petit enfant rachitique. Cette femme avait une autre fille du nom de Fatima. Comme celle-ci habitait près de Medjana, elle ne savait encore pas la mauvaise nouvelle ; ce n'est que le lendemain qu'elle accourut avec une jolie petite fille de trois ans : Ouardia. Elle me dit que son fils aîné était resté auprès de son mari, à Medjana.

[1]. C'est aussi la mère de l'oncle Hemma.

[2]. Ahmed-ou-Amrouche épousa quatre femmes : Djohra, la mère de Belkacem, Douda, Tajlilith (de son vrai prénom Smina) et Zahra.

Il faut ajouter les cousins germains, leurs mères et leurs femmes, venus par curiosité.

La nuit tombée, nous dînâmes et ma belle-mère nous conduisit à l'étage, au-dessus de la petite pièce dite « des provisions ». Elle avait préparé notre couche : des couvertures sur une natte et un drap en cretonne imprimée pour nous couvrir. La pièce était immense, dix mètres de long, au moins, sur sept ou huit de large ; au pied des murs s'alignaient des jarres pleines d'huile, et dans les quatre autres pièces, en bas comme en haut, on en dénombrait autant. Les fenêtres comportaient de lourds battants qui se fermaient avec une sorte de verrou de bois : on poussait une targette qui se mettait à la verticale et le verrou s'enfonçait dans le mur où un cadre était scellé ; pour ouvrir, on tournait la pièce de bois servant de targette, qui reprenait sa place horizontale, et le verrou retombait : pour pénétrer du dehors, il aurait fallu brûler les portes.

On apercevait les tuiles. Aucun confort ni aucune propreté. Le sol était pavé de briques pleines, comme au rez-de-chaussée. A côté de cette pièce, au-dessus du vestibule, se trouvait la chambre de Taïdhelt, la femme du grand-père.

J'ai dormi comme une souche cette nuit-là, j'étais tellement fatiguée ! Le lendemain, il était déjà tard quand je me réveillai ; tout le monde s'affairait : Taïdhelt avait bu son café et filait sa quenouille ; ma belle-mère, Reskia et Hemama[1], ainsi que la fiancée de mon mari avaient rapporté de grands couffins pleins de figues de barbarie que l'on avait alignés à l'ombre, dans un coin de la cour. On avait rempli de ces fruits un plat de bois énorme où celui qui voulait en manger se servait à sa convenance, versant de l'eau dessus pour en amortir les épines, et, à l'aide d'un couteau, coupant la tête du fruit, puis la queue, entaillant l'écorce par le milieu et l'enlevant.

J'observais tout cela avec une curiosité amusée. Ma belle-mère, cependant, avait quitté les effets revêtus pour la cueillette et, avec une sorte de brosse en alfa, se frottait de toutes ses forces pour casser les épines.

Douda me fit signe d'approcher. Elle se tenait à côté du foyer et beaucoup de coquilles d'œufs s'éparpillaient autour d'elle ; sur le feu, un

[1] . Fille de Douda.

large plat de terre et dans ce plat une grosse galette de semoule très blanche mélangée à beaucoup d'œufs, cuisait dans l'huile. C'est le mets des accouchées aux Aïth-Abbas, quand elles se lèvent le matin. Mais ce matin-là, la galette était beaucoup plus grosse et Douda nous en offrit un bon quartier, à mon mari et à moi. Elle avait délayé du miel dans une écuelle, et tous deux nous déjeunâmes ainsi.

Le lendemain, le cousin Madani nous invita pour le repas de midi : il avait tué un couple de perdrix. Nous y allâmes en passant par Tahriqth — un petit champ, situé en dehors du village, afin que les étrangers à la famille ne pussent me voir. « La maison du cousin Chérif »[1] — comme on l'appelait — était une grande bâtisse composée de deux corps. L'un, de construction ancienne, avait été édifié par son père, Mohand-ou-Amrouche, frère d'Hacène. (Les cousins Chérif, Madani et Saïd étaient donc des cousins germains de mon beau-père.) L'autre partie de la maison avait été élevée par les soins de Chérif à la mort de son père. Le sous-sol qui servait de cave et d'écurie était surmonté d'une très vaste pièce appelée « akham *n'louh* » — la maison de bois. Au-dessus de cette pièce, une autre de même dimension : « *lâli* » — l'étage. Et plus haut encore, dominant le village, une chambre avait été aménagée pour lui et pour Sassa, la femme qu'il avait ramenée des Aïth-Aïdhel. Celle-ci me parut très belle mais déjà un peu touchée par l'âge. Elle fit un couscous délicieux qu'elle nous servit dans la pièce du haut. Du balcon la vue s'étendait sur tout le village. Je passai dans cette maison amie une bonne partie de la journée ; le soir nous revînmes chez mon beau-père.

Le lundi, j'assistai à une scène terrible : mon beau-père était allé au marché d'Akbou. Parti à dos de mulet de bonne heure, il avait dans sa hâte oublié sa montre et son gilet ; ma belle-mère Djohra l'avait suivi, et, ne l'ayant pas atteint, elle confia montre et gilet à un homme du village connu pour son aisance, Ali-ou-Bouchachi, en le chargeant de remettre ces objets à mon beau-père. Or cet homme qu'elle n'aurait jamais soupçonné garda et la montre, et la chaîne, et le gilet.

[1] . Chérif-ou-Amrouche, une belle figure très estimée. Un mystère plane sur sa mort : s'était-il ou non converti ? avait-il ou non été baptisé par le Père Dehuisserre avant d'expirer ?... J'ai souvent entendu mon père et ma mère discuter à ce propos.
M.-T. A.

Quand mon beau-père Ahmed rentra du marché, Lla Djohra, ma belle-mère, lui demanda si le commissionnaire lui avait bien remis sa montre :

— Il ne m'a rien donné.

Je le vis sortir et aller trouver l'homme en question qui nia avoir reçu quoi que ce fût.

Je reverrai toujours la rage de mon beau-père : il avait entre les mains des étriers de fer unis par une courroie de cuir. Il prit ma belle-mère par les cheveux et se mit à frapper sur son dos à tour de bras, de toutes ses forces. Nous étions toutes accourues, moi, Taïdhelt, Douda et ses filles, toutes nous nous suspendîmes à son bras pour lui faire lâcher prise. Ce n'est que lorsqu'il fut épuisé, la courroie cassée, qu'il cessa de frapper. Les yeux lui sortaient des orbites.

Lla Djohra était tombée à terre.

— Cela t'apprendra, lui dit-il, à avoir confiance en des étrangers !

A l'époque, une montre était chose précieuse et rare, c'est pourquoi l'homme l'avait gardée.

Je ne pense pas être restée plus de huit jours à Ighil-Ali. Le mardi, je vis arriver mon frère Lâmara avec deux mulets. Ma mère l'avait envoyé me chercher aux Aïth-Mangueleth ; ne m'y ayant pas trouvée, il était venu jusqu'aux Aïth-Abbas. Nous repartîmes presque aussitôt, car il y avait plusieurs jours que mon frère était en route, et la location des mulets courait.

On me fit cadeau d'une dizaine de litres d'huile, et de je ne sais quelles douceurs. Douda m'avait fait un gâteau de semoule aux œufs : j'apportai le tout à ma mère.

J'ai dû passer peu de temps dans mon village ; j'avais hâte de rentrer et de m'occuper de mes affaires. Au début de septembre, nous étions de nouveau chez nous, à Ouarzen. Les journées s'écoulaient ainsi : dès notre lever, nous déjeunions et descendions ensemble à l'hôpital ; devant le portail, nous nous séparions, j'entrais et me dirigeais vers la lingerie où je travaillais avec Sœur Chantal jusqu'à midi. Mon mari venait alors me chercher, je préparais le repas et nous mangions. Le Père Carisson nous avait acheté des ustensiles de cuisine. Je ne savais pas cuisiner. Je réussissais tout juste à faire *afdhir-ou-quessoul*[1], une galette, et je roulais un peu le couscous ! Comment ai-je

[1]. Voir page 42.

appris à travailler, je me le demande. Mais j'avais du bon sens, de la bonne volonté. Et surtout, j'avais observé ma mère qui était propre, économe comme une fourmi. Une femme, moyennant deux francs cinquante par mois, m'apportait chaque jour un bidon d'eau de dix-huit litres. Pour son premier marché mon mari avait acheté un double décalitre de blé — il avait, je crois, emprunté de l'argent : une vingtaine de francs. Il rapporta aussi deux kilos de viande. Je jugeai que c'était trop pour deux. J'en conservai quelques morceaux dans le sel et recommandai à Belkacem d'être moins prodigue à l'avenir. Car j'étais bien la fille de ma mère qui partageait le grain en douze parts — une pour chaque mois de l'année.

Notre déjeuner de midi pris, nous repartions. Je travaillais encore jusqu'au soir, puis je remontais avec mon mari dans la maison de Ouarzen. Ainsi se passa le mois d'octobre. Dès le 1er novembre, la propriétaire du logement nous donna congé, car me dit-elle, son époux étant rentré, ils désiraient être seuls chez eux. Quand j'entrai à la lingerie, Sœur Chantal vit mes yeux rouges :

— Tu as du chagrin ? demanda-t-elle. Je répondis en sanglotant que j'étais sans logis.

— Ne te désole pas pour cela. Je vais arranger les choses.

Et elle alla trouver la Mère Supérieure qui, à cette époque, était encore Mère Saint-Jean. Sœur Chantal me dit :

— J'ai parlé de toi à notre Mère : elle t'offre la chambre qu'habitait Amar Akhli, et qui est vide maintenant.

Quand mon mari vint me chercher, à midi, je lui montrai la clef :

— Notre Mère nous a donné cette chambre.

Nous ouvrîmes la porte et nous fûmes très contents. Cette chambre était plus commode que la maison du village, et nous avions aussi l'avantage de ne plus monter et descendre deux fois par jour. Je pouvais aller chercher ma provision d'eau au bassin, qui se trouvait à deux pas de ma demeure.

Le jour même nous apportâmes nos affaires, et le soir nous couchions enfin dans un logement sûr. Les jours s'écoulèrent, le Père Justrob revint et nous donna de bons conseils pour notre aménagement ; il nous fit acheter des planches qui, posées sur des caisses, nous tinrent lieu de lit. D'autres planches nous servirent d'étagères, ce qui nous fit gagner de la place. Avec quelques dizaines de francs, nous nous procurâmes quelques mètres de pilou rouge, à raies noires, pour confectionner des rideaux et cacher ce que nous mettions sur ces

étagères. Je m'approvisionnais chez les Sœurs : pour douze sous j'avais un pain de ménage de deux kilos, de la semoule, des légumes secs, du café. Toutes les semaines, je payais avec ce que j'avais gagné.

Avant de me rendre au travail, le matin, je mettais mes légumes à cuire doucement, et Sœur Chantal, vers neuf heures, me permettait de sortir pour surveiller mon feu et mon repas. Tous les jeudis, nous recevions la visite de l'oncle Hemma, le caravanier : c'était un homme de haute taille, qui paraissait encore plus grand à cause du *guennour* qu'il portait — une grosse chéchia recouverte de mousseline blanche (un cordon brun en poil de chameau faisant plusieurs fois le tour de cet important turban qu'il rehaussait). Quand je l'ai connu, il n'avait plus une seule dent, et plus un seul cheveu. Son teint était blanc, ses traits réguliers et fiers, mais la variole l'avait éborgné. Sa figure était pleine de traces de ce terrible mal. La paupière de l'œil qui lui restait était déformée et laissait voir le rouge intérieur. La première fois, tout cela m'avait impressionnée, puis je me suis habituée.

Tous les jeudis soirs, je le voyais arriver, porteur de tout ce qu'il avait pu obtenir pour nous de mes beaux-parents, auxquels il racontait que nous étions très malheureux. C'étaient tantôt dix litres d'huile, tantôt quelques chapelets d'oignons secs. Parfois, il achetait lui-même des grenades au marché. Moi, je le recevais de mon mieux, je faisais en son honneur du couscous de semoule, ou un ragoût de pommes de terre ; il y trempait de gros morceaux de pain bis frais, que je rapportais de chez les Sœurs.

Nous ne manquions de rien, car la vie était si bon marché qu'il nous fallait très peu d'argent. Ce que je prenais chez les religieuses m'était compté au prix de gros. Tous les mois, j'avais cent kilos de bois de chêne à un franc le quintal. Mais le bois d'allumage nous faisait défaut, et, les jours où il avait congé, mon mari découpait quelques bûches à l'aide d'une petite hachette. Je n'avais pas le temps de m'ennuyer. Mes dimanches seuls étaient libres : j'allais parfois en promenade avec les filles des Sœurs.

J'avais, sur le conseil de Félicité, vu M^lle^ Pâquereau, la sage-femme : elle me dit que j'étais enceinte de trois mois.

Noël était arrivé. Cette année-là, j'avais des sabots et des chaussons bien chauds. Mon mari portait un lourd burnous blanc, car, à l'époque,

on s'habillait à la mode kabyle. La Mission ne désirait pas que les Kabyles sortent de leur milieu, aussi la Mère Supérieure m'avait-elle refusé des souliers européens et m'avait-elle acheté, pour mon mariage, des chaussures en cuir rouge, à la mode indigène, appelées « *thirihith* ».

C'est alors que j'eus la première discussion qui faillit tourner mal avec mon mari. Un de ses compatriotes, Merzoug, était venu travailler à l'hôpital ; sa femme, qui attendait un bébé, l'accompagnait ; ils habitaient, je crois, l'ancienne chambre du repassage. Donc, pour Noël, cet homme voulut passer des vacances à Ighil-Ali et il proposa à mon mari de le suivre. Belkacem me mit au courant de ce projet ; je lui dis qu'il ne devait pas me laisser seule ; nous discutâmes un moment et je compris qu'il voulait vraiment partir. Moi, depuis que j'avais vu mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche, je craignais toujours qu'il ne reprenne son fils. Comme un fait exprès, le lendemain, survint mon frère. Je lui dis :

— Mon mari veut aller passer quelques jours chez ses parents. Emmène-moi chez nous pour le temps de son absence.

Je m'habillai et nous nous mîmes en route, à pied. Nous étions déjà engagés dans la descente qui mène à la rivière quand je m'entendis appeler. Je levai la tête et vis le Père Justrob qui courait de toutes ses forces pour me rattraper. Je m'arrêtai et l'attendis.

— Pourquoi es-tu partie ? me demanda-t-il.

— Parce que mon mari veut aller chez ses parents avec Merzoug. Alors, j'ai pensé, moi aussi, que je pouvais me rendre chez ma mère !

— Merzoug est parti cette nuit, tout seul, m'assura le Père.

Et il me ramena, tandis que mon frère poursuivait sa route sous le regard courroucé du bon Père Justrob. Nous remontâmes doucement la côte, mais la fatigue m'obligea à me coucher en arrivant, à cause de l'enfant que je portais. Nous ne reparlâmes plus de cet incident.

Cette année-là, il y eut la messe de minuit du siècle, car nous étions au 31 décembre 1899. Il avait encore neigé. Mon mari aidait le Père Justrob à traduire les cantiques en kabyle. Souvent, par ces soirées de décembre et de janvier où la nuit tombe vite, j'étais inquiète en attendant le retour de Belkacem : j'avais peur qu'il ne tombe dans un fossé par la neige et le froid.

Il pleuvait parfois dans la cheminée de notre chambre et nous ne pouvions allumer le feu. Nous étions réduits à rester sans souper. Mon mari frappait alors à la porte de la cuisine, et la Sœur nous offrait à dîner. Elle n'a jamais refusé de nous secourir.

Pour le jour de l'an, j'étais allée avec Belkacem souhaiter la bonne année aux Missionnaires. Le Père Baldit était Provincial et il entreprenait de longs voyages pour inspecter les postes. Il se rendait jusqu'à Gardhaïa. Son absence durait des semaines. Pour cette raison, le Père Schmit était Supérieur. C'était un homme d'origine alsacienne, à l'allure puissante et sévère, et pourtant si bon ! Il aimait les enfants. Il nous fit très bon accueil et me donna plusieurs tablettes de chocolat ; les autres missionnaires nous avaient offert des bonbons, des dragées. J'avais été très gâtée.

Aux Sœurs, j'avais souhaité la bonne année ; elles aussi avaient été très gentilles. Sœur Chantal me remit une médaille en argent, en souvenir de sa vieille mère — ma marraine. Je revins à la maison rouge comme une tomate et les yeux brillants de joie.

Quand je dis maison, c'est une façon de parler : c'était une chambre, basse de toiture, recouverte de planches et de tuiles ; elle était tiède, parce que surélevée, et très sèche à cause de son parquet en bois. Nous nous trouvions très bien dedans, depuis que des rideaux cachaient les étagères et que notre natte et les couvertures étaient étalées sur des planches. On pouvait ranger des choses sur des caisses, et les chaussures sous le lit.

J'avais eu des nouvelles de certaines de mes compagnes de Taddert-ou-Fella : Malha et ses sœurs étaient, les deux grandes à l'hôpital, les deux petites aux Ouadhias, où elles se sont mariées depuis. J'avais rencontré M^me^ Achab un jour de promenade, mais comme j'étais chrétienne, et elle musulmane, elle n'avait pas daigné me reconnaître. Un matin, les Sœurs m'avaient menée voir Alice, devenue la bonne de la famille Masselot : j'eus de la peine à la reconnaître tant elle avait changé, la pauvre petite !

Un soir d'hiver, j'en vis arriver une autre, accompagnée de son frère ; l'Administrateur Masselot s'en était débarrassé en l'envoyant chez les Sœurs : c'était Dahbia, que nous appelions Maria — on lui donnait les deux prénoms à la fois, le kabyle et le français. Elle venait, dit-elle, de la part de l'Administrateur, pour travailler et gagner sa vie. C'était une jeune fille peu pratique, qui avait lu trop de livres sans discernement : elle rêvait beaucoup, et chez les Sœurs le rêve est exclu.

La Mère Supérieure accepta de garder Dahbia qui fut admise à la lingerie où je m'employais moi-même. Elle couchait dans le dortoir, avec les autres filles ou femmes. Il y avait beaucoup de travail : outre le

raccommodage, on faisait la lessive, la cuisine, le repassage ; on avait même installé un métier à tisser et Fatima (la grosse) tissait un beau burnous pour le Père Baldit, croyait-on.

Moi, j'allais rarement du côté du dortoir depuis mon mariage. De la lingerie, je revenais tout droit à ma chambre. Cependant, d'autres filles continuaient à se présenter et les Sœurs, escomptant une grande moisson de conversions, en acceptaient tous les jours.

L'oncle Hemma, par n'importe quel temps, nous rendait visite. Une fois, en plus de l'huile, il avait apporté « pour quand j'aurais le petit », un litre de miel et un litre de beurre salé que Taïdhelt m'envoyait.

La semaine suivante, il fallut recevoir une véritable smala : le cousin Salah-ou-Amrouche et sa femme, accompagnés de ma belle-sœur Ouahchia, étaient venus nous voir au retour d'un pèlerinage auprès de Cheikh Mohand. Tout ce monde s'installa sur notre lit : je fis un grand couscous avec de la viande séchée et du bouillon de haricots secs et chacun mangea à sa faim. Le lendemain, le cousin et sa femme, après avoir déjeuné de café et de pain frais, s'en retournèrent chez eux, nous laissant ma belle-sœur qui voulait voir le docteur, car elle était malade des suites de ses couches remontant à six mois. Elle vécut avec nous, couchant sur notre lit.

Un jour, le Père Duchêne, de passage, regarda fixement ma belle-sœur et prit mon mari à part. Il lui dit :

— Antoine[1], ce que tu fais n'est ni sain, ni prudent, surtout dans la situation de ta femme (j'en étais à mon huitième mois de grossesse). Ta sœur est poitrinaire, il suffit de voir ses yeux pour le comprendre ; dès ce soir, elle ne doit plus coucher dans votre chambre.

Mon mari me fit part de cette confidence.

— Il arrivera ce qu'il arrivera, répondis-je, mais nous ne pouvons dire à ta sœur d'aller ailleurs.

Cette année, la fête du *Mouloud* — celle du mouton — avait presque coïncidé avec Pâques. Mon frère, selon l'usage traditionnel, m'avait apporté une épaule du mouton que la famille avait sacrifié. Pour Pâques, les ménages chrétiens avaient, eux aussi, tué un mouton, et nous en avions eu notre part. J'avais fait sécher une bonne provision de viande.

[1] . Belkacem-ou-Amrouche, baptisé à l'âge de cinq ans, avait reçu pour prénom chrétien Antoine.

Mlle Pâquereau m'avait aidée à confectionner une petite lavette : quelques chemises en percale fine et des brassières en pilou ; le tout était rangé dans une malle offerte par les Sœurs. Je n'allais plus à la lingerie, mes pieds étant enflés, mais je faisais du travail chez moi et le rapportais à Sœur Chantal. Notre ami Habtiche, le deuxième moniteur, avait pu être nommé secrétaire à la commune mixte d'Alger, il m'avait ramené une robe-manteau pour le petit bébé que j'attendais. De Mlle Pâquereau, je reçus également deux jolies petites robes d'enfant.

Ma belle-sœur était toujours chez nous. Un lundi, il y eut une éclipse de soleil. A trois heures de l'après-midi, le soleil disparut, et, pendant une ou deux minutes, nous vîmes la lune et les étoiles. Puis le soleil revint. Est-ce l'émotion que j'avais éprouvée ? Je fus prise des douleurs de l'enfantement la nuit même qui suivit cette éclipse. Me voyant souffrante, mon mari obtint de sa sœur qu'elle allât coucher à la salle des malades. Celle-ci en fut mécontente. A trois heures du matin, Belkacem appela la sage-femme ; et mon fils Paul-Mohand-Saïd naquit le 29 mai 1900.

Sœur Chantal vint me voir : elle m'apportait des draps usagés pour les couches. Sœur Alexis m'avait envoyé une vieille femme pour faire mon travail. Deux poules furent égorgées et l'on prépara un couscous pour les Pères et les Sœurs.

Comme personne ne pouvait s'occuper de ma belle-sœur qui refusait de rester à la salle de l'hôpital, mon mari loua un mulet et la ramena à Ighil-Ali. Il revint le surlendemain.

Ma mère me rendit visite ; elle m'apportait en cadeau une grosse cuisse de veau et des œufs ; elle s'installa pour me soigner et s'occuper de tout. Un jour que nous étions seules, elle enleva les langes de l'enfant, elle regarda attentivement tout son petit corps et, avisant ses pieds, me dit :

— Les pieds ne sont pas de chez nous : nos talons ne « sortent » pas. Il les tient sans doute de sa famille paternelle.

Et comme je m'écriais :

— « Fais attention à ne pas lui faire de mal ! » — elle me jeta un regard par-dessus son épaule et me répondit :

— « *C'est maintenant l'oisillon qui donne la becquée à son père ?* »

Par ce proverbe, elle m'expliquait que j'étais sa fille et qu'elle savait mieux que moi ce qui pouvait faire du mal à un bébé.

Mlle Pâquereau m'avait appris à baigner l'enfant et à l'emmailloter.

Mon frère vint chercher ma mère quelques jours après. Je me levai au bout de quinze jours, un peu amaigrie. En somme tout s'était bien passé.

Je me remis à mes occupations. Nous avions dû quitter la chambre où nous logions : elle avait été démolie pour faire les travaux grandioses dont j'ai parlé déjà : une chapelle en sous-sol, avec passage par la route, et appartements au-dessus qui devaient être reliés par des balcons aux édifices existants.

Nous fûmes relégués dans une pièce au-dessus des écuries. Les grandes fenêtres n'avaient ni persiennes, ni volets, le soleil tapait tout l'après-midi, et il y avait des mouches par centaines, car on ne pouvait faire l'obscurité. Les matinées étaient insupportables, et les soirées intenables. Nous étions en été, juillet avait commencé avec les vacances. Je vis un jour arriver mon beau-père, Ahmed-ou-Amrouche, accompagné de l'oncle Hemma.

Ils nous emmenèrent dans leur village d'Ighil-Ali à dos de mulet. La Mère Supérieure voulut bien nous reprendre toutes les planches que nous avions achetées. Sœur la Compassion me redemanda les couvertures qu'elle m'avait prêtées et je les lui donnai. Le déménagement fut vite fait. Sur une mule, on avait chargé notre petite table et nos chaises, ainsi que ma cantine et l'autre malle. M^lle^ Pâquereau m'emmaillotta le petit pour la longue route, car nous allions voyager de nuit.

Je dis adieu à Sœur Chantal, à Mère Saint-Jean, à tout cet hôpital où j'avais vécu deux ans, où j'avais pleuré, souffert et vu enfin ma destinée se fixer. Désormais je n'étais plus seule : pauvre ou riche, riant ou pleurant, nous étions deux.

Sur la route nous rencontrâmes d'autres habitants du village qui, leur laine vendue, s'en retournaient chez eux, et ce fut une caravane qui occupait la route. Partis à trois heures de l'après-midi, en pleine chaleur, ce n'est qu'à trois heures du matin que nous arrivâmes. J'étais restée douze heures sur la mule, mon enfant dans les bras. Nous avions traversé la montagne où il faisait froid, puis une rivière où très peu d'eau coulait. Quand je descendis de la mule, mes jambes étaient tellement ankylosées que je ne pouvais les remuer. On me prit l'enfant et je fus presque portée vers la grande pièce. Je me jetai sur la natte et m'endormis.

2
Ighil-Ali

Quand j'ouvris les yeux, Taïdhelt, la femme du grand-père Hacène-ou-Amrouche, tenait mon bébé dans ses bras et détaillait ses traits ; il n'avait que quarante jours.

— Il ressemble aux enfants de ta belle-mère Djohra. Il a les mêmes cheveux noirs ; il en a surtout les pieds et les talons.

Je me levai péniblement, car mes genoux me faisaient mal ; j'avais dû prendre froid en traversant le col. Mon mari et moi fûmes installés dans la maison aux provisions. Avec mes petites économies — trois cents francs — j'achetai des couvertures.

Au désespoir de mon beau-père, la fiancée destinée à mon mari était retournée dans sa famille. Il alla demander au cheikh si la loi coranique lui permettrait de se marier avec elle ; mais les parents de la jeune fille refusèrent d'infliger comme co-épouse à ma belle-mère celle qui aurait dû être sa bru.

Je m'installai, plutôt mal que bien, dans la grande pièce. Je m'étais procurée un berceau à la mode du pays, rond, fait de branches de laurier-rose et de cordes tressées. On le suspendait à une poutre, un lien très long attaché à la nacelle permettait de bercer l'enfant. Une natte ronde servait de paillasse ; des bouts de couvertures donnés par les Sœurs tenaient lieu de literie.

Je constatai que l'atmosphère de cette maison différait de celle de chez nous : les femmes, ici, étaient superficielles et coquettes, la demeure très grande mais sale, le sol de terre battue, rugueux comme au premier jour de la construction, les murs noirs de suie n'avaient pas été blanchis depuis l'origine. Tout autour s'alignaient des jarres d'huile. Je supposai que les femmes devaient filer la laine : au fond de la pièce, un burnous était sur le métier.

Il existait deux sortes de nourritures : l'une de blé, pour les hommes, l'autre d'orge, pour les femmes. Je remarquai qu'il y avait beaucoup de gaspillage.

Dans la maison vivaient ma belle-mère Djohra et ses deux filles dont l'une, Ouahchia, que nous avions recueillie malade, à l'hôpital, devait mourir au mois de septembre, et l'autre, encore jeune, Reskia. Il y avait aussi Douda et ses filles.

Ma belle-mère Djohra, comme l'année précédente, et comme toujours disait-on, était chargée des travaux extérieurs, apportant les figues de Barbarie, et l'eau dans des outres en peau de bouc. Elle était très robuste, large d'épaules, un peu trapue, pas très intelligente, mais rusée et pleine de bon sens. J'avais voulu, dès mon arrivée, l'appeler « maman », comme il se fait dans mon village, mais voyant que cela lui déplaisait, je l'appelai *Lalla* — madame. *Je* mangeais avec tout le monde la galette et le couscous, mais mon mari ne voulut pas se contenter de cette nourriture. Il acheta quelques pâtes, des pommes de terre, et nous fîmes marmite à part.

•

Un matin, nous vîmes s'ouvrir toute grande la porte cochère, et une mule chargée entra, tirée par un homme de haute taille, vêtu de beaux burnous blancs. J'ai toujours gardé la vision de cet homme : de la lumière se dégageait de lui. Il avançait lentement vers la cour, tandis que toutes les femmes se portaient à sa rencontre, lui embrassaient la tête et lui disaient :

— Aâsslama a Dhada Hacène !

Je m'approchai timidement à mon tour et embrassai sa tête qu'il avait inclinée vers moi.

On déchargea la mule. Il monta l'escalier pour aller voir Taïdhelt, sa femme, gardienne, disait-il, de ses trésors.

Ma belle-mère m'avait fait la leçon : je devais obtenir des bijoux du grand-père. Le lendemain, tenant le petit dans mes bras, j'allai le présenter à son aïeul, qui d'ailleurs m'était très sympathique. Avant de sortir, je lui demandai timidement quelques bijoux ; il se tourna vers Taïdhelt :

— *Efkas ats'sguerouah !* Donne-lui, qu'elle fasse du bruit ! dit-il.

Peu après, il partit pour Alger. J'ai su depuis que Boumezrag, le frère du Bach-Agha qui s'était insurgé en 1871, avait fini sa peine. Il revenait de déportation et le grand-père, qui l'avait connu à Bordj-bou-Arreridj avant la révolte et était très lié avec lui, avait tenu à le saluer à son retour d'exil.

Taïdhelt me donna des fibules et un *khekhal* — anneau de cheville. Le grand-père revint d'Alger quelques jours après, peiné du changement qui s'était opéré en son ami ; il oubliait qu'ils s'étaient séparés depuis près de trente ans, et que lui-même avait vieilli.

Je pus alors détailler ses traits. Il devait avoir soixante-dix ans à l'époque dont je parle. Sa haute stature était encore rehaussée par le guennour, coiffure des Aïth-Abbas. Son teint était très blanc, le nez un peu court mais de jolie forme, le menton volontaire, la bouche petite, et bien qu'il fût chauve, et que ses dents fussent toutes tombées, il avait encore belle allure. Une sorte de dignité et de grandeur se dégageaient de sa personne. J'ai su plus tard que la lumière qu'il répandait était le privilège des êtres aimés de Dieu.

Il repartit pour Tizi-Aïdhel : c'est là qu'il résidait toute l'année ; la vie y était plus facile qu'à Ighil-Ali, et les champs plus fertiles.

La première scène pénible fut occasionnée par notre religion : mon mari et moi devions aller à la messe, le dimanche matin. Les Pères avaient fait construire, pour les ménages chrétiens, de petits logements à proximité de la Mission, ainsi les femmes converties pouvaient-elles pratiquer leur religion sans passer par le village.

Les coutumes de la Petite Kabylie défendaient aux femmes jeunes de sortir de la maison et de se montrer aux hommes. Ignorant tout cela, j'avais préparé des habits propres pour me rendre à la messe. Ma belle-mère les vit étalés sur le dossier d'une chaise. Elle sortit en coup de vent, alla chercher Taïdhelt qui avait autorité sur la maison. Taïdhelt était douce et de caractère pondéré. Me montrant les vêtements préparés sur la chaise, elle m'en demanda l'usage.

— Je vais à l'église, dis-je, vous savez bien que nous sommes chrétiens ?

— Il ne convient pas qu'une jeune femme de la famille Amrouche sorte en plein jour et soit vue par les gens du village : ce serait une honte ineffaçable, nous serions la risée de tout le monde et notre famille est une famille puissante et honorable !

— Que faire alors ? répondis-je. Il faut pourtant que j'aille à l'église, j'y suis forcée moi aussi.

— Il faut vous lever avant la première prière, et ne revenir qu'à la nuit, afin que personne au village ne puisse dire qu'il vous a vus aller chez les Roumis.

Nous dûmes obéir. Pendant des années nous nous levâmes avant l'aube par tous les temps et partîmes en cachette. Les Sœurs m'ouvraient dès que je frappais et me faisaient entrer dans la classe. Tant que Mère Madeleine fut Supérieure, elle me fit manger avec les pensionnaires qu'elle avait à l'époque.

Les jours où il me fallait rentrer plus tôt pour une raison grave — maladie de l'enfant, par exemple — nous passions par des chemins détournés à travers champs pour atteindre la maison, où je sentais sur moi des regards hostiles. J'étais celle qui avait renié sa religion et envoûté le fils chéri.

Parmi toutes ces femmes, une vieille charmante, la grand-mère maternelle de mon mari, Lalla Aïni, m'avait adoptée sans restrictions et avait déclaré à Lalla Djohra, sa fille :

— Maintenant, c'est ta belle-fille qui te remplace auprès de moi ; chaque fois que l'occasion s'en présentera, c'est elle que j'inviterai.

Elle tint parole ; je l'ai toujours trouvée pour m'aider ou me soutenir en cas de difficulté.

Il y avait deux clans distincts dans cette famille. D'une part *les Amrouche d'en bas* — la famille de mon beau-père Ahmed — et de l'autre, *les Amrouche d'en haut* — les femmes et les filles du grand-père Hacène. Cette dernière famille devait, en toute circonstance, avoir la priorité sur la première, car, en définitive, c'était le grand-père qui nourrissait toute cette ruche de frelons, et c'était sa femme, Taïdhelt, qui tenait la bourse et les provisions.

La famille d'en bas jalousait celle d'en haut, et celle d'en haut n'avait guère d'estime pour celle d'en bas, la considérant, à tort ou à raison, comme privilégiée.

•

Un jour de l'été 1900 on vint annoncer à Taïdhelt une mauvaise nouvelle : son gendre, Lârbi-ou-Herrouche, s'était noyé dans un endroit

appelé Ras-el-Oued. Il possédait non loin de là une épicerie ; il vendait en outre des étoffes aux Arabes. On l'avait trouvé mort dans le coin écarté où il s'était retiré avant la prière pour faire ses ablutions.

Les autorités l'avaient déclaré « mort par accident ». On l'avait ramené au village, mais c'était pendant les fortes chaleurs, et le corps ayant déjà séjourné dans l'eau et étant très enflé, on dut l'enterrer le soir même. Fatima, la sœur de mon beau-père, fut donc veuve, et quelques mois plus tard se réfugia à la maison paternelle. Elle avait trois enfants dont l'aîné, un garçon, ayant couché près du cadavre de son père, avait contracté une mauvaise fièvre. Durant bien des jours, il fut entre la vie et la mort. La petite fille, Ouardia, avait trois ans, et le dernier un an à peine.

Tout ce monde vint augmenter la population déjà dense de la maison. C'est alors que mon beau-père décida de faire construire un autre bâtiment, du côté du pressoir à huile. Il y mit les maçons et pendant l'année 1900-1901, ils édifièrent ce qu'on appelait « la maison neuve » et « l'étage neuf ».

En cet été 1900, la température fut étouffante et les femmes, la nuit, couchaient à la belle étoile, dans la cour, sur un linge étendu à même le sol. Mon beau-père dormait dans le vestibule, sur l'un des deux bancs de pierre construits à cet effet. Moi, je couchais dans la maison aux provisions où j'avais suspendu le berceau de mon fils Paul. Nous étendions sur une natte une couverture en poil de chameau qui servait à monter à mulet, et le jour de marché, nous étions tenus de donner cette couverture, et nous nous rendormions à même la natte et le drap, mais nous étions si jeunes !

En septembre, ma belle-sœur Ouahchia mourut de la tuberculose ; on avait dû lui couper les cheveux, car elle était couverte de poux. Elle avait tellement maigri que ses traits en étaient déformés. Mais Lalla Djohra déclara que sa fille avait été empoisonnée par sa co-épouse, laquelle lui aurait fait « manger des sortilèges » — *ihechcoulen* — entre autres des déchets de singe... C'est pourquoi, la pauvre fille, avant de mourir, ressemblait à cet animal... J'eus beau répéter à ma belle-mère que sa fille était morte de maladie et de manque de soins, comme la plupart des filles Amrouche (avant Ouahchia, il y avait eu, m'avait-on raconté, Aïcha sa tante, Dahbia, Meg-douda, et bien d'autres encore), Lla Djohra exigea de son gendre qu'il chassât la femme qu'il avait avant d'épouser Ouahchia : et c'est ce qu'il fit.

Dans le village, une fille venait d'être répudiée, et comme son père appartenait à notre clan, c'est Taïdhelt, avec la permission du grand-père, qui avait payé la dot restituée au mari. Cette fille, Zahra T'Gouarab, était, disait-on, très belle, et mon beau-père décida de l'épouser. Il ne put y réussir cette année-là et elle fut fiancée à un homme d'un village voisin qui fit beaucoup de frais pour elle, et, pour quelque temps, on ne parla plus de l'affaire.

Vint la saison des olives. Cette époque de l'année, à Ighil-Ali, est celle où l'on est le plus bousculé, car toutes les femmes, jeunes ou vieilles, doivent aller à la cueillette. Levées avant l'aube, vêtues de leurs plus beaux atours et fardées, les pieds chaussés de ces sortes de babouches hautes et souples de couleur écarlate, ornementées de dessins noirs, parées de tous leurs bijoux, les femmes se rendaient aux champs. Toutes les femmes aiment le temps des olives, car c'est celui où elles peuvent sortir. Elles rentraient aux étoiles, éreintées mais heureuses.

Pour moi, cette année-là fut sinistre, la plus sinistre que j'ai vécue dans cette maison. Comme toutes les femmes participaient à la cueillette, je fus désignée pour garder la maison, trier les deux couffins de grain qui devaient être moulus dans la nuit, et préparer le repas du soir. Il fallait s'y mettre de bonne heure : c'étaient de gros couffins, l'un d'orge pour les femmes et les ouvriers, l'autre de blé pour les hommes. Ma belle-mère et Douda, sa co-épouse, cuisaient les galettes qu'elles emportaient avec des figues sèches pour le repas de midi et le goûter.

J'avais à m'occuper de Paul qui venait d'avoir six mois et je n'étais pas assez forte ni habituée à ces travaux. Je m'efforcais, cependant, de satisfaire la famille. La grand-mère Aïni venait tous les jours me tenir compagnie. Etant presque aveugle, elle ne pouvait m'être d'une réelle utilité. Elle berçait Paul, mais quand elle voulait le sortir du berceau, il pleurait très fort, car il avait peur de ses yeux fermés. Je triais d'abord le grain, puis je me mettais au déjeuner de mon mari qui enseignait chez les Pères ; après quoi je prenais l'immense plat de bois qui sert à rouler le couscous et je roulais, roulais, remplissant les tamis ; ensuite, j'allumais le feu et je faisais cuire le tout. Alors, la nuit venue, la lampe à huile allumée, Lla Djohra et Douda servaient tout le monde ; les ouvriers dans le vestibule, les hommes à part, et enfin les femmes et les filles qui entouraient le grand plat de frêne monté sur pied.

Les jours passèrent. Octobre, puis novembre, puis décembre. Vint Noël. Les olives étaient cueillies, les fillettes de la maison pouvaient aller glaner pour leur compte : les mères, parfois, laissaient à dessein des olives...

Cette nuit de Noël, je couchai chez les Sœurs ; elles m'avaient invitée à souper avec leurs pensionnaires. J'avais passé la journée chez elles, avec les ménages chrétiens : Merzoug, Chlili, Slimane, Mouhouv. Le lendemain, à la nuit noire, je rentrai à la maison.

Belkacem recevait des Pères cinquante francs par mois. Avec cette maigre somme, nous crûmes que nous pourrions couvrir, plafonner, crépir et carreler l'étage que mon beau-père faisait construire, car, dans notre naïve jeunesse, nous pensions nous installer pour la vie !

Mon mari fit venir à son compte, de Bougie, les tuiles, les lattes, les carreaux et les vitres. J'ai su plus tard qu'il avait dû emprunter pour cela. C'est en 1901 que nous pûmes nous installer. Je continuais à vivre en famille, mais j'avais toujours dans ma malle du pain, du camembert et une boîte de sardines. Parfois même, le samedi soir, Belkacem faisait rôtir un morceau de viande chez M. Jean, le cuisinier des Pères.

Outre Hemma, ma belle-mère Djohra avait un autre frère du nom de Khaled ; cet homme était déjà vieux, chauve, et n'avait plus de dents. Il était haut de taille et sec comme du bois, les traits réguliers, l'air très intelligent : chez lui comme chez son frère Hemma, on sentait la fin d'une race.

Khaled était marié à sa cousine germaine, une orpheline qui avait été élevée par la grand-mère Aïni. Pour des raisons que j'ignore, Khaled s'était séparé de sa famille en 1900, et les parents, surtout la mère, ne pouvaient s'en consoler. Sa femme, à plusieurs reprises, avait eu de très beaux enfants, car elle était très belle, mais aucun d'eux n'avait pu finir l'année. Dès qu'ils commençaient à marcher à quatre pattes ou même à se tenir contre les murs, ils étaient emportés par un mal incurable. J'ai assisté à la mort du dernier, enlevé en quelques jours et que j'avais vu magnifique ; il avait même perdu la vue avant sa mort.

La mère — Lalla Aïni — et Khaled, son fils, se rencontraient parfois dans notre maison. C'est ainsi que j'assistai un jour, horrifiée, à l'une de leurs disputes : la mère aveugle reprochait au fils son abandon, l'autre répondit qu'il avait assez travaillé pour mère, frère et sœur. La discussion s'envenima. Khaled en vint à dire :

— Quand tu mourras, je souillerai ta tombe !

Je revois encore l'air terrible que prit la vieille femme : Un doigt braqué vers son fils, elle proféra :

— « *Roh a Khaled ammi, ak yefk Rebbi i yibherdan idheyqen d'chbhabhat iremqen !* » Ce qui veut dire : — « Fasse Dieu, Khaled mon fils, que tu passes par des chemins étroits et que tu te trouves en face d'ennemis adroits ! »

Ils ne se revirent jamais. Trois ans après, au désespoir de la vieille femme, on lui rapportait le cadavre de ce fils tant aimé : la malédiction s'était réalisée, il avait été tué par des hommes adroits, dans des chemins étroits. Un jour que sur sa mule, son fusil à l'épaule, il revenait du marché des Aïth-Warlis, il dut être suivi par un ennemi ou bien surpris par un malfaiteur : une balle lui avait traversé le crâne, crevant un œil et sortant par la nuque.

•

Les coutumes, à Ighil-Ali, n'étaient pas comme celles de chez nous. Ainsi, pour une mort, on ne fait pas la *sadhaqa* — l'offrande — comme dans mon village ; on se contente, quand on en a les moyens, de préparer un repas somptueux pour les étrangers qui viennent des contrées voisines présenter leurs condoléances.

Dans la famille, personne ne songeait à la communauté, chacun tirait pour soi ; il arrivait que ma belle-mère et Douda, quand Taïdhelt était couchée, montent sur la jarre de blé et en prennent deux ou trois mesures pour les vendre et se partager l'argent ; il en allait de même pour la farine d'orge qui nous parvenait par sacs de Tizi-Aïdhel où le grand-père Hacène avait des biens. En outre, toutes deux, surtout ma belle-mère, avaient des parents miséreux, et elles les aidaient autant qu'elles pouvaient. Farine, huile, galette ou couscous, tout cela était donné sans mesure ; Taïdhelt elle-même nourrissait les enfants de sa fille veuve, Fatima.

La plus grande industrie d'Ighil-Ali était celle de la laine. Les hommes se rendaient au loin, dans les villes du sud, pour acheter de lourdes charges de laine ; ils descendaient jusqu'à Ouargla, Djelfa et Laghouat, en passant par Aumale et Msila. Ils partaient le mercredi, avec comme provisions de bouche une galette, quelques figues, des olives et une gourde en peau de chèvre pleine d'eau. Ils ne revenaient que le samedi soir, épuisés par cette longue marche dans le désert.

D'autres qui possédaient un petit capital, le faisaient fructifier à Tizi-Ouzou, à Orléansville, à Miliana ou à Batna. Ils étaient de retour avec les premiers froids, ayant amassé une petite somme qui leur servait à acheter la provision de blé pour l'hiver.

Les femmes, elles, du printemps à l'automne, tissaient des burnous ; elles ou leurs maris vendaient ces burnous et l'argent était réservé à la maison.

Lla Djohra, ma belle-mère, m'a raconté que, du temps de sa jeunesse, alors qu'Hacène-ou-Amrouche et son fils Ahmed vivaient ensemble, il fallait se lever avant le jour : certaines femmes se mettaient au moulin, les autres au métier à tisser, pendant que le vieux grand-père, assis au coin du feu, se faisait chauffer des tasses de café. Ma belle-mère qui travaillait dur avait le sommeil lourd ; aussi, elle suppliait Taïdhelt de la réveiller.

Depuis que le grand-père n'était plus là, les femmes avaient plus de liberté, mais elles devaient cependant tisser des burnous, comme dans toutes les maisons du village. Le bénéfice était souvent très mince, mais on n'était pas resté inactif.

Les hommes qui n'avaient pas assez d'argent pour acheter de la laine, fabriquaient des peignes à carder — *iqerdhachen.* Cela ne demandait qu'une petite mise de fond et peu d'espace. C'était ce que faisait le père de Lla Djohra ; tant que ses yeux ont vu clair, il a travaillé de la sorte. Le lundi, il portait au marché tous les peignes à carder de la semaine — trente kilomètres à pied aller et retour...

Ighil-Ali est un pays très pauvre ; le terrain est schisteux, les cultures de céréales rares, aussi les gens attendent-ils le jour de marché avec impatience pour se ravitailler. Je trouvais beaucoup de différence entre mon village de Tizi-Hibel et Ighil-Ali ; chez ma mère, nous n'achetions rien ; même le bétail était engraissé à la maison.

L'hiver, quand la rivière pouvait faire tourner la roue du moulin, on ouvrait la maisonnette et les villageois y portaient leur grain. Rabah, un cousin éloigné qui travaillait chez nous et y était nourri, s'occupait de ce moulin et on le payait en farine. Durant quelques hivers nous avions pu avoir ainsi une bonne provision.

Nous étions au printemps 1901. Les olives avaient été rentrées et moulues, et une grande quantité d'huile avait été recueillie dans les jarres. Mais quelles fuites ! même les gamines couraient au moulin chercher de l'huile qu'elles revendaient pour s'acheter des terraillettes.

Mon beau-père Ahmed, lui, ne s'intéressait à rien d'utile. Il se tenait au café du matin au soir, laissant les ouvriers qu'il nourrissait, aller aux champs sans surveillance, et travailler selon leur bon plaisir. Un jour, il se rendit à Tizi-Aïdhel pour chercher deux mules chargées de blé. Au « Col de la pierre », une des mules glissa et tomba au fond d'un ravin, or c'était la mule rouge, que le grand-père Hacène aimait beaucoup : il l'appelait *Gazelle*...

L'homme à qui avait été fiancée Zahra T'Gouârab étant mort, mon beau-père déclara qu'il voulait épouser cette jeune femme. Il le fit en décembre 1901. Ce fut une grande noce, avec des musiciens venus de la plaine. Durant quelques jours, nous eûmes de vrais festins. Les sept jours de liesse rituelle écoulés, Zahra prit sa place parmi les autres femmes. Et chacune des trois, à tour de rôle, passait la nuit avec mon beau-père dans *la* maison neuve. Mais Douda voulut avoir le même trousseau que la nouvelle épousée. Elle abandonna ses petites filles à Ighil-Ali et partit se réfugier chez ses parents. Or, comme elle attendait un bébé dans le courant du mois, Taïdhelt alla la chercher, car il ne convenait pas qu'elle accouche dans sa famille.

Ma belle-mère Djohra et Douda avaient mis sur le métier un burnous blanc très fin destiné à leur époux commun Ahmed-ou-Amrouche, mais celui-ci ayant épousé Zahra, elles décidèrent de déserter le métier et exigèrent que ce fût la nouvelle femme qui continuât de tisser. C'était la pagaille. Mon beau-père avait à l'époque un peu plus de quarante ans. Il était de taille moyenne, mais paraissait grand avec le guennour. Il était très brun, avec des yeux fauves enfoncés dans les orbites ; il portait la barbe et la moustache. Je lui trouvais un air farouche et n'aimais pas beaucoup être auprès de lui.

Paul marchait maintenant. C'était un très beau petit, avec une tête blonde bouclée, et de grands yeux dorés qui lui mangeaient toute la figure. La famille entière en raffolait, car les garçons manquaient chez nous. Les habitants du village eux-mêmes le gâtaient et *Poupoul-ou-Amrouche* était connu à la ronde. Nous habitions l'étage que nous avions aidé à construire, une très grande pièce rectangulaire avec quatre fenêtres, et deux portes, l'une donnant sur le balcon, l'autre du côté de la petite terrasse. Il y avait des vitres à ces fenêtres et une cheminée ornée de mosaïques. On y était très bien l'été, mais on y gelait l'hiver, car la cheminée fumait.

J'avais pris le parti de ma belle-mère : toute la maison s'était liguée contre la nouvelle épouse qui jouissait, disait-on, de beaucoup de privilèges ; j'aurais dû rester neutre, mais j'étais encore bien jeune. Pourtant Zahra ne m'avait rien fait à moi, et, souvent, elle chargeait Paul sur son dos.

Les mois passèrent. Le printemps était revenu. Douda qui avait accouché d'une autre fillette était repartie dans sa famille, et ma belle-mère, Lla Djohra elle-même, s'était retirée chez ses parents. La jarre en alfa pleine de blé diminuait à vue d'œil. Taïdhelt avait permis le mariage de mon beau-père avec Zahra pour punir ma belle-mère et Douda de s'être plaintes à sa co-épouse, la seconde femme d'Hacène-ou-Amrouche, de ce qu'elle-même nourrissait sur leur dos les orphelins de sa fille et tous ses petits enfants. Le grand-père lui ayant alors enlevé la direction de la maison, elle avait dit :

— Je leur planterai une ronce près du foyer — cela signifiait un ennemi.

Nous étions en 1902. Je m'étais disputée avec Zahra qui avait voulu me donner des ordres. Je déclarai qu'à partir de ce jour, je ne vivrais plus dans la maison familiale, et je me retirai avec mon mari et mon petit. Quand vint l'été, Belkacem, mon fils et moi nous allâmes à Tizi-Aïdhel, chez le grand-père. C'est alors que naquit sa fille Aïcha : il venait de prendre une jeune femme qui n'avait jamais eu d'enfant. Il s'était remarié une vingtaine de fois, alléguant qu'une femme épargne une domestique, mais surtout dans l'espoir d'avoir un deuxième héritier, ce qui mettrait un frein aux désordres de son fils aîné — mon beau-père — qui, imprévoyant, n'avait fait que dépenser de l'argent sans en gagner jamais.

Hacène-ou-Amrouche nous reçut cordialement. Il y avait là sa fille Tassâdit et la mère de celle-ci, une femme déjà âgée, et l'autre épouse qui venait d'accoucher. Le cousin Madani nous avait accompagnés pour des raisons de famille. Nous sommes restés deux jours ; le troisième, escortés d'un fellah, nous revînmes à dos de mulet, avec des cadeaux.

Taïdhelt avait été chargée de nous constituer notre provision de blé ; j'avais une petite réserve d'huile ; pour le reste, mon mari gagnait sa vie. Je fis une fausse-couche et demeurai longtemps très faible ; enfin je me relevai, et, la saison des olives étant revenue, je suis allée à la cueillette avec les autres femmes. Il m'était pénible de marcher sur la

terre durcie par le gel, mais puisque les autres y réussissaient, pourquoi pas moi ?

Dans la « ruelle des Amrouche », se trouvent, en plus de la nôtre, trois maisons qui appartenaient à des cousins germains de mon beau-père, plus une autre habitée par les Ifetouhen. La ruelle était fermée, la nuit, à l'aide d'un lourd portail semblable à celui du vestibule, et chacune des maisons avait sa cour défendue par un même portail.

Dans l'une des maisons vivait un certain Salah-ou-Amrouche dont la mère, Yamina T'oulêla, était appelée par les enfants : Touêla. Cette femme, très gaie et très laide, louchait d'un œil ; elle était noire et sèche comme un piquet de bois. Elle subsistait grâce à la rapine, ramassant les olives dans les champs dont les maîtres étaient absents ou occupés ailleurs. On l'aimait bien chez nous et jamais on ne lui refusait ce qu'elle demandait. A mon mari, elle avait coutume de réclamer deux sous pour s'acheter du tabac à priser dont elle usait, disait-elle, pour sa santé. Pendant les siestes, l'été, elle allait visiter les champs de figues de Barbarie, elle en rapportait de lourds couffins qu'elle mettait à sécher pour la saison d'hiver.

J'aimais aussi la société de la grand-mère de mon mari, Aïni. Elle avait l'habitude de raconter les tenants et les aboutissants des familles Amrouche et Merzouk. Elle m'apprit que la maison que nous habitions était, avant 1871, la propriété des Imerzouken : quatre frères très unis par une mère énergique, mais aveugle. Elle me dit avoir connu le grand-père Hacène-ou-Amrouche très jeune : il était le troisième fils d'une femme originaire de Taqorabth ; cette femme était demeurée veuve avec cinq garçons : Mohand, Hacène, Tahar, Lhoussine et Cherif.

Je sus qu'elle était, elle, d'une famille aisée, et qu'elle apportait de chez ses parents de la galette de blé, des figues, de la farine d'orge grillée pétrie avec de l'huile d'olive et saupoudrée de sucre — *thizemith* — qu'elle partageait entre ses enfants Mhend — appelé également Hemma — et Khaled. Et Hacène-ou-Amrouche, alors enfant, couché sur le ventre, en train de fabriquer des peignes à carder, recevait aussi sa large part. Un jour qu'il travaillait ainsi, il s'était endormi et avait crié en rêve :

— Attrape mon cheval ! Attrape mon cheval !

Il s'était réveillé en sursaut, disant :

— Où est-il, le cheval ?

Et Aïni de lui répondre :

— Tu as rêvé, mon petit Hacène. Il n'y a pas de cheval !

C'est à partir de ce jour qu'Hacène-ou-Amrouche songea à s'engager chez les Roumis. Quand il eut dix-huit ans, il rejoignit les spahis, à Bordj-bou-Arreridj, et c'est de là qu'est venue sa fortune.

La vieille Taïdhelt m'avait conté le reste de l'histoire : le spahi Hacène-ou-Amrouche avait vite gravi les échelons, puis, ayant appris à parler le français, il devint interprète. Après plusieurs unions, il avait épousé Taïdhelt qui était très jeune à l'époque. Ils habitaient une grande maison dans la ville. Le grand-père s'était fait des connaissances parmi les Arabes, il avait loué de nombreux champs, semé du blé, et, pour battre le grain, il se servait des chevaux de l'armée : ces bêtes battaient le blé la nuit : au petit jour, il les menait à l'abreuvoir, les douchait, et les ramenait à l'écurie, aussi fraîches que si elles n'avaient pas passé la nuit sur l'aire. C'est ainsi qu'au dire de Taïdhtelt, il avait amassé sa fortune. A la maison, les femmes tissaient la laine, car le grand-père exigeait que tout le monde travaillât.

Il avait fait la guerre de Crimée et appelait Sébastopol « la ville du cuivre ». Ce n'est qu'après 1871 qu'il revint à Ighil-Ali. Après un exil de trente ans, soulignait Taïdhelt. Il obtint du Gouvernement une concession qu'il-revendit. Il avait servi durant vingt-et-un ans.

Hacène-ou-Amrouche, avec ses femmes et ses enfants, s'installa au village natal. Il fit l'acquisition de grands champs d'oliviers, d'un autre de figuiers et d'un troisième de figues de Barbarie. Il lui restait encore un peu d'argent qu'il plaça chez des cultivateurs solvables, à un taux raisonnable.

Mon beau-père Ahmed, à l'époque, devait avoir une douzaine d'années. C'était, m'a dit la grand-mère Aïni, un garçon haut sur jambes, très maigre et très brun. Il était fort gâté et fut surnommé *aggoun* — l'idiot — parce qu'il baragouinait l'arabe et le kabyle ; quand la famille allait ramasser les olives, il avait un tout petit couffin ; chaque fois qu'il le remplissait d'olives, son père lui . donnait un sou et, derrière le dos d'Hacène-ou-Amrouche, les femmes remplissaient le couffin du petit Ahmed pour qu'il ait plus de sous ! Mais il semble que cela empêchait l'enfant de prendre goût au travail.

Quand son fils fut un peu grand, Hacène-ou-Amrouche le maria à une fille du village. Tandis que le fils épousait la jeune Douda, lui, le père, épousait la sœur aînée de celle-ci, et la noce eut lieu le même jour.

La femme de mon beau-père, qui était encore enfant, ne voulut pas rester ; elle repartit chez ses parents où elle vécut encore sept ans.

Quand elle revint, mon beau-père avait épousé une cousine éloignée, Djohra, la fille de Lârbi-ou-Merzouk — ma belle-mère. Il y eut, paraît-il, des disputes épiques entre les deux co-épouses, dont la plus jeune était soutenue par sa sœur aînée, mariée au grand-père Hacène. On leur avait partagé la laine et chacune devait tisser toute seule un burnous : c'était à qui finirait la première de préparer le fil, afin de prendre possession de la meilleure place pour installer le métier. Or Douda était fortement secondée par sa sœur, par Taïdhelt et ses filles. Ma belle-mère, elle, était aidée par sa mère Lalla Aïni, et par sa tante, mais elle avait toujours le dessous, car elle avait déjà enfanté (mon mari et un autre garçon, qui mourut très jeune, sans doute par manque de soins).

Le grand-père n'estimait guère son fils ni ses brus ; il avait coutume de les appeler : « *rebbet-l'emcassir* » — la tribu des éclopées ; selon lui, elles étaient paresseuses.

Il avait divorcé de la sœur de Douda et ramené une toute jeune femme des Aïth-Aïdhel, puis une autre de la même région, très belle, celle-là, et qui s'appelait Ouardia — la rose.

Mohand-ou-Amrouche, le frère aîné d'Hacène, père de Cherif et de Madani, venait de mourir. Cherif qui avait quinze ans, prit possession de l'héritage et, malgré les conseils de prudence de son oncle, fit des folies de prodigalité. Hacène-ou-Amrouche, obéissant à la coutume, épousa la veuve de son frère pour tenter d'endiguer le mal, mais en vain. Cherif était revenu des Aïth-Aïdhel avec une femme d'une grande beauté, mais qu'on disait de mœurs légères. Pourtant, depuis son arrivée à Ighil-Ali, personne n'avait rien à lui reprocher. Les jours passèrent. La mère de Cherif et de Madani quitta Hacène-ou-Amrouche pour revenir auprès de ses enfants. Les dettes furent payées par Hacène, mais celui-ci prit comme gage l'un des meilleurs champs appartenant aux héritiers de son frère Mohand : *Ighil.*

A cette époque-là, Hacène-ou-Amrouche avait remis son petit-fils, Belkacem-ou-Amrouche, entre les mains de sa grand-mère maternelle Aïni pour qu'elle veille sur lui, car il craignait que les autres femmes lui fassent du mal. Dès que l'enfant fut plus grand, il le confia aux Pères Blancs qui le prirent en pension. Lui-même avait quitté Ighil-Ali avec ses femmes pour vivre loin de son fils Ahmed dont il disait que les mains étaient faites pour dépenser l'argent au lieu de le gagner.

Il vécut quelques années dans une tribu appelée *Izenaguen*, puis il alla s'installer à Tizi-Aïdhel, pays de l'une de ses épouses — Tabhoutihth —

où il acheta et prit en gage des propriétés assez vastes pour les faire vivre largement lui et sa famille. A son fils, il avait abandonné ses propriétés d'Ighil-Ali, ainsi que la maison et le pressoir à huile.

Les choses en étaient là, en 1900, quand je suis arrivée.

3

Mort du grand-père Hacène-ou-Amrouche et décadence de la famille

J'ai toujours aimé la compagnie des vieilles personnes ; elles étaient, pour moi l'étrangère, l'exilée, secourables et de bon conseil. C'est ainsi que Taïdhelt m'avait suggéré d'apprendre à travailler la laine, afin d'habiller mes enfants car, disait-elle, les enfants ne naissent pas tout habillés. Elle m'avait même lavé une toison de laine, me l'avait peignée, cardée, et j'apprenais à filer.

Ma mère était venue me voir ; elle avait passé quinze jours dans la maison de mon beau-père et Douda l'aima beaucoup, fut pleine d'égards pour elle. Ma mère était une travailleuse ; elle termina le burnous resté sur le métier depuis plus d'un an et que pas une des femmes de mon beau-père, la nouvelle comme les anciennes, n'avait voulu tisser. Elle repartit chez elle au bout de deux semaines. Mon frère Lâmara vint la chercher disant que tout allait de travers dans la maison depuis son départ.

J'avais fait mon possible pour la contenter. Douda et ma belle-mère lui offrirent des beignets et Taïdhelt lui donna dix litres d'huile ; j'ajoutai une mesure de blé et un drap. Elle et son fils furent satisfaits.

C'est la première et dernière fois que je devais revoir ma mère dans cette maison.

L'été 1903 était arrivé. Je savais maintenant tisser la laine et je faisais des burnous pour le marché. Ma belle-mère Djohra avait quitté définitivement la maison de son mari et vivait chez nous ; elle habitait l'étage au-dessus de la grande maison.

Elle et surtout sa co-épouse, Douda, avaient consulté tous les devins et sorciers, dépensé des sommes folles en sortilèges, enterré un os de charogne sous le lit de mon beau-père afin que celui-ci détestât Zahra et la répudiât ; tout fut inutile, il l'aimait toujours. Elle avait eu déjà deux petites filles, dont l'aînée était morte.

Mon mari voulut demander un poste d'instituteur au Gouvernement pour être mieux rétribué et avoir droit à une retraite. J'écrivis au Recteur une lettre pathétique, mais Belkacem fut évincé à cause de ses convictions religieuses. L'inspecteur qu'il était allé voir à Sétif lui avait dit carrément : « Si vous tenez à être dans l'enseignement, il ne faut pas pratiquer la religion catholique. » Mon mari avait refusé. Il était revenu bredouille.

Le jour même de son retour, le 8 septembre, à 3 heures, naquit mon fils Henri-Achour[1]. Paul avait trois ans. Son grand-père lui tint le fusil pour qu'il en tire un coup en signe de réjouissance. Il y eut à cette occasion une fête comme je n'en ai jamais vu depuis. Toutes les femmes du village, les jeunes, les vieilles, étaient venues me féliciter et prendre part à la sauterie — *ourar :* sur un bidon à pétrole, une femme battait la mesure, d'autres l'accompagnaient en claquant des mains et en chantant, pendant que d'autres encore dansaient et lançaient « *l'Appel à la joie* » — « Ô toi de qui j'ai partagé la joie, viens te réjouir avec moi. Ce n'est que tard dans la soirée que chacun retourna chez soi.

J'avais reçu des présents de partout : des œufs, des quartiers de mouton, de la farine et même du miel. La maison était pleine de cadeaux et ma belle-mère ne savait où les ranger. On avait préparé un grand couscous de liesse, tous les amis accoururent pour le partager avec nous ; on en distribua même à certaines maisons amies qui avaient des malades et des accouchées.

C'était Khaled-ou-Merzouk qui avait réparti la viande entre les invités, et il n'en avait même pas gardé pour lui. Je lui tendis un morceau de gâteau de miel que j'avais eu en offrande. De cette nuit, je me souviendrai toujours.

Parfois, des Sœurs de passage me rendaient visite. Je les recevais de mon mieux. Un jour, je vis ainsi Sœur Suzanne — la Sœur des Ouadhias. Elle était âgée et ses traits étaient flétris. Elle me dit venir de Tagmount, et, comme je lui demandais des nouvelles de ma mère, elle

1. Tous les enfants Amrouche reçurent un double prénom chrétien et musulman.

m'apprit qu'elle avait de l'hydropisie, ce qui était un mensonge, mais elle avait encore cherché à me faire de la peine !

Vint le mariage de Reskia, ma belle-sœur. Ses beaux-parents firent bien les choses : ils avaient apporté un mouton « sur pieds » — selon l'expression du pays. On prépara des quantités de couscous blanc comme neige, avec de la sauce vermeille et beaucoup d'oignons. Il y eut le tambour, et des musiciens qui jouèrent sur leur clarinette l'air « Embrasse-moi, Ninette », alors en vogue chez les Français. Toute la nuit les réjouissances durèrent, et toutes les femmes de la famille dansèrent, ainsi que mon beau-père. Le lendemain, on mit la mariée sur une mule caparaçonnée de soie, elle portait sur ses épaules les plus riches pièces de son trousseau, et la noce partit pour le village distant de quelques kilomètres, suivie de toutes les femmes en habits de fête et des hommes, le fusil sur l'épaule. Ma belle-mère avait accompagné sa fille, et ne devait revenir, selon la coutume, que le septième jour.

Mais, le septième jour, nous vîmes revenir et ma belle-mère et sa fille, qui avait des crises d'hystérie. Quand je la voyais tomber en poussant des cris atroces, j'avais la chair de poule, car je me souvenais de cette compagne de Taddert-ou-Fella qu'on avait dû renvoyer parce qu'elle faisait l'effroi de l'école. Elle était très brune, avec de grands yeux brillants, une cicatrice lui coupait la lèvre et parfois, n'importe où, elle roulait des yeux fous, étendait les bras et criait : « Dhada Hamou, Dhada Hamou ! » et tombait comme une masse. On m'a raconté que cet homme dont elle parlait était un oncle qui l'avait terrorisée. A cause de cela, la directrice l'avait renvoyée.

La vue de ma belle-sœur Reskia m'avait rappelé cet épisode de mon enfance. Sa mère l'installa dans le vieil étage, au-dessus de la grande maison. La chambre très vaste était bien abritée en raison du toit assez bas ; le sol était en terre battue. Il y avait une cheminée où nous faisions à manger. Quand les crises reprenaient cette petite, sans raison aucune, il fallait quatre ou cinq femmes pour la tenir, les unes par les pieds, d'autres par les bras, et sa tête roulait, et elle poussait des cris pendant près d'une heure.

Le Père Dehuisserre était venu voir ma belle-sœur Reskia. Il suggéra un changement d'air. On appela aussi les marabouts kabyles, un vieux en particulier — Sidi Tahar Aïth Boundaouth : il vint exorciser les démons qui, disait-il, habitaient la pauvre fille. Un jour, elle, Lla Djohra sa mère et mon beau-père partirent consulter un marabout célèbre :

Sidi Yehya Bel Djoudi. Ce marabout avait la faculté de faire sortir le démon « *kheyaf laârayes* » qui s'empare des jeunes épouses pour les torturer ; beaucoup de filles du village, ayant souffert du même mal, avaient été guéries en séjournant un jour ou deux dans son ermitage, lieu saint où tous les malheureux trouvaient nourriture et abri.

Un matin, ils montèrent sur les mules de la maison ; mais ils furent surpris par la neige dans la forêt de Boni et durent se réfugier chez le garde forestier que nous avions reçu durant l'été. Ils revinrent le surlendemain enchantés de la réception : Si Yehya avait été charmant, il avait promis une prompte guérison à ma belle-sœur qui put bientôt poser ses pieds à terre, alors que depuis son mariage elle marchait sur les talons.

C'est durant le mois de novembre de cette même année que mourut tragiquement le frère de ma belle-mère, Khaled-ou-Merzouk. Monté sur sa mule, le fusil sur l'épaule, il allait, de marché en marché pour vendre de la laine. Mais un jour il ne revint pas en même temps que les autres marchands. Sa femme attendit jusqu'à la nuit en vain ; elle courut alors chez son beau-frère Hemma qui fit appel à tous les hommes de la famille pour se mettre à la recherche de Khaled.

Ils trouvèrent le malheureux étendu en travers du chemin. Une balle lui avait crevé l'œil et était sortie par la nuque. Sa mule était arrêtée près de lui, rien n'avait été touché dans le chargement ; seul son fusil manquait. La justice se porta sur les lieux ; on ouvrit l'estomac, qui était vide, car on était à la saison du jeûne. Les hommes rentrèrent vers le matin, escortant le corps couché en travers de la mule. Ils le dirigèrent vers la maison paternelle et l'étendirent à terre. je me souviendrai toujours de la scène qui suivit : la mère aveugle avançant à tâtons pour chercher la blessure du fils tant aimé. Elle mit d'abord la main sur l'œil absent, puis la porta au trou que la balle avait fait en sortant par la nuque. Elle est alors retournée à sa couche, mais de ce jour elle ne s'est plus levée. Dieu avait bien entendu la malédiction de la mère proférée trois ans auparavant. (Le fils s'était bien trouvé « dans un chemin étroit, en face d'hommes adroits ».) Les yeux aveugles pleurèrent autant qu'ils eurent de larmes.

Le grand-père Hacène était venu de Tizi-Aïdhel avant l'enterrement : il eut beaucoup de chagrin car il aimait le défunt qu'il jugeait très intelligent et de bon conseil. J'ai moi-même bien pleuré cet homme qui m'avait été d'un grand secours (lui et sa femme ne me refusaient rien ;

souvent, celle-ci avait quitté son métier à tisser pour préparer un plat dont je raffolais). La veuve alla se réfugier chez son beau-père, puis, comme elle était jeune, elle se remaria.

L'année 1904 me fut particulièrement néfaste.

Ma belle-sœur n'ayant plus de crises retourna chez son mari. Il y eut encore des noces dans la maison, encore des musiciens, encore des tambours, des danses et des réjouissances. Mais, chez mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche tout empirait. Cet homme dépensait tant et plus sans jamais rien gagner, ses épouses l'accusaient d'être coureur ; elles avaient remarqué qu'il emportait des présents destinés à des femmes, quand il allait toucher les intérêts des créances de son père dans les villages. De plus, il jouait aux cartes, et comme il ne savait pas jouer, quelques vauriens s'entendaient pour le gruger.

Il avait fait des dettes et mis en gage la maison paternelle. Se sentant âgé, son père, Hacène-ou-Amrouche, lui avait donné une procuration devant notaire, lui permettant de le remplacer auprès des créanciers. La récolte d'olives avait été très bonne et l'on avait dû vendre le contenu d'une partie des jarres pour remplir ces jarres d'huile nouvelle.

Nous étions en mai quand le grand-père Hacène apprit que sa maison était mise en gage (de son vivant !). Il dut y avoir une scène terrible et mon beau-père qui craignait son père se sauva. Ce dernier revint de Tizi-Aïdhel un samedi matin. Il fit nettoyer l'étage où nous habitions, commanda un couscous copieux et convoqua le créancier de son fils, un homme d'une riche famille de la plaine. Le cadi était au marché ce jour-là. Le grand-père remboursa la dette mais retira la procuration à son fils qui, depuis lors, devint tributaire du bon vouloir de Taïdhelt.

•

Le village était très gai à l'époque. De la place des pressoirs à huile nous parvenaient des chants joyeux. C'est là que se retrouvaient les petits filles entre six et sept heures. Elles allaient par bandes, chacune avec un bébé sur le dos — sœur, frère, neveu ou cousin. Toutes ces fillettes, rouges comme des coqs, chantaient, claquaient des mains, les marmots déposés à terre. Certaines battaient la mesure sur des bidons à pétrole, tandis que d'autres dansaient. Pendant les grandes fêtes comme celle du mouton, elles faisaient même des festins : c'était à qui

apporterait de la viande, du poivre rouge, de la farine, des oignons. Des feux étaient allumés, les plus grandes roulaient le couscous et tout ce petit monde se régalait. Souvent, de la fenêtre, j'assistais en souriant à cette joie que moi je n'avais pas connue. Mes jeunes belles-sœurs Reskia, Hemama, puis Tchabha et Zehoua avaient participé ou participaient encore à ces jeux et réjouissances, et quand elles revenaient à la nuit, ivres de soleil, de chants et de danses, elles s'endormaient parfois avant d'avoir soupé. Les petites filles formaient des clans qui s'invectivaient pour rire d'un pressoir à l'autre ; celle des Aïth-ou-Samer et celles de Tirilt, de temps immémorial, avaient été ennemies et se lançaient des injures. Zehoua, en particulier, mettait de l'ardeur dans les disputes avec les gamines d'en face.

Je n'étais pas malheureuse. J'avais pourtant dû montrer les dents à une ou deux reprises, quand l'un des garçons de la famille avait voulu frapper Paul. J'exigeais que mon fils se défendît de toutes les manières, avec les poings, avec les ongles, avec les dents, et, s'il avait le dessous, avec des pierres. Fatima n'était pas d'accord, car son fils Mekhlouf, étant le petit-fils de Taïdhelt, appartenait à la « famille d'en haut alors que nous, qui nous rattachions à mon beau-père, étions les « Amrouche d'en bas », ce qui signifiait que nous devions supporter les caprices de ceux d'en haut. Je fis comprendre à Fatima que mon fils se défendrait de toutes ses forces, que si elle n'était pas contente, elle trouverait à qui parler : elle n'avait qu'à m'attaquer, je riposterais. L'affaire en resta là.

Beaucoup de femmes du village qui avaient leurs enfants en ville, venaient me voir, je rédigeais et lisais leurs lettres, fournissais papier et enveloppe, quand elles n'en avaient pas. Quelques-unes m'apportaient des œufs. Lorsqu'elles souhaitaient que j'hérite de tout ce qu'il y avait de richesses dans la maison des Amrouche, je répondais : « Souhaitez que Dieu m'ouvre une porte pour que je puisse partir de cette maison ! »

Le 13 juin 1904, j'étais en train de faire le couscous pour le porter aux Pères et aux Sœurs comme les autres années à l'occasion de la Saint-Antoine, patron de mon mari. J'avais les yeux larmoyants et le nez comme une fontaine. Je descendis à la maison et demandai à Douda de m'aider, car mes tempes battaient. Douda m'invita à m'étendre, et dit qu'elle s'occuperait du repas. Je me couchai dans un coin de la vieille maison, sous le berceau, à la place des malades. J'étais dévorée par la fièvre, et mon beau-père avait rapporté de la glace que les hommes de

la montagne avaient trouvée dans les crevasses et vendaient au marché. Mon beau-père me fit une citronnade glacée. Je bus ce breuvage avec délices, et me recouchai. Mon fils Henri avait neuf mois, je laissai tout à l'abandon. Ce fut Douda qui prit soin de moi et de l'enfant.

Le Père Dehuisserre vint quelques jours après, il diagnostiqua une pleurésie. Il me mit des ventouses scarifiées en quantité, puis des vésicatoires et la fièvre tomba. Mon bon appétit me sauva. Tous les jours, matin et soir, je mangeais à volonté des côtelettes et des œufs sur le plat. Je restai ainsi une quinzaine de jours. Henri avait dû téter le lait de femmes plus ou moins propres, il était maigre et avait mal aux yeux.

Le Père Dehuisserre m'avait installé un lit avec des tréteaux et une paillasse. Quand je me sentis mieux, il me dit : « Je ne veux plus que tu couches à cette place, j'en ai vu trop mourir dans cet endroit !

Je pouvais me lever ; je décidai d'aller à l'hôpital Sainte-Eugénie pour changer d'air et me rétablir. Mon mari trouva une carriole, moitié brouette, moitié charrette. On y installa ma paillasse. Pour comble de malchance, Paul s'était fait une grave blessure au front, en tombant sur une pierre. Le Père Dehuisserre avait fermé la blessure à l'aide de points de suture.

Nous partîmes donc, mon mari, mes enfants et moi, sur cette charrette, accompagnés d'un parent éloigné qui la conduisait. Nous dûmes voyager de nuit à cause de la chaleur, car nous étions aux premiers jours de juillet.

A l'aube nous arrivâmes à Michelet où nous fûmes reçus par notre ami Habtiche, commis à la commune mixte de Michelet. Nous nous reposâmes chez lui, puis je voulus aller à l'hôpital. Je pensais qu'étant fille des Sœurs, celles-ci m'offriraient une chambre.

A l'hôpital, je fis appeler Mère la Compassion, Supérieure du poste. Je lui expliquai mon cas ; elle me regarda fixement et me dit : « Est-ce que tu es bien prise ? » (Sans doute me croyait-elle poitrinaire.) — « J'ai eu une pleurésie, lui répondis-je, mais je suis guérie, et je viens seulement pour changer d'air. »

Elle me conduisit à la salle des femmes et me montra un lit entre deux malades aux plaies purulentes ; un berceau pour mon petit se trouvait à côté, muni d'un bout de gaze servant de moustiquaire. je devais m'adresser à Sœur Chantal pour qu'elle me donne le costume réglementaire : la blouse bleue, à raies blanches, et le mouchoir en vichy rose, à carreaux rouges et blancs.

Je déclarai à Sœur Chantal que je préférerais mourir plutôt que de rester à l'hôpital entre deux chancreuses, et de revêtir le costume de salle. « J'ai cru, lui dis-je, qu'étant une ancienne fille des Sœurs, j'avais droit à plus d'égards. » Elle dit simplement : « Je savais que tu n'accepterais pas de rester dans ces conditions, et je l'ai fait observer à notre Mère. ».

Je revins donc à Michelet. Notre ami Habtiche m'accueillit par ces mots : « Dans notre maison, tu seras chez toi tant que tu voudras y demeurer ! »

Et nous nous attardâmes là jusqu'au 18 août, c'est-à-dire quarante jours ! Tant que je vivrai, je garderai une reconnaissance infinie à cet homme qui nous reçut princièrement.

Henri avait une entérite due au mauvais lait. Notre ami appela le docteur qui ordonna de l'acide lactique. Un jour et une nuit l'enfant fut mis à la diète. Le soir du deuxième jour il allait mieux et je lui redonnai le sein, mais sa bouche . et sa langue étaient pleines de boutons blancs ; il me fallut les lui frotter avec du miel et un chiffon rugueux : il me mordait les doigts, et je désespérais de le sauver. Enfin, sa bouche guérie, l'enfant se remit à prendre le sein. Du pus commença bientôt à sortir de ses oreilles, il coulait sur les joues du bébé chaque fois que je le couchais sur le côté. Il avait grossi, mais le pus avait formé de chaque côté de sa figure des plaies. Le docteur m'assura que c'était le mal qui s'évacuait par là. Henri marchait maintenant à quatre pattes par toute la maison, et mangeait les tomates crues qu'il trouvait à portée de sa main. Moi, j'allais mieux, le changement d'air et de milieu, le repos m'avaient fait du bien. Les petites de notre ami dans leurs prières disaient : « Jésus, *guélis Henli !* »

J'étais suffisamment rétablie. Ma mère était venue me voir et avait passé quelques jours près de moi à Michelet. Mon frère, accouru lui aussi, m'avait fait don de quelques pastèques que je devais emporter à Ighil-Ali. Mon mari loua une charrette, et, après avoir remercié nos hôtes de leur accueil, nous reprîmes le chemin du retour.

Je remontai dans mon étage. Beaucoup de choses que j'avais laissées avaient disparu, entre autres mes souliers, mais à qui réclamer dans cette maison pleine ?

La saison des figues tirait à sa fin, ma belle-mère en avait fait sécher pour l'hiver en quantité. Reskia ne voulait plus retourner chez son mari, elle et Lla Djohra sa mère vécurent de nouveau chez moi. Ma vieille

amie Lalla Aïni, mère de Lla Djohra, de l'oncle Hemma et du pauvre Khaled, ne bougeait plus de sa couchette de douleurs, et ses yeux ne distinguaient plus rien, mais la vie ne l'abandonnait pas. Chaque fois que je pouvais me procurer une douceur, je m'empressais de la lui apporter.

L'hiver était revenu. Ma belle-mère, en l'absence de mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche, allait chercher des charges d'olives que nous mettions à sécher pour avoir une provision d'huile ; nous avions recommencé à travailler la laine pour le marché et un burnous était sur le métier. Vint Noël, le 1er janvier : nous étions en 1905. Paul fréquentait l'école, dans la classe de son père. Henri avait deux ans, c'était le plus bel enfant du village. Et quand les femmes se disputaient, elles se disaient l'une à l'autre : « Aurais-tu mis au monde Achour-ou-Amrouche pour être si fière ? » Toute la famille l'aimait, c'était à qui le gâterait.

•

Nous étions en février quand mourut un parent d'une crise d'urémie. A cette occasion, le grand-père Hacène vint de Tizi-Aïdhel. C'était le même homme, toujours aussi droit. Sa mule tirée par la bride, il entra dans la cour, fut salué par toutes les femmes qui lui baisèrent la main et la tête, puis il monta chez Taïdhelt. Cette année-là, il visita tous ses champs, fit successivement le tour de *Thazroutse, Thin G'ejoûdha.* Il alla au moulin qui était surveillé par le cousin Rabah et donnait beaucoup de farine. Il se rendit au chevet de Lalla Aïni qui était au plus mal, il la remercia de tout ce qu'elle lui avait donné quand il était enfant et miséreux. Il embrassa la main et la tête de la vieille femme qui mourut dans la nuit. Le soir, il avait demandé du linge propre à Taïdhelt, car il laissait toujours à la maison des gandouras et des burnous immaculés. Il s'était changé dans la grande pièce glaciale ; le vent pénétrait par toutes les ouvertures mal fermées. Il repartit le lendemain monté sur sa mule pour Tizi-Aïdhel. Je ne le revis qu'un mois plus tard, mais mort !

De retour à son domicile, il avait dû s'aliter et ne se releva plus. Se voyant près de mourir, il appela ses enfants auprès de lui : mon beau-père Ahmed, mon mari Belkacem partirent. Ils arrivèrent pour assister à sa fin. Et comme Belkacem lui demandait : « Qu'as-tu fait

pour moi, grand-père ? » celui-ci lui répondit : « J'ai fait pour toi plus que pour les autres : je t'ai fait donner l'instruction. La plume que je t'ai mise entre les mains vaut mieux que tous les biens de la terre. »[1] mourut un ou deux jours après.

Il était tellement respecté, que les gens de Tizi-Aïdhel voulurent le charger sur leurs épaules. Ils firent une civière, et tous les hommes du village se relayèrent, en marchant le plus doucement possible pour ne pas endommager le cadavre de celui qui, pendant des années, avait vécu au milieu d'eux, en homme de bien.

La nouvelle était déjà parvenue à Ighil-Ali, un serviteur de la famille avait devancé le cortège funèbre. C'est vers huit heures du matin que la porte cochère du vestibule s'ouvrit à deux battants pour livrer passage à la civière. Tous les hommes entrèrent. Une natte et une couverture furent étendues, l'on y déposa délicatement le corps et nous nous mîmes toutes autour. Je pleurai beaucoup, car j'aimais le grand-père. On avait égorgé deux moutons, et toutes les femmes de la famille roulèrent le couscous afin que tous ces hommes venus de loin pussent se restaurer, avant de repartir pour leur village.

Auprès du mort, pour le pleurer, s'étaient rangées ses filles, ses belles-filles. Mais dans un coin de l'immense pièce, une scène attira mon attention : mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche, en conciliabule avec un de nos cousins, marchandait un portefeuille brodé d'argent, pendant que son père était étendu à terre !

On aménagea une tombe avec des briques et du ciment, le fond et les côtés furent carrelés ; et le soir, on y déposa l'homme qui avait tant travaillé, s'était tant privé, avait couru tant de risques pour que le bien ainsi amassé fût dilapidé en neuf ans !

Le grand-père mourut le 5 mars 1905. En 1914, sa maison était vendue ! J'avais remarqué que personne n'avait réellement pleuré cet homme. Dès l'enterrement la cupidité de chacun se déchaîna. Ma belle-mère m'avoua qu'elle était contente ! J'ai su plus tard que cette mort avait été la bienvenue pour mon beau-père Ahmed, criblé de dettes.

Zahra était partie chez ses parents, le grand-père ayant fait jurer à son fils qu'il se séparerait de cette femme, qui, selon lui, avait porté malheur à la maison dès avant son entrée dans la famille : ce n'était pas un bon présage que la belle mule « Gazelle » eût roulé dans un ravin.

[1] . *Efkirak leqlam !*, « je t'ai donné la plume » !

Le fils avait promis solennellement d'obéir, et le père était mort tranquille. Il laissait un petit garçon de quinze jours qui devait hériter au même titre que mon beau-père et empêcher celui-ci de courir à la ruine.

Quelques jours après la mort de l'aïeul, mon beau-père dit à Belkacem d'abandonner sa place de moniteur chez les Pères, car il avait mieux à lui proposer que cinquante francs par mois. Malgré mes conseils de prudence, mon mari se laissa tenter.

La même année, mon beau-père amena des Aïth-Djellil une femme qu'il épousa en remplacement de Zahra ; on l'appelait Smina ou *Tajlilith*. Pour se concilier les bonnes grâces de ses sœurs et des co-épouses de son père, il avait remis la direction de la maison à sa sœur Fatima. Ce fut la ruine ! L'huile sortit par outres pleines du moulin, car on était en train de moudre les olives.

A l'époque, il y eut beaucoup de chuchotements dont je ne compris pas le sens. Tassâdit s'était remariée à un homme de sa convenance ; et Reskia elle-même épousait Lhoussine-ou-Hemouche, un militaire à demi-solde. On sentait dans la maison une atmosphère d'orage. Tassâdit disait qu'elle seule avait le droit de pleurer Hacène-ou-Amrouche, son père, car elle seule avait perdu tous les avantages. Cependant mon beau-père avait recouvré certaines créances, payé ses dettes, et la justice ayant fait l'inventaire des biens, il avait compté de 35 à 40 000 francs d'argent placé. Il avait acheté une belle mule noire, s'était offert une selle haute en filali brodée d'or et d'argent, et il commença à voyager pour faire rentrer l'héritage de son père. Un jour, il décida que Zahra devait revenir, la remplaçante ne l'ayant pas satisfait, bien qu'elle fût une jolie fille.

Dès la première année, je sentis que tout se dégradait. La dernière épouse d'Hacène-ou-Amrouche, celle qui avait une petite fille et un garçon, demanda ce qui lui revenait, mais le petit garçon mourut dans l'année. Restait la fillette, mineure. La mère intenta une action en justice, et mon beau-père dût abandonner à sa demi-sœur toutes les propriétés de Tizi-Aïdhel et sa part d'argent liquide fut placée chez le notaire.

Ce fut ensuite le tour de ses autres sœurs, Fatima et Tassâdit, qui prirent pour conseil le mari de cette dernière. Ahmed commençait à manger leurs économies, elles furent obligées de traiter à l'amiable. Elles reçurent en part commune la vieille maison et un champ d'oliviers et de figuiers.

Nous étions en 1906. Il avait beaucoup neigé et il faisait très froid. Nous habitions la maison aux provisions qui était maintenant vide. Je me demande comment nous avons pu subsister cette année-là, car nous n'avions aucune ressource. Mon beau-père s'était fâché avec nous parce que mon mari lui avait refusé le droit de faire circoncire mes enfants. Belkacem s'était plaint à l'Administrateur et celui-ci, par la voix du caïd, avait intimé l'ordre à mon beau-père de laisser les enfants tranquilles. A la suite de cet affrontement, il avait voulu nous chasser de sa maison.

•

J'attendais mon troisième enfant. C'est le 7 février 1906 que naquit Jean-El-Mouhouv, par une tempête de neige. Dans la nuit, je fus prise de douleurs, et pendant que Douda se tenait près de moi, ma belle-mère alla chercher la sage-femme. Je souffris beaucoup de coliques après l'accouchement, j'avais pris froid sans doute. Paul était descendu par la neige avertir les ménages chrétiens et tous les hommes vinrent, leur fusil sur l'épaule, pour saluer la naissance. Quelques jours auparavant, nous avions reçu une lettre de Habtiche dans laquelle cet ami demandait à mon mari de venir l'aider au recensement de la population, aussi Belkacem était-il absent.

Nous vivions tant bien que mal de ce que mon beau-père nous donnait. Maintenant, ce n'était même plus Fatima qui tenait la clef des provisions, mais mon jeune beau-frère Mohand-Arab, fils de Douda, âgé de quatorze ou quinze ans et un peu lunatique.

Parti en mars, mon mari ne revint qu'en mai-juin. Paul avait eu la rougeole. Henri pleurait en appelant son père « Dada Kaci ». Nous vécûmes cette année 1906 des quelques sous qu'il avait gagnés et des deux burnous que nous avions tissés et vendus Lla Djohra et moi, car, après une dispute entre nous et Zahra, mon beau-père nous avait déclaré qu'à l'avenir nous devrions nous débrouiller seuls.

Un moment Taïdhelt avait remis cinq mille francs à mon beau-père pour payer les arrhes d'une ferme qu'il pensait acheter pour elle 65 000 francs, avec le cheptel, mais quand il fallut débourser la totalité de la somme, Taïdhelt avoua qu'il ne lui restait plus rien. Les arrhes furent récupérées et la ferme vendue à des gens de chez nous.

Taïdhelt acheta alors pour sa fille Fatima et ses orphelins la maison du cousin Amar, située derrière la nôtre, et elle y déménagea, emportant

tout ce qu'elle put ; des jarres vides et un moulin à bras. Elle ne revint que rarement dans notre maison.

Les jours, les semaines et les mois passèrent. Avec les 5 000 francs repris sur la vente de la ferme, Ahmed-ou-Amrouche acheta du blé, remplit la grande jarre en alfa pour la dernière fois.

Le grand-père Hacène avait coutume de dire : « Mon bien est comme un balai, il ne restera rien dans la maison où il entrera. » De fait, son bien n'a profité à personne, il a même semé la ruine chez ceux qui l'ont acquis.

Avec le reste des 5 000 francs, Ahmed-ou-Amrouche maria son fils Mohand-Arab à une gentille fille de Tazayert aux grands yeux bleus. Il y eut une belle noce avec tambour et musiciens.

En juillet 1909, mon beau-père se rendit un jour à Bougie pour affaires ; en revenant, il fit la rencontre d'une troupe de musiciens à qui il emprunta une danseuse (on dit dans notre pays que ces femmes sont de mœurs légères). Ce jour-là était né mon beau-frère Ali, le fils de Smina qu'Ahmed avait épousée après Zahra ; le père et la mère de Smina étaient venus de leur village, tout le monde était autour de l'accouchée, les femmes chantant « l'Appel à la joie », les hommes faisant parler la poudre. Tout à coup mon beau-père ouvrit la porte cochère et fit descendre de sa mule une femme. Qui pouvait être cette femme ? Chacun se le demandait. Etait-ce une nouvelle épouse ? Quand Da L'Mouloud, le père de l'accouchée, murmura : « Je la connais, c'est une danseuse ! » les femmes chantèrent de plus belle et cette femme dansa. Dans nos pays kabyles, nul n'aurait osé amener pareille créature dans sa famille, parmi ses fils déjà des hommes, ses filles et ses épouses. Il y eut une tornade ce jour-là, le vent souffla avec une telle force qu'il me sembla voir les maisons se toucher, tant elles avaient été secouées. La colère de Dieu était déchaînée. Cette danseuse s'appelait Aldjia ; elle passa la nuit chez Taïdhelt, et le lendemain, son fusil sur l'épaule, mon beau-père la ramena aux musiciens, ses patrons. Mais de ce jour mon parti fut pris. Il fallait partir, partir avant la ruine complète. Plusieurs propriétés étaient déjà mises en gage à 30 % et bientôt les intérêts dépasseraient le capital. La jarre de blé avait été mangée, la plupart des jarres d'huile vidées et l'huile vendue, la maison était un gouffre : chacun tirait de son côté, et le maître du logis plus que les autres. Il passait ses jours au café.

Je dis à mon mari : « Il faut partir ! il faut que tu ailles chercher une situation avant que nous ne soyons sans abri. » Longtemps mon mari refusa : il avait peur de l'inconnu, n'étant pas armé pour la lutte. Souvent, quand je préparais le déjeuner ou le dîner sous la soupente de l'escalier qui servait de cuisine, je surprenais, fixé sur mon visage, son regard désespéré. Et comme je lui demandais la raison de ce regard, il me répondait : « Pour que je me souvienne de ton visage ! »

Mon coeur saignait, mais je sentais la nécessité, pour lui, d'aller gagner sa vie ailleurs, car son père ne lui donnait pas un sou. Quand il y avait une fête comme celle du Mouton, son père lui remettait en étrenne cinq francs en argent. A l'époque, avec cinq francs on pouvait faire son marché. Mais nous étions cinq personnes à vivre, et avec ma belle-mère, cela faisait six.

•

C'est le 7 août, un mardi, que mon mari quitta la maison paternelle pour l'inconnu. Alors qu'il avait cru devenir l'héritier d'une grande fortune, il partait comme un miséreux, à pied. J'avais mis en gage chez Taïdhelt mon khelkhal rehaussé de corail et d'émail, mes fibules, deux paires de bracelets, et le fusil du grand-père qu'on avait donné à Belkacem. En échange de tout cela, elle me prêta trois cents francs que je remis à mon mari. Son train était à 11 heures, mais Belkacem sortit de la maison à 5 heures, je l'avais accompagné jusqu'au bout de la ruelle Amrouche. Il fit la rencontre de son père qui lui souhaita bon voyage et lui dit : « Si tu ne trouves rien à faire, reviens à la maison, il y aura toujours de la galette pour toi. » Mais il ne lui offrit pas un centime pour ses frais de route.

J'ai su depuis que, jusqu'à la gare, mon mari n'avait cessé de pleurer. Il arriva à Constantine le soir même, et quelques jours après, je reçus une lettre de Souk-Ahras où il m'apprenait qu'il était embauché au chemin de fer à raison de trente-neuf sous par jour.

Je m'étais remise à filer et à tisser des burnous avec l'aide de ma belle-mère. Levée avant l'aube, j'« entrais dans le métier » et n'en sortais que pour manger, car Lla Djohra préparait les repas. Elle allait dormir chez sa fille qui avait accouché d'un garçon. Sa co-épouse, Douda, toujours jalouse de Zahra, l'avait chargée d'une corvée peu agréable. Elle lui avait remis sept œufs qu'elle devait laisser sept nuits dans la

tombe d'un exilé. Après ces sept nuits, elle les rapporterait, et on les ferait manger au mari, Ahmed-ou-Amrouche, afin que le cœur de celui-ci « devienne comme un cadavre » à l'égard de Zahra, car avant d'avoir été déposés dans la tombe, ces œufs avaient été confiés à des femmes initiées qui avaient tracé sur eux des signes cabalistiques. Lla Djohra s'acquitta de la commission malgré sa répugnance. Mais le jour où elle rapporta les œufs, son propre petit-fils eut des convulsions et mourut peu de jours après, et ma belle-mère pensa que Dieu l'avait punie d'avoir violé la sépulture d'un exilé.

•

Paul fréquentait l'école, mais il manquait de souliers. Je lui avais tissé un burnous. Nous en avions, ma belle-Mère et moi, tissé deux autres qu'un parent éloigné avait vendus au marché pour soixante-dix francs. (A cette époque, le meilleur burnous valait cinquante francs.) Avec ces soixante-dix francs, nous avions fait nos provisions pour l'hiver. Nous avions acheté douze mesures de blé et six d'orge, car Lla Djohra disait qu'il était préférable de mélanger. Nous avions constitué notre provision d'oignons et de poivre rouge moulu. Pour la nourriture, nous étions à peu près parés, mais nous n'étions ni habillés, ni bien couverts. Aussi, avec le restant de laine des burnous je pensais tisser une grosse couverture pour avoir chaud l'hiver. La mienne, mon mari l'avait laissée en cadeau à notre ami Habtiche pour les trois mois qu'il avait passés chez lui, défrayé de tout. Les enfants rendaient visite à nos parents qui les gâtaient beaucoup — surtout Henri.

Depuis le 4 novembre, mon mari se trouvait à Tunis. Il gagnait maintenant quatre-vingts francs par mois, c'était déjà mieux que les soixante de Souk-Ahras. Il m'avait envoyé pour les enfants de petites capotes en drap ; j'avais revendu celles qui ne leur allaient pas.

Je revois Jean : il n'avait pas encore deux ans ; très fluet, avec de beaux cheveux châtain clair bouclés, il courait pieds nus dans la neige de la cour. Henri, lui, avait les cheveux noirs, le teint très blanc et la figure poupine, alors que celle de Jean était allongée. Le soir, quand les fellahs recevaient leur plat de couscous au bouillon de fèves sèches, ils appelaient les enfants qui réclamaient leurs cuillers. Assis sur les genoux de ces braves gens, ils se mettaient à manger avec eux leur repas.

Cette époque de ma vie a été fort triste, mais j'avais l'espoir qu'un jour mon mari aurait une situation et que je pourrais enfin quitter cette maison d'Ighil-Ali où j'étais en butte à des jalousies mesquines et considérée comme une renégate.

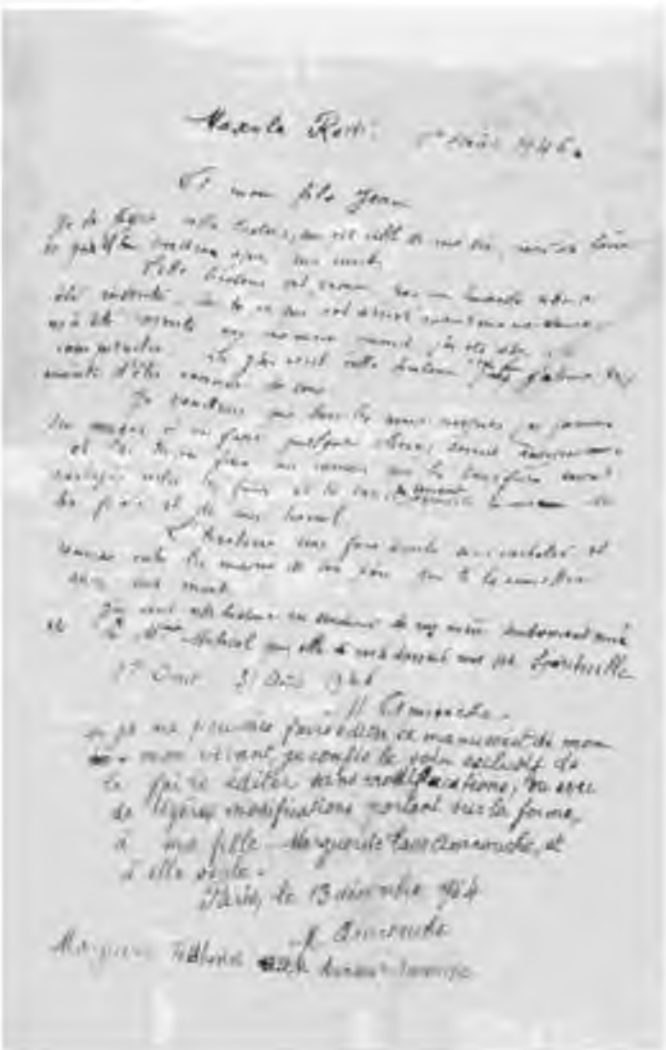
Pour Noël, j'appris par une lettre du Père Justrob la mort de mon frère aîné Mohand qui était venu me voir pendant l'été. Il avait espéré emporter quelques litres d'huile de chez nous, mais je n'avais pas voulu demander de l'huile à mon beau-frère qui me l'aurait refusée. Mohand était reparti les mains vides, à mon grand regret. Il m'avait raconté que lui et notre frère Lâmara avaient partagé leurs biens, car Lâmara avait voulu emprunter pour s'en aller en France où beaucoup des nôtres travaillaient dans les mines et les usines ; lui n'entendait pas s'exiler. Les deux frères s'étaient donc séparés. « Chacun peine pour ses enfants », avait conclu Mohand. La nouvelle de sa mort me fit beaucoup de peine : partout où j'avais vécu, il était venu m'apportant les cadeaux de ma mère pour les fêtes. A Taddert-ou-Fella, c'est lui que ma mère désignait pour venir me chercher et me ramener. Très doux, un peu renfermé, la nature ne l'avait pas favorisé, car il était mal portant. Dès son adolescence, il avait été pris d'un mal que j'ignorais. Peut-être que mieux nourri, et mieux vêtu, Mohand aurait eu plus belle apparence...

Au cours du mois de janvier, un camarade de mon mari vint nous rendre visite ; il arrivait de Tunis où il travaillait aux chemins de fer. Il bénéficiait d'un permis de circulation pour sa femme et il devait m'en faire profiter. En effet, vers le 15 février, mon mari vint nous chercher, son patron lui ayant fait l'avance de notre voyage, car il pensait que loin de sa famille son commis n'aurait pas l'esprit à ses affaires.

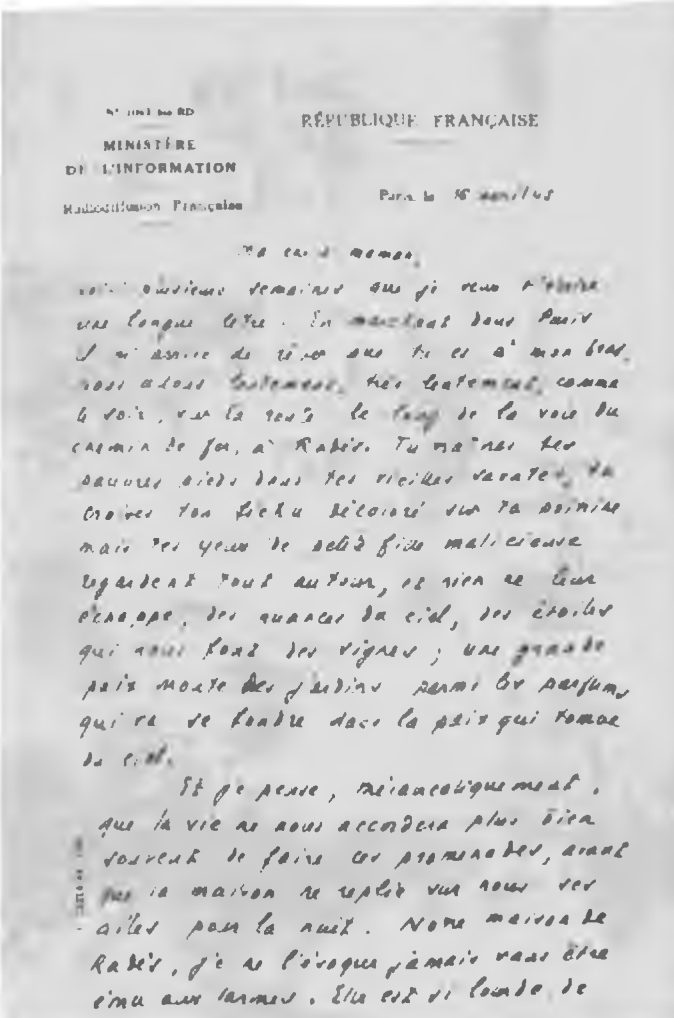
Le patron avait donné à Belkacem une malle où nous mîmes les quelques objets et vêtements que nous possédions. Il lui avait accordé un congé de huit jours. C'est ainsi que nous quittâmes le pays.

Le manoir et son village, photographiés en 1980.

En Kabylie, à 18 ans, avec Paul Mohand-Saïd, son fils aîné.



Première page du manuscrit original



N° [illegible] RD

MINISTÈRE
DE L'INFORMATION

Radiodiffusion Française

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

Paris, le 16 avril 45

Ma chère maman,

Voici plusieurs semaines que je veux t'écrire une longue lettre. En marchant dans Paris il m'arrive de rêver que tu es à mon bras, nous allons lentement, très lentement, comme le soir, sur la route le long de la voie du chemin de fer, à Radès. Tu traînes tes pauvres pieds dans tes vieilles savates, tu croises ton fichu décoloré sur ta poitrine mais tes yeux de petite fille malicieuse regardent tout autour, et rien ne leur échappe, des nuances du ciel, des étoiles qui nous font des signes ; une grande paix monte des jardins parmi les parfums qui se fondent dans la paix qui tombe du ciel.

Et je pense, mélancoliquement, que la vie ne nous accordera plus bien souvent de faire ces promenades, avant que la maison ne replie sur nous ses ailes pour la nuit. Notre maison de Radès, je ne l'évoque jamais sans être ému aux larmes. Elle est si lourde de

Lettre de Jean Amrouche à sa mère, 16 avril 1945

A l'entrée de l'hôpital Sainte-Eugénie (à deux kilomètres de Miahelot), en 1898

Fadhma Aïth Mansour Amrouche, Paris, 1965 (Photo Nicolas Treatt)

Bretagne, Toussaint 1966

III

L'exil de Tunis

1
Les transplantés

En deux jours il fallut achever les préparatifs, et, malgré l'hiver, faire sécher le linge que nous avions lavé, Lla Djohra et moi, à la rivière. Je vis de loin, pour la dernière fois, le moulin qui tournait. Je fis à tous mes adieux et nous quittâmes cette maison où nous avions cru vivre pour toujours.

J'avais rendu à Taïdhelt les trois cents francs pour qu'elle me restitue les bijoux que j'avais déposés chez elle, mais elle me fit cadeau de cent francs, prix de notre voyage. Nous descendîmes à pied jusqu'à la gare ; une mule et un âne suivaient porteurs des enfants et des minces bagages. Ma belle-mère, Taïdhelt et d'autres parents nous accompagnèrent. De mes fibules j'enlevai toutes les breloques que je donnai à Lla Djohra. je lui avais laissé de la laine préparée pour tisser une couverture et le reste des provisions. Mais elle n'approuvait pas notre départ.

De ce voyage en troisième classe, sur de dures banquettes à côté des Arabes qui chantaient inlassablement le même air, j'ai gardé un souvenir de cauchemar.

Nous couchâmes à Constantine chez une amie de Taïdhelt dont le fils était agent de police. Le lendemain, il fallut partir pour une ville inconnue. Inconscience ou imprévoyance, je ne sais, nous avions emmené avec nous un parent éloigné qui n'avait aucun métier. Il devait rester à notre charge près de trois mois et nous quitter sans nous dire au revoir !

Après toute une journée et la moitié de la nuit, nous arrivâmes enfin à Tunis. A la gare, des amis du pays nous attendaient : Lhoussine-ou-Bouchachi et son cousin s'emparèrent tous deux de nos bagages et nous conduisirent à notre domicile. Lhoussine avait fait venir un repas

de chez le gargotier, mais je ne touchai à rien. On nous avait acheté un matelas de crin qui était étendu sur la *seda,* sorte d'alcôve en forme de lit très haut. C'est là que mon mari, mes enfants et moi nous nous endormîmes, après avoir sorti les couvertures de la malle. Arrivés à minuit, une heure après nous étions couchés.

Il faisait grand jour quand nous nous réveillâmes. Je fis le tour de la maison arabe que mon mari avait louée pour six mois. Elle comprenait deux pièces assez grandes, beaucoup plus longues que larges. Dans chacune, il y avait une *seda* servant de lit. D'une troisième pièce, plus petite, partait un escalier conduisant à la terrasse où se trouvait une minuscule buanderie. La maison était meublée d'importantes étagères ; dans la courette, un banc en maçonnerie tenait lieu de potager, et, à côté de l'une des pièces, à hauteur de la taille, s'ouvrait le puits. Dans le fond d'un réduit sans porte, il y avait les cabinets.

Nous étions en plein quartier musulman, et je ne savais pas un mot d'arabe. Mon mari fit le jour même quelques emplettes indispensables : une corde et un tonnelet pour tirer l'eau du puits, des ustensiles de cuisine, un seau pour aller chercher l'eau à la fontaine, car celle du puits n'était pas potable.

Dès le lendemain, Belkacem reprit sa place au bureau. C'est Paul, un enfant de sept ans et demi, qui dut acheter le pain, les légumes, le café, le sucre, et puiser l'eau à la fontaine située à quelques mètres de la maison. Heureusement tout se trouvait à proximité. Parfois Henri, âgé de quatre ans et demi, essayait d'aider son frère à porter le seau, ou bien un voisin plus grandet, amenait le seau jusqu'à la porte et je le rentrais. Car je me serais trop singularisée, si j'étais sortie, visage découvert, parmi les musulmanes voilées.

Ne parlant pas un mot de la langue du pays, l'arabe, je me sentais bien désorientée. Une voisine me fit signe qu'elle vendait du charbon à deux sous le kilo, j'en achetai. Qui pourra dire ce que j'ai souffert à cette époque de l'exil, quand, mes enfants à l'école, mon mari au bureau, Jean endormi, je montais sur la terrasse qui donnait sur l'avenue, pour écouter avidement le langage des Chleuhs marocains qui ressemblait à celui de mon pays ! Les patrons de mon mari nous rendirent visite : la dame m'apporta une jupe et un corsage et m'invita à aller la voir chez elle, rue d'Algérie. Un jour, Henri se perdit. Il était sorti de la maison et avait suivi l'avenue Bab-Djedid. Mon mari alerta la police : on retrouva

l'enfant rue de la Casbah ; quelqu'un avait reconnu qu'il n'était pas du pays, et on l'avait ramené.

Le patron avait été d'avis que les enfants aillent à l'école chez les Frères séculiers de la rue d'Algérie. Il fallut d'abord les habiller. Nous leur achetâmes de petits costumes au rabais, et je leur confectionnai des tabliers à carreaux. J'avais bien peur, car ils devaient traverser toute la rue Algésiras où les tramways circulaient. Avant d'aller en classe, Paul, au Souk El-Asser, m'achetait le nécessaire pour les repas.

Les six mois de location passés, je dis à mon mari que le mieux pour nous serait d'habiter dans un quartier européen où je pourrais sortir comme les autres femmes. Il loua un petit appartement rue Sidi-el-Mordjani, en plein centre italo-sicilien. Avec la modique somme dont nous disposions nous n'avions guère le choix. Cet appartement, au rez-de-chaussée, n'avait que deux pièces minuscules, l'une carrée servant de salle à manger, l'autre pouvant contenir deux lits, et, dans un coin la malle. Nos affaires avaient été transportées dans la hotte d'un portefaix et nous avions pris une charrette pour nous conduire à notre nouvelle demeure.

Le dimanche qui suivit le déménagement, mon mari, à la salle des ventes, acheta un buffet et deux lits, l'un pour nous, l'autre pour les enfants. Nous étions tranquilles : dans la petite cuisine, j'avais le robinet d'eau ; les cabinets avaient une chasse et ne risquaient pas de se boucher comme ceux de la maison arabe.

Au rez-de-chaussée, sur le patio, vivaient deux autres ménages ; à l'étage il y en avait trois autres dont un allait partir pour l'Italie et le logement serait bientôt libre. Moins humide que celui du bas que nous occupions, je décidai que je le prendrais.

Mes voisines, des Italiennes, furent gentilles pour moi. Avec elles, j'allais au Souk faire mes courses. C'est ainsi que j'achetai une pile pour laver le linge et des ustensiles de cuisine. Quand je voulais tailler un vêtement et que je ne savais pas m'y prendre, elles ne refusaient pas de m'aider. C'étaient des femmes d'ouvriers, de maçons, mais elles savaient travailler et vivre de peu.

•

Au mois de décembre, j'eus un autre petit garçon. Les Sœurs de Saint-Vincent de Paul qu'on avait intéressées à nous m'apportèrent une

layette. La femme du patron me fit don d'une paire de draps de fil et d'une douzaine de couches pour le bébé.

Nous étions très, très pauvres. Dès le début de décembre, tous les soirs, mon mari, qui n'aimait pas écrire, rédigeait des lettres de bonne année pour toutes les connaissances susceptibles d'envoyer un petit cadeau. C'est ainsi qu'il écrivait aux parrains et marraines d'Henri, de Jean qui habitaient Saint-Dizier, aux Pères Baldit, Justrob, Giraud et Dehuisserre. Et nous attendions les réponses à ces lettres avec impatience, espérant qu'un modeste mandat les accompagnerait. L'Abbé Godard, parrain d'Henri et de Jean, nous a beaucoup aidés : c'est par billets de cent francs qu'il nous a secourus après notre départ d'Ighil-Ali.

Le patron et la patronne de Belkacem furent parrain et marraine de l'enfant qui venait de naître : on l'appela Louis-Marie. Le Père Justrob, un jour, m'apporta une sacoche d'artichauts et m'invita à me rendre, pour Pâques, avec les enfants, à Boukris, pour toute la journée. Il nous reçut cordialement. Tous les dimanches il voulait que nous allions à Carthage, chez les Pères, pour que les petits fassent un bon repas que lui-même paierait. A cette époque où, pour nous, la vie était très difficile, les missionnaires de Carthage nous furent d'un grand secours. Les enfants avaient surnommé le Père économe « Père Confiture ».

Le patron de mon mari était gérant de plusieurs immeubles. Un appartement s'étant trouvé libre, il nous l'offrit au loyer payé par le précédent locataire. En juillet, nous allâmes habiter ce nouvel appartement composé d'une grande cuisine, d'une très longue pièce étroite qui pouvait contenir un lit, une table et quelques chaises, et d'une autre pièce carrée assez spacieuse.

Ce logement, au premier étage, donnait sur la rue Chaker resserrée et populeuse. Tous les soirs des Italiens faisaient des sérénades en s'accompagnant de leur mandoline, et dans les patios, le samedi, ces braves gens organisaient des bals, et ils dansaient et chantaient tout en mangeant des fèves bouillies. Certaines voisines parlaient un peu le français et nous finissions toujours par nous comprendre, mais je me gardais de leur demander même une allumette. Ces gens vivaient d'une manière très simple. Avec de la semoule, les femmes pétrissaient des pains énormes quelles mettaient à cuire au four, elles les enveloppaient ensuite dans des linges afin qu'ils ne durcissent pas. A midi, c'était tous les jours le plat de macaronis à la tomate, et le soir, on posait sur la

table l'une des grosses miches et chacun en coupait à volonté, et faisait passer le pain avec une salade de variantes, du thon ou du fromage. Le vin ne manquait jamais.

Au mois d'août, j'eus la jaunisse, et le docteur m'ordonna d'aller à l'hôpital. Je ne pouvais rien avaler et ne me tenais pas sur mes jambes. A l'Assistance, on refusa de garder mes petits, car nous n'étions pas Français. Je partis quand même pour l'hôpital. Je suppliai tellement qu'on m'accepta. J'avais cru qu'on me laisserait mon petit enfant de neuf mois qui marchait tout autour du banc, mais la Sœur l'emmena dans une autre salle où, pour l'empêcher de se déplacer, on lui avait attaché ses petites mains aux barreaux d'un lit. J'écrivis aux Sœurs de Carthage de venir à mon secours ; elles prirent le bébé, ainsi que ses frères qui étaient à la maison. La jeune fille chargée de soigner le petit Louis-Marie, chez les Sœurs de Carthage, m'a raconté plus tard qu'il avait des plaies aux poignets occasionnées par les liens.

Je restai à l'hôpital du 17 août 1909 au début d'octobre, mais je sortis trop tard pour sauver mon enfant : huit jours après mon hospitalisation, il partait d'une entérite infectieuse. Je n'ai jamais pu oublier sa mort, dont je me sentais responsable. *Mektoub !*

Je ne pouvais plus supporter de vivre dans l'appartement de la rue Chaker : je voyais partout mon petit qui me suivait dans son trotte-bébé d'osier. Je voulus changer de logis. Dans la même rue, impasse de l'Eventail, il y avait une grande chambre avec une seule fenêtre et donnant sur un patio vitré ; je l'acceptai en attendant mieux, et nous déménageâmes encore.

Nous demeurâmes dans cette chambre, qui était spacieuse, d'octobre à décembre. En décembre, le voisin d'à côté abandonna son appartement : deux pièces carrées assez grandes, avec deux fenêtres sur rue et communiquant par une ouverture sans porte. Mais j'achetai de l'étoffe à bon marché et fis des rideaux, mis des étagères pour ne rien laisser traîner. Nous couchions dans une pièce et les enfants dans l'autre.

•

Pendant ma maladie, un chef de bureau de la Compagnie du Chemins de Fer était passé à l'agence où travaillait mon mari. Le trouvant seul, il lui proposa d'entrer aux Chemins de Fer. Mais il fallait un certificat médical. Belkacem passa la visite. Il craignait pour sa vue, car il avait un œil perdu par la variole. Il fut constaté que toute la force des deux yeux s'était portée sur un seul, et mon mari fut accepté. Le 9 décembre 1909, il débuta aux Chemins de Fer.

Avant de quitter son patron, mon mari avait demandé conseil aux Pères de Carthage. Ils furent tous d'accord pour l'engager à partir. Et le Père Justrob qui avait fait une visite au patron ajouta : « Si tu restes chez lui, à la fin de tes jours, il faudra que tu demandes un certificat d'indigence ! »

Je n'ai plus revu ce patron qui désirait que je sois la bonne de sa femme, entendait nous payer, mon mari et moi, cent vingt francs par mois, et qui, un matin que la montre de Bellcacem retardait de cinq minutes, lui dit quand il arriva au bureau : « Souvenez-vous qu'il y a une heure pour entrer, mais qu'il n'y en a point pour sortir ! » Parfois, quand le travail pressait, mon mari passait une partie de la nuit à le finir, et jamais une heure supplémentaire n'a été comptée. Le patron refusa de nous régler le dernier mois de salaire. Mais le Père Vincent nous le paya en nous disant : « Laissez-le lui, ça ne le rendra pas plus riche ! »

Désormais, mon mari gagnait cent vingt francs par mois au lieu de cent, et nous avions plusieurs avantages, sans compter les permis de circulation : nous avions droit aux visites médicales gratuites et aux médicaments ; nous pouvions acheter du pétrole, du savon, au prix de revient. Mais ce qui surtout nous enchanta, c'est de pouvoir enfin retourner quelquefois dans notre pays, car, sans les permis, jamais nous n'aurions pu mettre assez d'argent de côté pour payer nos places.

•

Nous avions pris possession de notre nouveau logement. Comme voisins de palier, nous avions deux autres ménages, et la cuisine était commune. je préférai acheter un fourneau à pétrole et faire à manger dans la salle qui servait de chambre aux enfants. Ainsi, je voyais les autres locataires seulement quand je prenais de l'eau à la cuisine, ou quand j'allais aux cabinets, ou encore à la petite buanderie située sur la terrasse.

Les enfants fréquentaient toujours l'école des Pères Maristes, lesquels avaient appris que mon mari avait quitté son patron, et que celui-ci ne s'intéressait plus à nous. Comme les enfants ne payaient pas, le surveillant vint un jour me prévenir que je ne devais plus les envoyer à l'école (j'ai su depuis que seuls les enfants fortunés étaient admis dans cette école). Je résolus alors de partir pour Ighil-Ali et d'y rester quelques mois, car j'étais très fatiguée. Mon mari demanda des permis et nous partîmes le 12 mai 1910. Nous fîmes le voyage d'une seule traite, sans nous arrêter à Constantine.

Nous étions encore habillés à la manière kabyle ; les enfants avec de petites gandouras blanches et de petits burnous en drap bleu. Belkacem, lui, avait acheté le costume du pays : seroual, gandoura et burnous, ainsi que la ceinture de soie.

Jean avait eu la fièvre durant le voyage, et dès son arrivée à Ighil-Ali, dut s'aliter : il avait la rougeole. A Tunis, c'était presque l'été, là-bas, dans nos montagnes, il faisait froid et on allumait du feu. Je m'installai à nouveau dans la maison aux provisions, vide maintenant. Mon beau-père était encore entouré de ses quatre femmes dont les deux dernières attendaient des enfants. L'un naquit dès les premiers jours de notre arrivée, l'autre le mois d'après : deux garçons dont l'un — fils de Smina-Tajlilith, appelé Mahmoud, et l'autre, de Zahra, prénommé Hacène, du nom du grand-père. J'appris qu'une des grandes propriétés, plantée d'oliviers, avait été vendue ; que ma jeune belle-sœur aux yeux bleus avait été répudiée par son mari Mohand-Arab, que celui-ci était fiancé à la sœur cadette de Zahra (la femme de son père) et que la noce se célébrerait bientôt. Les deux derniers champs avaient été mis en hypothèque pour cinq mille francs, afin de payer la dot et de faire les frais du mariage. C'était la ruine complète.

Mon mari ne resta pas longtemps avec nous, car il ne disposait que de quinze jours de congé.

Il fit un orage terrible en juin, il plut des journées entières, et la rivière était tellement grosse que le moulin put tourner de nouveau. Un troupeau de chèvres avait été noyé. J'avais acheté un sac de blé et en profitai pour le donner à moudre. L'année d'avant, en 1909, m'a-t-on raconté, il y avait eu une épidémie de typhus, plusieurs familles avaient été décimées.

Le grand-père maternel de Belkacem était, lui, mort de vieillesse. Taïdhelt était toujours dans la maison d'Amar : elle avait été atteinte du

terrible mal, était restée des jours et des jours sans connaissance. Pendant ce temps-là, sa fille et son fils auraient fini de vider la caisse du grand-père Hacène.

Après Jean, Henri avait eu la rougeole. Grâce au froid assez vif, je n'eus pas de peine à les empêcher de sortir. Paul était entré chez les Pères comme pensionnaire. Je demandai à la Mission un terrain pour que nous puissions faire construire une maison, en cas de besoin. Le Père Dehuisserre m'en promit un, à la condition de réserver un passage entre le voisin et nous. J'acceptai et, par lettre, avisai mon mari.

La veille ou l'avant-veille de mon départ, j'avais fait un rêve. J'étais debout devant la porte du vestibule qui regarde la cour. Je levai les yeux et vis des cordes tendues à travers toute la cour, des cordes et des cordes où séchait de la viande. Il y en avait, il y en avait ! Cette viande était dorée par le soleil, et je me dis en moi-même : « Tout cela, moi, je n'en profiterai pas, puisque je vais partir. » Soudain, surgit une femme près de moi, une femme que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vue. Elle mit sa main sur mon épaule et me dit : « Cela te fait de la peine ? » — « Oui, dis-je. » — « Ferme les yeux », ordonna-t-elle, et j'obéis, mettant ma main sur mes yeux. — « Ouvre-les, maintenant ! » Et j'ouvris les yeux. Toutes les richesses qui m'avaient frappée avaient disparu : « Tu vois, me dit-elle, de tout cela il ne restera plus rien. » Pas plus que je n'ai oublié le rêve de Mekla où l'oiseau du destin m'avait déposée en face de l'hôpital, ce rêve fait la veille de mon départ de la maison encore pleine de provisions et de ressources, je ne pouvais l'oublier.

•

Je passai toutes les vacances dans la maison ancestrale. j'y accouchai de mon fils Louis-Mohand-Seghir[1]. J'avais retrouvé certaines des vieilles femmes pour qui j'écrivais jadis des lettres destinées à leurs enfants travaillant en ville. Elles me dirent combien elles me regrettaient, car mes lettres leur portaient bonheur.

[1] . Le bébé mort à Tunis, d'une entérite infectieuse, s'appelait déjà Louis, sa mère voulut donner le même prénom à l'enfant qui suivit.

Je revins à Tunis fin octobre. Louis avait quarante jours. Ma maison de l'impasse de l'Eventail avait été blanchie, et je repris ma place au milieu des voisines qui se réjouirent de me revoir. Je ne gênais personne et rendais volontiers service.

Marie-Louise, ma compagne de Taddert-ou-Fella, était bonne à Tunis ; elle venait parfois me rendre visite. Elle avait demandé à être marraine de mon dernier fils. Elle m'avait apporté des couches et une robe de baptême. Le petit fut baptisé à Carthage. Le 1er janvier 1911, seul mon mari se rendit à Carthage pour souhaiter la bonne année aux Pères. Il continuait tous les ans à écrire ses lettres de vœux et nous recevions à cette occasion quelque argent. Le Père Dehuisserre avait glissé un billet de vingt francs dans sa lettre, le Père Baldit nous avait adressé un mandat de quinze francs, et les parrains et marraines de Saint-Dizier du linge et un peu d'argent. Nous avions pu acheter de petits costumes et de petites pèlerines pour Henri et Jean qui allaient à l'école toute proche, rue de l'Eglise.

Mais un jour, nous reçûmes une lettre du Père Boquel, économe à Ighil-Ali. Il nous demandait de venir chercher notre fils Paul que nous avions laissé en pension : son père gagnant de bons mois, le fils n'avait pas besoin de la charité des missionnaires. Il ajoutait que nous devions nous occuper de faire construire sur le terrain que nous avait concédé la Mission, car la terre s'éboulait, et que si nous ne pouvions ou ne voulions pas bâtir, il donnerait le terrain à d'autres qui habitaient le pays et en avaient un besoin plus urgent. Mon mari sollicita un congé de huit jours et alla chercher son fils.

Quand il revint, il ramenait non seulement Paul, mais Lla Djohra, sa mère, qui s'était disputée avec Zahra. Cette nouvelle charge me fut pénible, car mon mari gagnait bien peu et les allocations familiales étaient inconnues. Il fallait tenir. Les Italiennes, mes voisines, me firent remarquer que dans le linge de ma belle-mère, mis au lavage dans ma pile, il y avait des poux. Je fis bouillir ce linge et se changer Lla Djohra.

De ce jour, je dus chercher un autre logement, les deux pièces ne nous suffisant plus, et les italiennes prenant dès mines dégoûtées. Après bien des recherches, je finis par trouver une maison grande, mais n'ayant pour ouvertures que deux portes vitrées donnant chacune sur une rue. On pouvait entrer par une rue et sortir par l'autre ; quand la porte était fermée, l'air manquait. Il y avait trois pièces de bonnes dimensions, dont une complètement sombre, et une cuisine éclairée par une lucarne de plafond. C'était un appartement fort incommode. J'avais

néanmoins préféré quitter l'impasse où nous étions trop à l'étroit et trop voyants. J'ai toujours craint que le monde se moque de moi.

Nous habitâmes un seul mois dans cette maison où un vol fut commis, je ne sus jamais par qui. Un ami de mon mari m'avait confié un peu d'argent que je posai tout en haut du buffet (il était impossible à un gosse de le prendre). Or, quand cet homme vint me réclamer l'argent, il avait disparu.

Je montai sur une chaise et cherchai, cherchai, demandant aux enfants, à ma belle-mère, à son neveu *Rabir* qui habitait alors avec nous, sans pouvoir découvrir le voleur. En outre, il m'était intolérable de continuer à vivre dans cette maison depuis que j'avais appris qu'un homme était subitement mort dans la pièce où je couchais ; à tout cela il faut ajouter que nous entendions tous les bruits de la maison voisine.

C'est alors que je trouvai l'appartement de la rue des Marchands d'huile. Il était au deuxième étage, il comprenait deux belles pièces, bien aérées, plus une petite, une vaste cuisine, un balcon vitré dont on pouvait ouvrir les battants en les repliant les uns sur les autres. Il était très clair ; une grande terrasse carrelée servait à étendre le linge. Une seule famille italienne habitait l'étage en dessous, mais dans la journée, ces gens étaient à leur magasin d'ameublement, sauf la vieille tante qui gardait la maison et préparait les repas.

Ce logement n'avait qu'un défaut : il était cher pour notre bourse : il fallait distraire trente-trois francs par mois d'un budget de cent-soixante-deux francs. Nous le prîmes quand même, le cousin Rabir ayant déclaré qu'il nous paierait un petit loyer s'il couchait dans la même chambre que Lla Djohra et les enfants. Mais il ne resta que très peu de temps, à peine un mois. Il m'apprit un jour avoir trouvé à la gare un sac à main contenant de l'argent et quelques bijoux. Avec cet argent, il espérait faire du commerce. Il demanda un permis de circulation et nous quitta.

•

Nous étions en 1911, l'année où les Arabes s'étaient révoltés parce qu'on avait voulu faire passer la voie du tramway à travers un cimetière musulman[1]. C'était aussi l'année du choléra, qui sévit durant l'été : ma

[1] . Il s'agit d'une des premières émeutes qui marquèrent la période du Protectorat.

belle-mère adorait les fruits, surtout les melons et les ligues de Barbarie ! La rue des Marchands d'huile se trouve à proximité des Souks, où l'on vendait des légumes, des fruits, de la viande et des tissus. C'est là que je faisais mes provisions. Habillée d'un peignoir à l'italienne, j'allais et venais sans aucune crainte dans ce quartier juif et italien.

Les enfants fréquentaient l'école de la rue de l'Eglise, tout près de chez nous, et le soir, sur la terrasse, nous respirions l'air de la mer ; de la fenêtre de ma chambre, je voyais loin, jusqu'au Belvédère.

La famille qui habitait l'étage au-dessous ayant déménagé, des compatriotes vinrent s'installer à sa place. Comme ma belle-mère, ils pratiquaient l'Islam et nous considéraient comme des « m'tournis » (renégats), mais leur fils, employé aux Chemins de Fer, était comme nous un converti.

Notre voisin Ali-ou-Bali se rendit en Kabylie et Lla Djohra désira l'accompagner. Pour une fois, nous tentâmes de faire du commerce : nous savions les poivrons secs hors de prix à Ighil-Ah, alors qu'à Tunis ils valaient cent-vingt francs le quintal. Nous pensâmes que ma belle-mère saurait se débrouiller et vendre ce quintal de poivrons de façon à gagner ses frais de voyage. Mon mari partit à Carthage où le Père Vincent, parrain de mon fils Louis, lui avança l'argent. Ma belle-mère s'arrangea si bien que le piment resta dans la boutique de Chlili où je le retrouvai aux vacances de 1912.

A son retour à Tunis, Lla Djohra ramena sa fille Reskia qui passa chez nous un mois ou deux, puis mon mari la reconduisit au pays. Il en profita pour visiter toute la parenté et revint fourbu.

•

L'année 1912 avait commencé ; les enfants et leur père étaient allés à Carthage, d'où ils avaient rapporté des sous, de la confiture, du chocolat : Jean restait bien chétif, il n'avait pas gros appétit et n'aimait pas la nourriture de la grand-mère ; Henri et Paul étaient plus robustes. Louis se présentait comme un petit colosse, mais plusieurs fois déjà il avait eu des convulsions., Aussi, aux grandes vacances, décidai-je de le mener avec ses frères en pèlerinage à Notre-Dame d'Afrique. Je devais passer par Tizi-Ouzou et m'arrêter à Tizi-Hibel pour voir ma mère que je n'avais pas revue depuis huit ans.

Nous partîmes au début de juillet. Nous avions écrit à mon beau-père de venir à Beni-Mansour à notre rencontre. Il fut fidèle au rendez-vous. Nous continuâmes la route. A Palestro nous rendîmes visite à Habtiche. Il avait maintenant une famille nombreuse, quatre petites filles et deux garçons, et sa femme attendait un autre bébé. Notre ami offrait toujours ses grands yeux intelligents et malicieux qui faisaient oublier qu'il était bossu. Il avait une belle maison au milieu d'un jardin.

De Palestro, nous gagnâmes Maison-Carrée, où nous fûmes reçus par Marie-Paule, une fille de Tagmount, filleule du Père Barthélémy qui s'y trouvait aussi ; c'est lui qui fit les frais de notre hébergement. Marie-Paule venait d'avoir un petit garçon, son logement était très petit ; elle nous offrit son lit et un bon repas. Le lendemain, je gravis le chemin qui mène au lieu saint. Je remarquai des femmes y monter les pieds nus. Nous assistâmes à la messe et je priai ardemment la Sainte Vierge de guérir mon petit Louis. On me donna une cordelière bleue avec de gros glands. Nous couchâmes encore une nuit chez Marie-Paule et nous reprîmes le train.

A l'arrivée en gare de Tizi-Ouzou, il était midi, le soleil brûlait. Nous entendîmes soudain quelqu'un crier : « Belkacem-ou-Amrouche ! » Un homme, envoyé à notre rencontre, tenait deux mulets par la bride.

Nous déjeunâmes à la gargotte et je donnai mon repas au muletier, car il était trop gras ; et quand la chaleur fut un peu tombée, nous prîmes le chemin de mon village.

Il faisait presque nuit quand j'arrivai, ma mère à ma vue s'approcha, et, en m'embrassant, me dit : « Dekhem ! » (est-ce bien toi !), je lui répondis : « C'est moi. » Je la trouvai bien changée, bien amaigrie et ses paupières me parurent flétries ; elle avait dû beaucoup pleurer. Je ne l'avais pas revue depuis l'été 1904 à Michelet. Mon frère Lâmara était en France ainsi que tous les hommes jeunes du village. Ne restaient que les femmes, les vieillards et les enfants. Je demandai à ma mère comment mon frère aîné Mohand était mort, elle m'apprit qu'il n'avait pas été longtemps malade, qu'il s'était éteint doucement sans souffrances : il laissait deux enfants de huit et quatre ans. Ma mère s'occupait d'eux car ils étaient de lits différents, et leurs mères s'étaient remariées. Ma mère, maintenant, ne pouvait plus tisser de grosses pièces, mais je vis qu'elle avait confectionné de petites couvertures avec la laine de ses brebis et de ses agneaux. Elle m'apprit que le cheikh qu'elle vénérait était mort de douleur, car deux de ses fils, l'un khodja et l'autre garde champêtre,

avaient été tués un jour qu'ils allaient à Michelet. On ne sut jamais qui les avait assassinés ! Son fils Sidi Sâadi le remplaçait et se montrait aussi bon pour ma mère que son père. Elle m'apprit également que ses enfants (la famille de Lâmara et les descendants de Mohand) avaient vendu leur maison pour en acheter une plus grande où ils habitaient maintenant, mais qu'ils s'étaient endettés pour cela. Mon frère Lâmara, en s'exilant en France, avait gagné de l'argent et payé sa part, alors que celle des orphelins restait due. Le cheikh, se substituant au père, avait payé la dette des orphelins, sans accepter d'intérêts. Comme la récolte d'huile avait été bonne, ma mère avait deux jarres pleines qu'elle vendrait dès que l'huile aurait atteint la hausse désirée. Elle paierait alors la part des petits. Nous parlâmes longtemps ; elle me dit le regret qu'elle avait de ne pas m'avoir mariée au village, car elle aurait eu la faculté de me voir plus souvent, et comme je lui répondais que tout était pour le mieux, elle me dit avoir été la grande victime du drame de ma naissance, car elle était séparée de sa famille pour toujours. Quant à Kaci (le maudit), le Bon Dieu lui avait donné deux garçons, et sa femme chantait leurs louanges en les endormant : Dieu avait pardonné sa faute à mon père. .

Malgré sa fatigue, elle allait encore chaque matin remplir les jarres des mosquées ; j'ai dû rester du jeudi au lundi. Le dimanche, j'assistai à la messe chez les Sœurs ; j'y rencontrai une ancienne fille des Sœurs des Ouadhias que son mari avait abandonnée ; elle habitait Tagmount-ou-Kherouche, avec son frère. C'est dans ce village que le père d'Alice, ma compagne de Taddert-ou-Fella, était garde champêtre. Je m'inquiétai de ma camarade auprès de la fille des Sœurs. Elle m'apprit qu'Alice n'avait pas voulu suivre la famille Masselot à Sétif où l'ancien administrateur avait été nommé sous-préfet. Mariée à un Kabyle illettré, elle faisait le même travail que les femmes du village. J'aimais beaucoup cette enfant très douce, et j'eus du chagrin qu'elle finit ainsi. Marie-Paule, à Maison-Carrée, m'avait parlé du sort de Dahbia-Maria, servante chez M^me^ Delfau. Ce sont les dernières nouvelles que j'eus des compagnes de mon enfance ; l'année d'avant, le Père Barthélémy m'avait appris la mort de M^me^ Achab.

Ma mère aurait bien voulu me retenir plus longtemps, mais je lui rappelai que mes autres enfants étaient à Ighil-Ali, tout seuls. Elle pleura beaucoup en m'embrassant. Je ne l'ai plus revue.

Nous revînmes par Tizi-Ouzou. Quand nous atteignîmes Allaghan, la chaleur était à son comble et j'étais malade de fatigue. Nous eûmes toutes les peines du monde à trouver un citron chez le chef de gare. J'avais tellement soif que ma langue était collée à mon palais. Des mulets nous prirent en charge et nous arrivâmes à Ighil-Ali à quatre heures de l'après-midi.

Je m'installai à nouveau dans la maison aux provisions qui maintenant était vide. Je remarquai un certain changement : mon beau-frère Mohand-Arab et sa jeune femme n'étaient plus là. Douda elle-même se trouvait chez ses parents, et mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche avait loué le café de Bouza (c'est dans cette affaire qu'il devait perdre jusqu'à la maison paternelle).

Nous fîmes creuser les fondations sur l'emplacement donné par les Pères, pour éviter les éboulements, ou que le terrain nous fût repris. A cet effet, je mis en vente mes bijoux, mon khelkhal, mes fibules et deux paires de bracelets, le tout en argent massif ; j'en retirai trois cents francs. Les maçons construisirent le mur de soutènement contre la route, ils purent élever de chaque côté un morceau de mur pour délimiter la maison.

Les poivrons que j'avais confiés à ma belle-mère pour qu'elle les vende avec bénéfice, étaient restés dans la boutique de Chlili où nul ne s'en était occupé. Je les cédai au cousin Amar, au prix d'achat. Ce sont les dernières vacances que je passai dans la maison ancestrale.

Le Père Ingelet, qui recrutait des élèves pour les emmener aux Aïth-Yenni où il voulait fonder une nouvelle école, parla de prendre Paul avec lui. Je refusai d'abord, l'expérience d'Ighil-Ali m'ayant suffi, mais il insista tellement que j'écrivis à mon mari pour lui demander son avis. Belkacem ayant accepté, j'achetai de la laine pour tisser à Paul un burnous car il fait très froid en Grande Kabylie. Louis n'avait plus de convulsions,. mais il était grognon. J'attendais un autre enfant. Henri et Jean s'amusaient avec les autres garçons du village à traquer les chats et les chiens ; Jean n'avait que six ans, il était souvent avec moi.

Entre les deux jeunes co-épouses de mon beau-père éclataient des querelles ; je m'amusais à y assister. Il y eut aussi une scène entre mon beau-père et sa femme préférée Zahra : elle lui avait donné une belle couverture de laine pour se couvrir au café et il l'avait mise en gage. Tout ce qui était vendable à la maison avait été vendu, même les outils : le grand coffre sculpté, la selle en filali brodée d'or et d'argent, la mule noire superbe, les tapis de haute laine, tout, tout avait été liquidé. Le

champ de figuiers de Barbarie avait lui aussi été sacrifié. Ne restait que le toit qui nous couvrait. Il devait la location de la salle, plus le sucre et le café que consommaient ses clients dans le commerce qui précipitait sa ruine. Taïdhelt, elle, vivait d'expédients. Beaucoup de femmes du village lui avaient remis des dépôts : les veuves qui voulaient emporter quelque chose de la maison de leur mari défunt, le lui confiaient. Une famille dont le fils avait fait faillite remisa chez elle toute la marchandise qu'elle avait pu sauver du désastre. Fatima, sa fille, rapportait de certaines maisons riches des outres pleines d'huile, en disant que c'était de l'eau.

Toutes ces malheureuses furent volées ; elles ne reçurent pas un centime, et la famille qui avait entreposé la marchandise dut intenter un procès. J'ai appris depuis que Taïdhelt avait donné à son petit-fils Dahi une somme pour monter un commerce et acheté à sa fille et à ses petites-filles des bijoux d'argent qu'elles conservèrent.

•

Nous revînmes à Tunis fin septembre, pour l'ouverture des écoles, ayant laissé Paul en pension aux Aïth-Yenni. Les jours succédèrent aux jours. La vie pour moi était plus difficile : ma belle-mère se trouvait avec nous depuis un an, elle avait ses habitudes qu'il fallait respecter. Quand il y avait eu, ne serait-ce qu'une petite querelle entre elle et moi ou les enfants, elle attendait l'arrivée de son fils Belkacem pour faire la tête ; elle se mettait dans un coin pour bouder. Belkacem alors disait : « Quelqu'un a fait de la peine à ma mère ! » Et il s'en allait au travail sans manger. J'avais tellement peur qu'il ne tombe malade ! Je prenais Lla Djohra à part pour essayer de la raisonner : « Toi, tu n'as que ton fils, moi je n'ai que lui, pourquoi le tourmenter ? Il est encore parti sans manger. S'il lui arrive malheur, tu seras aussi punie que moi ! » Mais elle ne m'a jamais écoutée, et j'ai dû me résigner à ne jamais la contrarier pour que son fils ne soit plus tiraillé entre sa mère et moi.

Nous recevions beaucoup de Kabyles, tous ceux qui cherchaient à s'employer en ville passaient par chez nous. Il y eut Bouzid, Saïd, Mohand-Arab, parmi les parents, et même d'autres qui ne nous étaient rien.

L'année scolaire 1912-1913 nous vit encore rue des Marchands d'huile. Henri et Jean fréquentaient toujours l'école de la rue de l'Eglise,

ils s'amusaient avec les petits Siciliens, et Jean parlait leur langue comme s'il était l'un d'entre eux.

Un jour, une voisine de la rue Chaker vint me trouver. Elle me dit : « Madame Amrouche, pourquoi ne faites-vous pas inscrire vos enfants à l'Assistance ? On donne pour les fêtes des souliers, des joujoux ; je vais faire inscrire les miens, voulez-vous venir ? » Je l'accompagnai. Nous attendîmes notre tour. Enfin nous nous fîmes inscrire. A quelque temps de là eut lieu une distribution de jouets, et nous y allâmes, Mme Christaud et moi. Je ne rapportai qu'un tambourin. J'avais perdu un après-midi, charrié mon fils pour si peu. A Noël, mes enfants obtinrent des souliers à semelle de carton qu'ils ne mirent jamais. C'est la première et dernière fois que je demandai quelque chose.

Je n'avais pas de machine à coudre à cette époque et c'est à la main que je fis la layette du bébé que j'attendais. Les Souks étaient pleins de toutes sortes de tissus, mais je choisis ceux qui coûtaient le moins cher. Louis était toujours grognon, c'était encore un bébé qu'il fallait porter sur le dos. Jean était maigre et difficile pour la nourriture ; seul Henri paraissait bien portant, mais lui-même tombait souvent malade : sans doute la maison était-elle insuffisamment aérée et la nourriture défectueuse, car, ma belle-mère ayant déclaré que le pain français ne la rassasiait pas, nous achetions de la semoule et nous pétrissions le pain ou la galette à la maison. Les enfants n'aimaient pas cela, mais nous n'avions pas les moyens de faire deux cuisines.

Ma fille Marie-Louise-Taos naquit le 4 mars 1913, c'était la seule fille sur cinq garçons. Les enfants allaient à l'école, mon mari au bureau. Au pays, le voisin Chlili surveillait les travaux de la maison d'Ighil-Ali. Le mur d'enceinte avait absorbé beaucoup d'argent, mais les travaux se poursuivaient malgré les difficultés.

•

Paul avait réussi au certificat d'études. Aux vacances, nous partîmes en Kabylie. Nous allâmes dans notre nouvelle maison qui n'était pas encore finie. Le carrelage n'était pas posé et les portes, trop basses, étaient à refaire. Mais nous avions un refuge, le « Foyer kabyle », société fondée l'année précédente par le Père Baldit, nous avait avancé les fonds, remboursables en dix ans.

Je pris l'une des chambres du rez-de-chaussée, et ma belle-mère et sa fille Reskia l'autre. Je n'insisterai pas sur ce que furent ces vacances où je ne pouvais contenter personne, ni ma belle-mère Lla Djohra, ni sa fille, ni la famille de ma belle-mère, ni mes enfants, ni moi-même. Je les vécus cependant en essayant de ménager tout le monde, pour que mon mari n'ait pas de chagrin... J'ai tout de suite reconnu que ma belle-sœur était tuberculeuse, tant elle me rappelait sa sœur Ouahchia quand elle s'était installée chez nous, au début de mon mariage, mais cela aurait été un drame si j'avais osé le déclarer à sa mère. Nous usions des mêmes ustensiles que la malade, mes petits enfants et moi. Quand on préparait la nourriture, ma belle-mère servait d'abord copieusement sa fille le reste, nous devions nous en contenter, Lla Djohra, mes enfants et moi. Parfois même une tante mangeait et couchait chez nous. Paul, rentré des Aïth-Yenni, faisait la corvée d'eau, et tous les samedis, le marché. J'achetais du bois autant que je pouvais, et je remarquais qu'il y avait des fuites, des fuites dans tout : dans le grain, dans le sucre, dans le bois, mais je ne surprenais jamais personne. Les vacances passèrent enfin, mais Jean avait mal aux yeux, Henri était atteint d'une mauvaise fièvre, Louis encore bébé et Marie-Louise-Taos au berceau. Ma belle-mère se refusa à rentrer avec nous à Tunis. Elle et sa fille Reskia s'installèrent dans la maison ancestrale, au village d'en haut. Et je louai l'étage de nôtre maison du village chrétien au cantonnier Lespinasse qui devait y habiter avec ses trois enfants.

2
D'une maison à l'autre

A Tunis, ce n'est pas dans notre ancien domicile que nous allâmes ; pendant mon absence, mon mari avait déménagé et loué près de la rue du Riche : rue Abba.

Dans la nouvelle maison, les pièces donnaient sur un joli patio dallé de marbre. Une vigne grimpante tapissait l'un des murs du patio. Nous partagions cette demeure avec la famille d'un Kabyle surnommé Loulou[1]. La cuisine et les cabinets étaient communs, mais il y avait des balcons à l'étage, d'où les locataires — des Français — avaient vue sur nous ; cela ne me gênait pas, mais Loulou, musulman pratiquant, en était offusqué.

Pensant que sa mère reviendrait avec moi, mon mari avait fait une provision de blé. Mais seule, avec deux enfants malades, un autre très jeune et une petite fille au berceau, pouvais-je m'occuper de ce blé ? En outre, mon beau-frère Mohand-Arab, venu pour être embauché aux Chemins de Fer, mangeait avec nous.

Il fallut conduire Jean chez l'oculiste qui déclara le cas très grave : l'enfant devait rester à la clinique deux ou trois jours avant qu'on puisse se prononcer. Le petit n'avait que sept ans. Belkacem était obligé d'aller au bureau. Moi, j'avais à m'occuper des autres enfants. Or toute la nuit il fallait lui laver les yeux pour lui enlever le pus. Un parent se dévoua pour coucher auprès de lui. Ce n'est qu'au bout de trois jours que Jean put revenir à la maison.

J'ai passé des nuits entières sans sommeil, allant de Jean à Henri, d'Henri à Louis, de Louis à Marie-Louise. Quand nous étions au pays,

[1]. Etant donné la modicité de leurs ressources, les Amrouche sont obligés de partager le loyer avec une famille amie.

Henri avait suivi un enterrement et vu mettre le cadavre dans la fosse, et depuis, de frayeur ou d'émotion, il avait la fièvre toutes les nuits. Nous fîmes venir le docteur de la Compagnie des Chemins de Fer qui ordonna certains médicaments, mais il fallut batailler longtemps pour le guérir.

Jean, quelques jours après sa sortie de la clinique, ouvrait les yeux, pouvait enfin manger sans aide, mais devait revenir tous les jours, jusqu'à la rue Zarkoun pour se faire soigner. Un matin, je le vis arriver avec les yeux fermés. On lui avait mis du remède et il disait sentir comme une épine dans l'œil. Je lui relevai la paupière et trouvai dans son œil un morceau de compte-gouttes : l'infirmière avait sans doute un compte-gouttes cassé... Quand ses yeux furent guéris, on fit encore à Jean des piqûres à l'Institut Pasteur. Ce n'est que fin octobre qu'il put fréquenter l'école. Mais il gardait une petite tache dans l'œil, heureusement loin de la pupille. Henri et Jean furent inscrits au Petit Collège où les livres étaient gratuits. Paul, lui, allait au Collège Alaoui.

Je pus alors m'occuper de trier le sac de blé et de le faire moudre. La belle-mère de Loulou était gentille : pendant que je travaillais, elle me gardait la petite, et Djohra, la femme de Loulou, aimait beaucoup Louis qui restait volontiers avec elle, quand je triais le grain ou préparais à manger. Le repas devait être prêt à onze heures pour Mohand-Arab, et à midi pour mon mari et pour les enfants qui se rendaient en classe.

Cette année fut l'une des plus pénibles. Ma santé n'était pas mauvaise, Dieu merci. Au mois de janvier, nous donnâmes congé de la maison que nous habitions, car les cabinets étaient toujours bouchés, des pierres obstruant le conduit. Loulou et Belkacem découvrirent, dans le quartier de Bab-Aléoua, une grande maison mauresque contenant quatre belles pièces et un vestibule. Nous devions occuper deux pièces, Loulou une autre, sa belle-mère la plus petite ; restait le vestibule où le frère de Loulou et mon beau-frère Mohand-Arab devaient coucher.

Cette maison avait un très vaste patio dallé de pierres plates et lisses. Nous faisions à manger sur des *kanouns,* l'hiver dans la maison, et l'été dans la cour. Je pétrissais de gros pains semblables à ceux des

Italiennes et je les envoyais cuire au four du boulanger ; je préparais des plats kabyles, des nouilles, du *« bercouques »*[1], ou du couscous.

Cette année-là, les enfants étaient allés à Carthage sans moi, pour le jour de l'an. Je ne les accompagnais plus depuis l'enterrement de mon premier Louis, je n'aimais plus Carthage et n'ai jamais remis les pieds dans le couvent des Sœurs, depuis 1909.

●

Nous avions réussi à nous faire naturaliser. Mon mari versait à la retraite, c'était déjà un progrès ; cependant, il continuait encore sa corvée de lettres de vœux. C'était pour lui un véritable supplice, et je ne pouvais le remplacer, car je ne sais pas écrire à des inconnus, je ne sais pas quoi leur dire... Il gagnait pourtant un peu plus, mais nous étions nombreux. Il fallait envoyer un peu d'argent à la grand-mère restée au pays avec sa fille malade, habiller les enfants et les chausser, et surtout manger : mon mari était souvent obligé d'acheter du linge et des vêtements usagés que je faisais bouillir, que je laissais des jours et des nuits étendus au soleil et à l'air, avant de les utiliser. Le Père Julien, de passage à Tunis, était venu nous rendre visite, avec le Père Malfred qui avait laissé une petite somme pour les enfants. Le Père Vincent avait quitté Carthage, mais de loin il ne nous oubliait pas. Le Père Baldit, le Père Justrob, le Père Dehuisserre nous ont tous aidés plus ou moins. Le Frère Georges et surtout l'Abbé Godard, ont fait leur possible, au moment où nous étions réellement dans le besoin.

Ma belle-sœur Reskia mourut en février 1914, malgré les soins de sa mère désespérée. Sa petite fille l'avait précédée dans la mort : « Je suis contente, avait dit Reskia à sa mère, que mon enfant soit morte avant moi. Qu'aurais-tu fait d'elle ? » Lla Djohra attendait avec impatience notre retour à Ighil-Ali, pour les vacances. Dès la fin des classes, nous partîmes sans nous arrêter en chemin, sauf à Souk-Ahras où nous couchâmes une nuit chez le grand cousin Mouhou[2].

Mon mari avait entrepris des démarches pour aller au Maroc comme instituteur. Les Pères avaient placé de nombreux chrétiens,

[1] . Gros grains de couscous cuits à la vapeur, et jetés directement dans le bouillon.
[2] . Diminutif de Mohand-Amoqrane.

mais l'homme propose et Dieu dispose. Au moment où l'on s'y attendait le moins, le 2 août, la guerre éclata, et je dus passer l'année au pays, car Belkacem pouvait être appelé sous les drapeaux d'un instant à l'autre : il n'avait que trente-deux ans.

Mon beau-père avait répudié toutes ses femmes, sauf Zahra qui avait dit aux autres : « Partez toutes, il en restera toujours assez pour moi ! » Mais il ne restait plus rien, Ahmed avait été obligé de liquider le café où il avait englouti les derniers vestiges de la fortune paternelle. Maintenant, c'était lui qui faisait le fellah chez les autres et qui gaulait les olives. Quand sa maison fut à vendre, il me dit : « Vends ta maison et viens acheter la mienne ! » — « Et que ferais-je de ta maison, lui répliquai-je, pour que les enfants de tes sœurs Fatima et Tassâdit s'implantent chez moi ! C'est assez que j'aie perdu autrefois de l'argent à construire un étage que tu n'as pas su conserver ! » De temps à autre, il venait me voir pour me demander cinq francs et je lui répondais toujours que je n'en avais pas.

En novembre, mon mari passa le conseil de révision et fut pris pour le service armé. Il demanda un congé de deux ou trois jours pour nous embrasser avant de partir sous les drapeaux. Il nous quitta le 17 novembre. Le 18, sa demi-sœur Hemmama mourait d'épuisement. Il perdait ainsi deux sœurs la même année.

Quelques jours plus tard, je reçus une lettre de Belkacem : il était maintenu à son poste, aux Chemins de Fer, comme père de cinq enfants. Je fus bien contente et Lla Djohra aussi. J'avais pris mes dispositions pour passer l'hiver, fait une provision de blé, de févettes et de figues (les figues sont nourrissantes pour les enfants). Marie-Louise-Taos marchait toute seule ; elle grimpait chez le cantonnier Lespinasse qui l'aimait beaucoup. Lespinasse n'occupait plus qu'une pièce à l'étage, ses fils Jean et Charlot étant au front, et Marius étudiant chez les Pères.

J'avais acheté des olives que j'avais étalées sur le carrelage pour les faire presser et avoir une provision d'huile. Au printemps 1915, des maçons vinrent pour construire l'école. L'un d'eux qui avait amené sa femme, me demanda de lui louer la pièce disponible à l'étage. J'acceptai : c'était toujours dix ou quinze francs par mois qui s'ajoutaient aux cinquante que je recevais de mon mari pour nourrir mes quatre enfants, ma belle-mère et moi, acheter du bois... Et souvent je constatais des « fuites ». J'ai surpris plus d'une fois la sœur de ma belle-mère, Aldja, avec des provisions que celle-ci lui avait données, car elle avantageait toujours sa famille.

Les enfants allaient à l'école chez les Pères ; Henri chez le Père Carisson et Jean chez Merzoug[1]. Je leur avais fait faire de petits souliers découverts, mais le plus souvent, ils les délaissaient et marchaient pieds nus, comme tous les enfants du village.

Hemma, l'oncle de mon mari, avait été chargé de garder les olives de Tirilt-n-Sidi-Ahmed. Tous les habitants avaient droit a une parcelle de terrain en cet endroit, où ils étalaient les olives qu'ils avaient ramassées, afin qu'elles achèvent de mûrir et de sécher au soleil. Chaque année, à l'époque des olives, un homme était désigné pour la garde. Il construisait un petit gourbi au bord de la route et y passait la nuit, afin que personne ne vienne voler. Il devait être payé en nature, au moment où les olives seraient sèches.

Henri et Jean lui tenaient souvent compagnie, à la veillée. C'était un homme très simple et très gai, toujours content de son sort pourvu qu'il ait sa tasse de café, son tabac à priser, et un peu de galette ou de couscous. Il ne demandait rien de plus. (Son neveu Rabir était plus astucieux et moins honnête.) Il racontait des histoires amusantes aux enfants qui restaient volontiers avec lui, près du feu, dans le petit gourbi enfumé. Souvent aussi le cousin Chérif-ou-Amrouche apportait son souper pour le partager avec Hemma qu'il aimait beaucoup. Depuis que Hemma gardait les olives, les Amrouche n'allaient plus, comme auparavant, passer les soirées dans sa maison. Jadis, en effet, Chérif, Saïd, Seddik, Salah, Madani, palabraient des heures et des heures dans cette maison, au désespoir de Mbarka, la sœur de Hemma, qui prétendait user toute son huile dans ces veillées. En 1914, nombreux étaient déjà les Amrouche qui manquaient à l'appel.

Dans le gourbi, tout ce monde, à tour de rôle, se donnait rendez-vous, car Hemma savait les *Contes des Mille et une Nuits*, et il les racontait à l'époque sans les mélanger. J'avais beau gronder Jean et Henri quand ils rentraient à la nuit noire, gelés, ils y retournaient le lendemain, et cela tout l'hiver. Le matin, je leur faisais cuire un grand plat de semoule avec de l'huile et un peu de poivre rouge qui lui donnait de la couleur, et ils se restauraient de bon appétit, terminant leur déjeuner par de belles figues, dont toutes les semaines j'achetais une mesure. Ils mangeaient à leur faim : à midi c'était de la galette avec de l'huile d'olive fraîche et des figues, ou des nouilles ou un plat kabyle quelconque ; le soir, c'était le

[1]. Ancien élève de la Mission qui assurait les répétitions pour les petits.

couscous aux légumes secs ou verts, selon mes moyens, le samedi ils avaient toujours leur morceau de viande.

Je m'étais procuré de la laine noire pour tisser un burnous, mais je n'en eus pas assez et je la recédai aux Sœurs. J'avais essayé d'acheter de l'huile pour la revendre au moment où elle coûterait le plus cher, mais je crois avoir été volée par le neveu de Lla Djohra, car je n'ai pas retrouvé le compte, le jour où j'ai voulu l'écouler, ce qui fait que je n'ai gagné que ma peine.

Cette année passée en Kabylie me déçut. J'y rencontrai beaucoup de jalousie et de mesquinerie. Je pensais que les chrétiennes étant toutes comme des étrangères, nous serions solidaires et fraternelles, or je n'ai vu que méchanceté, envie, mensonge, injustice et calomnie. Aussi j'écrivis à mon mari de venir me chercher dès que possible.

Belkacem arriva dans le courant de juillet. Je dis au revoir à Taïdhelt que j'avais vue souvent durant cette année, à tous les parents du village d'en haut, et je partis pour Tunis avec ma belle-mère, mes enfants et mon mari. Paul seul demeura pensionnaire à Manegueleth.

Ce fut encore un autre logement qui m'accueillit, Belkacem ayant loué dans une petite maison de la rue du Fossé trois pièces modestes. Je m'installai dans celle de Belkacem, et mes enfants et Lla Djohra se contentèrent de partager les deux autres avec la belle-mère de Loulou et Aldja-t-Kaci, la mère de Lhossine-ou-Bouchachi, qui nous avaient devancés. Nous dûmes mettre un lit dans la cour, où nous dormions à tour de rôle, car nous étions à la saison chaude.

Le chef de mon mari proposa pour moi, à Belkacem, une place au bureau, mais je n'y tenais pas. Mon mari, alors, écrivit aux Pères de nous renvoyer Paul, assez instruit maintenant pour faire un employé, encore que bien jeune : il venait d'avoir quinze ans.

Il arriva une nuit sans que nous l'attendions, et vint frapper à notre porte pendant notre sommeil. Et comme nous demandions qui frappait, il nous répondit : « Est-ce que vous ne connaissez pas Poupoul-ou-Amrouche ? » Il était affamé, car il avait oublié ses provisions à Beni-Mansour, dans sa hâte à prendre le train. Deux jours après, il entrait à Fath-Allah[1]. Il se levait à cinq heures, revenait déjeuner et repartait à une heure. Son père lui avait acheté un costume pour qu'il fût présentable.

[1]. Dans les chemins de fer.

L'été fini, nous déménageâmes de la petite maison, Loulou s'étant séparé de nous. Et c'est avec Lhossine-ou-Bouchachi que nous louâmes, dans le même quartier de Bab-Aléoua, une grande maison arabe : un vestibule, une très belle pièce d'au moins huit mètres de long sur autant de large, plus une autre pour les enfants. Lhossine avait une chambre pour lui, et une toute petite pour sa mère. Dans le grand patio dallé, il y avait un puits d'eau saumâtre, et une citerne dont l'eau n'était pas buvable, mais bonne pour la lessive.

J'attendais un bébé. Malade et faible, je me sentais sans entrain ni appétit. Nous fîmes venir le docteur qui ordonna des analyses d'urines, et il fut reconnu que j'avais de l'albumine. Quelques semaines après, je fis une fausse couche et me remis. Jean fréquentait l'école de Bab-Aléoua, à deux pas de la maison, et Henri qui avait obtenu son certificat d'études à Ighil-Ali, suivait les cours du collège, mais il était très en retard sur ses camarades, au point que le maître avait demandé si réellement il avait son certificat d'études. Paul, lui, tout en allant au bureau, avait décidé de continuer à s'instruire. Un collégien de ses amis, Casanova, lui prêtait ses cours. Le jour, Paul gagnait sa vie, la nuit, il préparait son brevet. J'avais acheté un manuel général relié, très vieux, où il y avait des devoirs expliqués, et je les lui faisais faire. Pour le français, la directrice de l'école de Bab-Aléoua lui corrigeait ses rédactions.

J'avais appris par Paul qui s'était rendu dans mon village de Tizi-Hibel, avant son retour de Kabylie, que ma mère avait beaucoup baissé. Elle lui avait dit : « O mon fils, je mourrai sans avoir revu ta mère ! » Bien que nous fussions dans le besoin, parce que très nombreux, je lui avais envoyé dix francs par la voie des Pères de Tagmount. Quelque temps après, le mandat était revenu à Carthage : ma mère était morte.

J'ai pleuré amèrement ma mère, car depuis 1912, je ne l'avais plus revue et ne lui ai été d'aucun secours. j'étais maintenant complètement coupée de mon village natal.

Le quartier que nous habitions était situé près de la voie ferrée et les enfants, Louis et Marie-Louise-Taos, couraient à la rencontre leur père au passage à niveau.

La nouvelle année (1916) était arrivée, et avec elle, la corvée des lettres de vœux. Les enfants et leur père s'étaient rendus à Carthage et

le « Père Confiture » leur avait donné un énorme pot de crème de marrons.

Un vieil ingénieur s'était intéressé à Paul et le laissait sortir le soir de bonne heure pour suivre les cours des Frères de la rue de la Casbah.

La Compagnie avait ouvert un Economat où tout le personnel pouvait s'approvisionner : elle retenait chaque mois le montant des achats. Les enfants y allèrent, ils rapportèrent certaines denrées comme des pâtes, du café, du sucre, de la semoule. La nourriture, chez nous, n'était pas variée, mais chacun mangeait à sa faim.

Le cousin Bouzid, qui était serre-freins, nous apporta un jour un couffin de dattes : un sac s'était ouvert, dans le train, et il avait rempli son couffin. Les enfants se régalèrent, mais ma belle-mère n'aimait pas manger sa part d'un coup. Elle avait fait un choix des meilleures dattes qu'elle avait couchées dans une boîte de sucre bleue que nous venions de vider. J'avais une haute chaise d'enfant qui ne servait plus, suspendue dans la resserre à grain où dormait et travaillait Paul. C'est là-dessus que Lla Djohra vint cacher sa boîte.

Jean et Henri allaient chacun de leur côté à l'école, Louis et Marie-Louise-Taos, trop petits encore, restaient jouer à la maison. Ce n'est qu'au mois d'octobre suivant que Louis put fréquenter l'école maternelle, tout près de chez nous, et l'année suivante, Marie-Louise. Nous étions en plein quartier arabe, parmi de pauvres travailleurs du port. Ma belle-mère se fit de certaines de leurs femmes des amies qui lui rendaient service en cas de besoin.

•

Un jour, nous reçûmes une lettre de mon beau-père Ahmed. Il avait tout liquidé, il voulait venir à Tunis chercher du travail pour nourrir ses derniers enfants. En outre, mon beau-frère Mohand-Arab[1] revenait de la guerre, en permission. Le 1er juillet 1916, mon mari alla les attendre. De ma vie je n'ai vu une journée aussi chaude ; le sirocco soufflait avec violence et le soleil était aveuglant : quand il tapait sur les murs blanchis à la chaux, la réverbération était mortelle. Ce que Belkacem a souffert,

[1] . Dit Abbas.

ce jour-là, Dieu seul le sait : ce n'est qu'à minuit que les voyageurs arrivèrent.

Je trouvai la pilule amère à avaler : recevoir ce beau-père qui avait dilapidé une fortune, et qui, maintenant, nous tombait sur les bras, à nous, qu'il avait laissé partir les mains vides ! Mais je dus m'incliner. Mon mari me dit : « C'est mon père, que veux-tu que je fasse ? »

Ahmed attendait qu'on lui trouve du travail, mais il avait plus de cinquante-cinq ans, personne ne voulait de lui. Il fit connaissance, au café, de quelques Marocains qui l'engagèrent pour surveiller les raisins, dans une ferme. Il avait laissé sa femme Zahra et ses enfants sans ressources. Il accepta l'offre des Marocains, passa un mois et demi dehors et revint avec quelques sous. Alors il décida de s'en retourner dans sa famille, après que nous lui eussions acheté des habits, et que son fils lui eût fait délivrer un permis.

A Bab-Aléoua, habitaient aussi beaucoup d'employés du Chemin de Fer. Toutes ces familles avaient des enfants qui fréquentaient la même école que Jean. Celui-ci avait souvent mal aux dents, il était très maigre, mais très, très intelligent, tellement qu'il était toujours le premier de sa classe.

Le soir, lui et tous les enfants de son âge jouaient sur la grande place de l'école : c'étaient des parties de cache-cache, ou de ballon ; ce quartier se révélait meilleur que celui de la rue de l'Eglise, italo-sicilien, — le jardin de la rue des Moniquettes était spécialement mal famé.

Au mois de mai 1916, Paul qui avait quitté les Chemins de Fer, se présenta au brevet en juin, mais échoua. Nous travaillâmes, lui et moi, durant les vacances. J'avais recommencé à lire : Paul m'apportait des livres de la Bibliothèque Populaire à laquelle il s'était abonné. C'est ainsi que j'ai lu tous les romans d'Alexandre Dumas Père. En littérature, j'avais pu aider Paul : il eut en octobre une très bonne note (mais je ne savais rien en sciences). Il fut reçu et même accepté à l'Ecole Normale d'Instituteurs.

Il y entra au mois d'octobre ; il était défrayé de tout : il avait un uniforme, des chaussures, mais il fallut lui fournir du linge, des chemises, des caleçons et des habits pour tous les jours. Bien que très intelligent, Paul était comme moi, quand j'étais jeune : certaines matières du programme lui déplaisaient (le calcul et les sciences, notamment) mais il se classait toujours le premier en littérature française.

J'avais dû carder et filer de la laine pour tricoter des chaussettes aux enfants et un châle d'hiver pour moi-même. Ma belle-mère s'occupait des repas. Au mois de décembre (le 20) naquit mon fils Noël-Saâdi. La maison était pleine de monde. Les Ali-ou-Bali, venus du pays rejoindre leur fils, chef de gare je ne sais où, se trouvaient chez nous : il y avait la mère, le père, les deux belles-filles et deux petits enfants. Il fallut les nourrir et les loger tous pendant deux jours. Ils partirent le matin de la naissance de Noël, non sans avoir pris le café avec du pain.

Marie-Louise-Taos avait eu la rougeole, ainsi que Louis, mais Louis s'en était bien remis, tandis que Taos avait pris froid et souffrait des oreilles. Je devais la bercer à l'aide d'un cordon qui reliait mon lit au berceau. Elle ne cessait de pleurer et de répéter en kabyle : « Mon oreille ! Mon oreille ! »

Noël était un beau bébé, vigoureux dès la naissance, mais au bout de quelques jours, il se mit à pleurer, à pleurer. J'appelai le docteur de la Compagnie, et sur le bulletin j'écrivis « Urgent ». Quand vint cet homme, il regarda l'enfant et me dit : « Croyez-vous qu'en mettant « Urgent », j'allais venir plus vite ? » De ce jour je n'ai plus jamais demandé un docteur de la Compagnie. Quand j'ai dérangé un médecin, c'est que j'ai pu le payer de mon argent. Pour en revenir à la maladie de l'enfant, j'avais remarqué qu'il ne pleurait plus lorsque ses oreilles étaient couvertes. J'en ai conclu que le mal venait de là et j'ai soigné les oreilles du petit à l'huile chaude.

Les enfants étaient encore allés à Carthage, d'où ils avaient rapporté des sous et de la confiture. 1917 est la dernière année où mon mari a écrit des lettres de vœux. La marraine de Marie-Louise-Taos nous avait envoyé une petite somme — quarante ou soixante francs —, nous avions pu acheter un canapé et une commode pour ranger notre linge.

Nous occupions seuls, maintenant, la grande maison de Bab-Aléoua. Henri et Jean avaient mis leur lit dans la longue pièce qu'avait laissée notre voisin rentré en Kabylie, ma belle-mère disposait d'une pièce avec Marie-Louise, celle du fond servait pour le grain et pour les provisions — savon, pétrole —, et Paul y couchait quand il venait en vacances.

Jamais aucun des enfants n'a aimé ses frères autant que Paul les a aimés. C'étaient plus ses enfants que ses frères ; il mettait sa joie à leur payer des gâteries. L'été, s'il lui arrivait d'avoir quelques sous, il achetait

un gros melon qu'il saupoudrait de sucre, ou parfois, quand la somme était plus grande, des grives, ou des étourneaux...

J'ai beaucoup corrigé Paul, plus que tous mes autres enfants, car il savait me mettre hors de moi ; lorsqu'il était petit et que je l'envoyais faire des commissions, au lieu de revenir vite, il jouait l'argent pour un « Gilat »[1], qu'il gagnait ou perdait, sans souci du temps qui passait. Plus tard, il louait un vélo pour une heure, et il payait la location avec l'argent de la maison. Cette année-là, il allait avoir dix-sept ans. Il voulut, pendant les vacances, se rendre à Port-Gueydon, pour voir son parrain Habtiche. J'étais restée seule, à Tunis, avec Henri, Jean, Louis, Marie-Louise-Taos et Noël au berceau. C'était encore la guerre, et on commençait à faire la queue pour le pétrole et l'huile. Nous avions acheté deux ou trois sacs de semoule pour rouler du couscous. Félicité, ma compagne de Taddert-ou-Fella, qui m'avait retrouvée après dix ans, venait tous les jours avec son fils Areski. Elle me promit de m'aider à rouler le couscous, et je mis l'affaire en train, mais un beau jour elle ne revint plus, et je dus achever moi-même le travail. Jean et Henri m'aidaient autant qu'ils pouvaient ; Henri tirait l'eau du puits et Jean faisait la vaisselle et la cuisine (il savait déjà préparer des pâtes en sauce et la « chekchouka »). Je finis de rouler le couscous gros et fin, et je le fis sécher sur une natte recouverte de grands draps bien blancs.

Paul, revenu de chez son parrain, en Grande Kabylie, nous donna de bonnes nouvelles : la belle famille s'était encore augmentée, mais Habtiche regrettait sa maison de Palestro.

•

En 1918, mon mari fut malade : un kyste dans les côtes. Il dut garder le lit plusieurs jours ; enfin l'abcès perça. Le Syndicat réussit à nous obtenir une petite augmentation : les enfants touchaient une indemnité de six francs par tête. Nous avions reçu un rappel de douze ou treize cents francs. J'en prélevai trois cents pour acheter un peu de linge, des draps surtout. Je taillai six paires de petits draps pour les enfants, et quatre grands pour mon lit.

[1] . *Gelata,* en italien, une glace.

Nous nous étions procuré une machine à coudre d'occasion dont certaines pièces étaient très usées. Mais un représentant de Singer vint à passer : il nous reprit la machine au prix que nous l'avions payée, et nous en livra une neuve payable par mensualités.

A cette époque, mon mari eut l'idée d'acheter la maison de la rue de la Rivière[1]. Nous ne possédions que les mille francs du rappel convertis en bons de la Défense Nationale. Lla Djohra nous avait donné les bracelets et les fibules de sa fille, Reskia, morte. Je n'avais pas une robe à me mettre sur le dos, sauf une blouse à carreaux noirs et blancs, et malgré cela nous achetâmes la maison qui était entre les mains d'un avocat juif nommé Burgel.

Paul s'était engagé dans les Chasseurs d'Afrique. Il devait rejoindre Oujda. Il ne nous mit au courant qu'une fois son contrat signé. Il nous apprit que la guerre allait mal et que tous ceux de son âge partiraient de force. Lui du moins, nous dit-il, pouvait choisir son arme. Il venait d'avoir dix-huit ans, nous ne pûmes que nous incliner devant sa décision. La veille de son départ, il tint à ce que les petits fassent un bon repas : du couscous de semoule, avec de la viande et de la sauce vermeille comme celle d'Ighil-Ali. Cette nuit-là, ni lui, ni moi, n'avons dormi. Nous avions étendu une natte dans la cour, et nous restâmes côte à côte jusqu'à l'aube. Alors il se leva, fit sa toilette, prit son café, embrassa les petits les uns après les autres, embrassa son père, sa grand-mère ; je fus la dernière. Il emporta une toute petite valise où il avait mis quelques provisions, puis il partit.

Ce fut le premier départ ! C'est de ce jour que j'ai retrouvé tous les poèmes et les chants d'exil de mon pays. Tout en berçant mon dernier-né, je berçais ma douleur et mes larmes coulaient lourdes sur mon visage. Combien j'ai chanté, depuis ! combien j'ai pleuré ! Je me demande comment mes yeux voient encore clair, après toutes les larmes que rai versées.

C'est seulement le 1er novembre 1918 que nous prîmes possession de la maison de la rue de la Rivière, car elle était louée, et le locataire refusait de sortir. Le propriétaire de la maison de Bab-Aléoua nous avait en effet donné congé pour le nouvel an : il mariait son fils et désirait revenir habiter sa demeure.

Les enfants, Henri et Jean, étaient allés emprunter une petite carriole à Mme Christaud qui avait eu la gentillesse de nous la prêter ; et

[1] . C'est cette rue qui est transposée sous le nom de « *Rue des Tambourins* » dans le roman de Marguerite Taos.

toute la journée ils avaient fait des voyages, transportant tout ce qu'ils purent. Je crois que seuls les lits et le buffet, ainsi que la commode, furent chargés sur l' « araba que nous avions louée ; à la nuit close, nous prîmes une voiture, et les tout petits, mon mari et moi nous y montâmes pour entrer enfin cette fois dans une maison à nous, où personne ne nous dirait plus que nous étions de trop et devions sortir !

3
Rue de la rivière

Quelle joie je ressentis quand je pris possession des lieux, le lendemain ! Enfin, j'avais une maison ! Mes enfants seraient chez eux. Que de fois, lorsque je cherchais un logement, ne m'a-t-on demandé « Vous avez des enfants ? » Et comme je répondais : « Oui », — « On ne loue pas, car les enfants font des dégâts. »

Notre maison avait quatre pièces assez grandes, dont deux avec fenêtres sur la rue ; la salle à manger, très longue, s'éclairait par une verrière donnant sur la terrasse, et par un vasistas prenant jour sur la courette. Il y avait en outre un appentis, une cuisine, une petite buanderie, et un débarras pour le charbon. C'était largement suffisant pour nous. Henri et Jean s'installèrent dans l'une des chambres sur rue, je pris l'autre, ma belle-mère, Marie-Louise-Taos et Louis la troisième. Dans la salle à manger, qui servait de passage, je disposai la table et quelques chaises, le canapé et le buffet.

Le charbon se faisant rare, nous fîmes construire une cheminée dans la cuisine pour brûler du bois, car nous pouvions avoir à la Compagnie du bois de traverses ou d'eucalyptus. Henri et Jean allaient le chercher dans une charrette, à la gare. Nous fîmes aussi carreler la cour. Jean, alors en vacances, moyennant quelques sous, voulut aider le maçon.

Depuis juillet 1915, je n'étais retournée à Ighil-Ali. Je m'y rendis en 1919. Beaucoup de tombes fraîchement ouvertes : chez les Amrouche beaucoup de places vides. Taïdhelt était morte, Touêla et son fils Salah, Sassa, la femme du cousin Chérif, et, de la famille de ma belle-mère, il ne restait que son frère Hemma qui vivait chez sa sœur Aldja. Cela m'attrista profondément, c'était comme une partie de mon existence qui s'en allait avec tous ces gens que j'avais laissés bien portants. La

mort de Taïdhelt, la femme du grand-père Hacène, m'a le plus peinée ; j'ai su qu'elle était morte dans la misère, qu'elle n'avait pas mangé à sa faim, durant ses dernières années.

J'assistai à la fête du Père Dehuisserre que les Sœurs et leurs filles lui souhaitaient. J'avais demandé qu'on fît faire sa première communion à mon fils Louis, mais on me le refusa parce qu'il n'avait pas été préparé religieusement à la paroisse. Au bout de trois mois, je fus contente de repartir. La dernière de mes belles-sœurs, Zehoua, s'était mariée avec le cousin Bouzid, le serre-freins, elle avait pris la place de sa sœur morte en 1915, d'une fièvre due à un mauvais accouchement.

•

Je revins à Tunis pour la rentrée des classes. Il fallait trouver des livres et des cahiers pour les enfants, dont quatre maintenant fréquentaient l'école, et, à cette époque, on me refusait même la gratuité des fournitures scolaires. Le quartier de la rue de la Rivière ne ressemblait pas à celui de Bab-Aléoua. Arabe, mais plus cossu, ce quartier n'était pas habité par les ouvriers du port. A priori, chez ces gens, une femme indigène qui sort, le visage découvert devant des hommes, n'était pas une femme honnête. Je compris cela plus tard. Tant que nous vivions dans un milieu italo-sicilien ou à Bab-Aléoua, cela pouvait passer inaperçu : pour les Italiens, j'étais la Française mariée à un Arabe, car mon mari s'est toujours refusé à quitter sa chéchia, même quand il s'est agi d'obtenir de l'avancement (or, parmi tous ses collègues, y compris son chef de bureau, il était le seul à avoir le brevet élémentaire). A Bab-Aléoua, nous étions noyés parmi tous les autres employés du Chemin de Fer, nos voisins. Rue de la Rivière, c'était autre chose : nous avions pour voisins des Arabes ou des Kabyles aisés, pour la plupart propriétaires de leur maison. Les gamins ne jouaient pas dans la rue comme ceux que nous avions connus jusque-là. Tout cela faisait du changement. Henri, en allant au patronnage, comme il était seul au milieu de ses camarades à porter une chéchia, fut pris à parti par de jeunes Arabes qui lui reprochèrent de fréquenter des Roumis, et voulurent lui chercher querelle. Je sentis tout de suite que le quartier ne nous convenait pas, mais nous y étions, il fallait y rester avec le moins de dommage possible. Je ne parlai pas de tout cela à mon mari, mais j'ai

su depuis que lui-même s'en était rendu compte. Cependant, mon ancienne camarade Félicité, qui habitait dans les parages, vint me voir. Je fis aussi la connaissance d'une femme kabyle, mariée à un homme très riche. Elle avait évolué, car au temps de sa prime jeunesse, elle avait été artiste. Elle m'invita à lui rendre visite. Elle s'appelait Baya, et elle était très belle.

Marie-Louise-Taos, qui avait eu la grippe espagnole et avait failli mourir, était enfin rétablie et ne souffrait plus de ses oreilles. Elle fréquentait l'école Canton ; de nombreuses compagnes venaient la chercher. Louis allait à l'école Debarre, et Jean et Henri au collège Alaoui.

Nous nous nourrissions toujours à la manière kabyle et nous continuions à pétrir de gros pains que nous mettions à cuire dans le four du boulanger, mais Jean n'aimait pas certains plats de sa grand-mère qui fourrait du gras et du piquant partout. Il s'en suivait des disputes, et je donnais à Jean, quand je pouvais, quelques sous pour qu'il s'achète un complément. Parfois quand Lla Djohra avait caché quelque douceur dans sa petite malle fermée au cadenas, Jean glissait sa main étroite entre le couvercle et malette et lui prenait de ses friandises, pour les manger après le repas. Des scènes épiques en étaient résultées. C'est ainsi que peu à peu, il avait vidé la botte de dattes que Lla Djohra avait remisée sur la chaise haute, à Bab-Aléoua. Je me souviens qu'elle était venue me trouver en courroux, me reprochant de permettre à mes enfants de la priver de son dessert. J'avais corrigé pour la forme le délinquant.

Une autre fois, un ami de la famille nous avait apporté des raisins secs en grappes. Il y en avait beaucoup, près de deux kilos. Lla Djohra en donna un peu aux enfants et mit le reste dans sa mallette. Jour après jour, Jean passait sa main fluette et retirait une grappe qu'il glissait dans sa poche, avant de partir pour l'école, et en prenait une autre pour manger son goûter, à quatre heures. Un jour, la grand-mère ouvrit sa caissette pour faire du couscous aux raisins secs ; il ne restait plus que quelques grappes dégarnies.

Ce jour-là, ce fut un drame : elle se mit à hurler, tellement elle était en colère. Je pris une canne pour corriger le coupable, mais il avait déjà grimpé sur le toit du cagibi qui servait de débarras et de réduit au

charbon. Ainsi finit l'histoire. Je dis à ma belle-mère : « Mange ta part avec nous, quand il y a quelque bonne chose. » Parfois, lorsque les enfants avaient un sou, elle leur vendait ce qu'elle avait caché : des amandes, des dattes, des noix ou des noisettes dont un ami nous avait fait présent. Car longtemps nous n'avons pu nous payer des fruits. Ce n'est que pour Noël ou le jour de l'an que les enfants voyaient apparaître les oranges et les mandarines. Quant aux autres fruits, raisins, figues, abricots ou pêches, la saison s'écoulait sans que nous les goûtions, sauf si nous allions passer les vacances en Kabylie : là, il se trouvait toujours un parent ou un ami qui nous offrait des figues et des raisins.

Un jour même, Paul s'était aventuré dans un champ qui ne nous appartenait pas. Il en avait rapporté une belle corbeille de figues noires, gercées par la rosée, presque aussi admirables que celles que produisait le champ de ma mère, à Tizi-Hibel. Comme je lui demandais : « Qui te les a données ? » il me répondit : « C'est Lakhdar-ou-Ouakouche. » J'ai su ainsi qu'il avait pénétré dans le champ de Yamina-t-Ouakouche, une parente éloignée, peu commode, qui cherchait partout Poupoul-ou-Amrouche, qu'elle ne connaissait pas. Quand elle me vit, elle me dit : « C'est toi la mère de Poupoul-ou-Amrouche ? » — « Oui », lui répondis-je. — « Il est entré dans mon champ sans ma permission ; s'il m'avait dit : Lalla Mina, donne-moi des figues, je lui en aurais donné avec plaisir ! » Je lui présentai toutes mes excuses.

●

La maison en face de la nôtre, rue de la Rivière, appartenait à Kadour-ben-Haroun — un Kabyle originaire des Aïth-Abbès, dont la famille avait quitté la Kabylie depuis 1871, ou même avant, car les vieux seuls savaient le kabyle. Ma belle-mère évoluait dans ce milieu avec aisance : elle était dans son élément, en tant que musulmane pratiquante. Moi, pour ces gens, comme pour elle, j'étais la mécréante, celle qui avait abandonné sa religion et qui sortait la figure découverte.

J'avais lu dans un livre de Myriam Harry, *Tunis la blanche,* une description d'un milieu juif. Elle parlait d'une famille dont la grand-mère portait le costume juif ancestral, le pantalon bouffant, et, sur la tête, une coiffure pointue ; la mère, le peignoir à l'italienne, et la fille,

une robe à la dernière mode de Paris. Je fis le parallèle avec notre cas : ma belle-mère drapée dans sa couverture, à l'arabe, moi en blouse à l'italienne, et Marie-Louise-Taos, plus tard, vêtue à la mode de Paris. Je cessai de mettre les pieds dehors, sauf à de très rares occasions ; d'ailleurs je n'avais pas de quoi m'habiller.

Bien que l'armistice de 1918 fût signé, ni Paul, ni Abbas (Mohand-Arab, le frère de Belkacem) n'étaient revenus. Ce n'est qu'au mois de décembre 1919 qu'ils arrivèrent tous deux presque en même temps. Mon mari s'était efforcé de garder sa place à son frère aux ateliers de la Compagnie.

J'avais un canapé, j'en demandai un autre à mon amie Baya qui me le prêta, et Paul et Abbas furent installés à la salle à manger, la pièce étant très grande.

Paul retourna à l'Ecole Normale en janvier 1920 et Abbas alla chercher sa femme et ses enfants au pays. Son beau-frère et cousin Bouzid l'avait accompagné avec sa femme et sa petite fille. Une nuit de janvier, nous dûmes recevoir tout ce monde, qui passa encore à la maison la journée du lendemain. Ils partirent enfin, Mohand-Arab ayant loué deux chambres rue El-Korchani.

•

Quand je jette les yeux en arrière, sur cette époque de ma vie, je me demande comment j'ai pu vivre. J'avais dû me mettre à la machine pour coudre les chemises et aussi les robes de la petite. En 1920, Henri eut son brevet et prit un poste au Chemin de Fer. Jean obtint son brevet en juin 1921, et entra à l'Ecole Normale en octobre. Quant à Paul, il avait été nommé instituteur à Sfax. Il ne restait plus à la maison que Louis, Marie-Louise-Taos et Noël. Noël était un bébé charmant et beau, tellement beau que les gens se retournaient pour le voir, quand je le tenais par la main. Il avait un teint blanc comme lait, des cheveux noirs et ondulés, de grands yeux noirs, aux cils longs et recourbés, un nez droit, et une toute petite bouche rouge comme une cerise. Il avait une voix de rossignol quand il chantait ce qu'il appelait ses « chantances ». En 1921, j'eus une bronchite sévère. De son côté, mon beau-père Ahmed s'était grièvement blessé au genou, en voulant tailler un arbre

dans son jardin de montagne, en Kabylie. Nous fûmes alertés ; mon mari et son frère Abbas partirent. Ils trouvèrent leur père hors de danger, mais sans ressources. Ils ramenèrent les quatre enfants qui étaient de deux mères différentes : les deux de Zahra allèrent chez leur tante, ceux de Smina-Tajlilith vinrent chez nous.

Je ne sais si la question religieuse agissait sur l'esprit de ma belle-mère, car toujours, en cas de litige, c'étaient mes enfants ou moi qui avions tort. Et lorsqu'une querelle éclatait entre les enfants arabes et les miens, c'étaient immanquablement mes enfants qu'elle réprimandait.

Elle achetait chez l'épicier voisin Hemida ; un jour que je lui faisais remarquer une erreur, elle répliqua : « C'est toi qui te trompes dans ton compte, Hemida ne ment pas, il récite ses prières. » Que répondre à cela ?

Dès que les enfants de mon beau-père arrivèrent du pays, elle les prit sous sa protection, estimant que les miens les maltraitaient. Je supportai la situation durant quelques mois, et puis je déclarai que si cela devait continuer, je m'en irais. Mon mari alla trouver les Pères de Carthage qui voulurent bien s'occuper du problème et envoyer les quatre gosses d'Ahmed à Kheratta, dans une de leurs maisons de Kabylie.

Paul avait quitté Sfax au mois de mai (le mois de mai lui a toujours été néfaste). Il était retourné à l'armée pour finir son service. Il y resta jusqu'à fin décembre. Jean, pendant les vacances, avait ramené sa grand-mère Lla Djohra et les quatre enfants de son grand-père à Ighil-Ali. Henri avait été envoyé par la Compagnie à Gaffour. J'étais seule, malade, avec les petits. Paul demanda une permission pour me soigner. Il fut admirable. Le docteur Broc vint me visiter, il déclara que j'attendais un autre bébé : je fus désolée. J'avais déjà un fils de vingt-et-un ans. Et comme je doutais, le médecin me dit : « Vous verrez dans deux ou trois mois ! »

Lla Djohra et Jean revinrent de Kabylie. Paul était retourné à la caserne de Forgemol, car j'allais mieux. Mais il faisait très chaud, et nous nous promenions, après souper, hors de la ville, derrière les Remparts, jusque du côté du lac Sedjoumi.

Au début de l'année 1922, Paul nous dit qu'il ne continuerait plus à gagner sa vie dans l'enseignement. Il nous demanda un petit capital pour ouvrir un commerce. Nous lui donnâmes l'argent destiné à finir

de payer la maison d'Ighil-Ali en 1923. Et nous lui installâmes, dans une des pièces sur rue, une épicerie, pensant ainsi le garder auprès de nous. Sous l'influence de sa grand-mère, il avait écrit à Louis Ouari, son camarade de classe à Ighil-Ali, de pressentir son père pour savoir s'il lui accorderait sa fille Charlotte en mariage[1]. Après seulement il nous mit au courant. Le père et le frère aîné consentirent à cette union. Nous ne pûmes que nous incliner.

René-Malek, mon dernier, naquit le 15 mars 1922. Paul désira être son parrain. Au mois de juillet, nous partîmes en vacances à Ighil-Ali, pour préparer le mariage. J'ai su depuis que Paul aurait voulu se dérober, mais que son père l'avait forcé à tenir parole. Ce mariage fut une grande erreur, mais *Mektoub !...* Il eut lieu le 22 septembre, et Paul et sa femme prirent le jour même le train pour Tunis.

Nous arrivâmes, mon mari, mes enfants, ma belle-mère et moi, au début d'octobre. La maison était pleine à craquer ; on avait dû plafonner et aménager en chambre la petite buanderie. Louis couchait dans la salle à manger, et Marie-Louise-Taos dans la chambre de sa grand-mère, sous le téléphone. Paul et Charlotte avaient leur lit dans un réduit qui servait aux provisions. J'avais gardé ma chambre, où dormaient Noël et René.

Quand Jean venait de l'Ecole Normale pour les vacances, il couchait à la cuisine, sur un lit de fortune. Mais on espérait que Paul ferait de bonnes affaires et s'installerait ailleurs.

Nous avions fêté Noël 1922. Paul avait acheté un dindon qu'on avait rôti au four. L'hiver passa. Pâques de même. Dans la maison l'atmosphère était irrespirable. Ma belle-mère disait à qui voulait l'entendre que ma belle-fille, Charlotte, n'était pas bien traitée par moi. Lla Djohra lui rapportait des fruits du marché, et Paul, lui aussi, amenait des oranges ou des dattes qu'il serrait dans sa chambre. J'avais supporté longtemps, sans murmurer, mais enfin j'éclatai : « Quand tu apportes quelque chose, ne le montre pas aux enfants qui sont jeunes, puisque tu n'as pas l'intention de leur en donner ! » Puis, un beau jour, Paul annonça qu'il avait loué un local rue Flatters. Il déménagea toute l'épicerie, et garda la pièce pour s'y loger.

[1]. Paul, sous le coup d'une déception sentimentale, se laissa persuader par sa grand-mère d'épouser une fille du pays. On retrouve ce drame développé et transposé dans *Rue des Tambourins*.

Louis, maintenant, avait son certificat d'études. René marchait à quatre pattes par toute la maison, ma belle-fille attendait un bébé pour le mois d'août. J'étais en train de coudre dans la chambre de Lla Djohra, quand j'entendis Paul entrer et sortir et perçus un sanglot. Je courus vers la chambre de ma belle-fille : Charlotte était effondrée et pleurait à chaudes larmes. Je la questionnai : j'appris que Paul, le soir même, prendrait le bateau pour la France.

Je mis immédiatement mon mari au courant, par téléphone. Il se rendit au port et rejoignit Paul au moment où il allait s'embarquer. Il le ramena à la maison. Il y eut une scène dramatique. Tout l'argent que nous avions mis dans l'affaire était perdu. Paul avait sur lui deux mille francs que son père lui enleva. Ce n'est que le samedi suivant, après qu'il eût rapporté toutes les étagères de l'épicerie, qu'il put partir pour Paris — au mois de mai.

Dans la même année, presque au même moment, mon beau-frère Abbas avait mis son fils Maklouf dans la maison des Pères Blancs où se trouvaient déjà ses jeunes oncles, à Kheratta. En outre, il décida, d'accord avec Belkacem, de ramener son père à Tunis. Car il devait divorcer de Zahra. Mon beau-père vivrait la moitié de l'année chez nous, et l'autre chez son fils Abbas. Les deux frères donc envoyèrent un permis de circulation à Ahmed-ou-Amrouche qui vint nous retrouver à Tunis.

Le 6 ou 7 août 1923, Charlotte accoucha de son fils Marcel : les choses se passèrent normalement, malgré le pessimisme du docteur.

Je n'en pouvais plus dans cette maison où je n'étais plus chez moi. Henri faisait son service militaire. Jean se trouvait encore à l'Ecole Normale, Marie-Louise avait une maladie qui enkylosait tous ses membres : il fallait la frictionner à l'huile camphrée trois ou quatre fois par jour aux jointures ; ma belle-fille ayant déclaré que cette odeur l'incommodait, je pris le lit de la petite et l'installai dans ma chambre.

Cette année est la plus sinistre que j'aie vécue dans la maison de la rue de la Rivière. Fort heureusement, Brizini, un ami de Belkacem, devant partir en Kabylie, je décidai Charlotte à profiter de l'occasion pour se rendre chez son père, à Ighil-Ali, où elle serait beaucoup mieux que chez nous ; elle nous quitta. Puis je persuadai mon beau-père de retourner auprès de sa femme, Zahra, la mère de ses jeunes enfants et sa préférée. Des semaines et des semaines je l'ai « travaillé » dans ce sens. Enfin, il se laissa fléchir, à la condition qu'on ne l'abandonnerait

pas. Je promis tout ce qu'il voulut, pourvu qu'il partit. Ma belle-mère me reprocha de l'avoir chassé, comme j'avais chassé ma bru, mais je ne cédai pas. Il y avait un peu de place, maintenant, dans la maison.

Du jour où Charlotte s'éloigna, Lla Djohra s'entêta à ne rien faire dans le ménage. — « Tu as éjecté celle qui devait travailler, me dit-elle, travaille toi-même, moi je garderai ton bébé ! » Je n'étais pas au bout de mes peines.

Influencé par sa mère et par son frère Abbas, mon mari résolut de ramener chez nous Paul et Charlotte. En conséquence, il alla passer ses soirées, à la sortie du bureau, dans un moulin à farine, pour étudier le moteur, afin d'en installer un soit à Ighil-Ali, soit à Tunis, pour Paul. J'eus beau lui répéter que son fils lui échapperait, qu'il n'était pas destiné à devenir minotier, rien n'y fit. Tous les créanciers de Paul fondirent sur la maison : le marchand de fromages, celui de pommes de terre, et même un commerçant qui lui avait vendu un meuble, vint le reprendre. Nous dûmes nous arranger avec tous ces gens-là, signer des traiter, et les payer.

En mars 1924, mon mari m'annonça que son projet était au point. Paul serait minotier à Ighil-Ali ; Lla Djohra allait partir avec lui, et Paul viendrait de Paris pour les rejoindre au pays. Car Belkacem lui avait envoyé le montant de son voyage. Mon mari emporta le linge et la malle de Charlotte laissés chez nous. C'était le 20 avril 1924. — « Tu pars, dis-je à ma belle-mère, mais lave tes pieds sur le seuil de la porte, car c'est la dernière fois que tu vois Tunis ! »

Je restai seule avec mes enfants, Henri toujours au régiment, Jean à l'Ecole Normale ; demeuraient Louis et Noël, encore écoliers, et René au berceau. Quant à Marie-Louise-Taos, on l'envoya quelques jours à l'école de plein air de l'Ariana, mais elle ne put s'y adapter.

Paul s'était donc rendu au pays, il avait vu sa femme, son petit qu'il ne connaissait pas, sa grand-mère, puis il passa par Tunis. Il n'avait pas dépensé tout l'argent de son voyage ; il me remit le reliquat, avec ces mots : « Garde-le, on ne sait jamais. » Il y eut, entre mon mari et moi, des discussions orageuses ; je déclarai à Paul que nous ne pouvions nous démunir de la pauvre maison du pays, que nous avions eu tant de peine à construire et à payer, pour une affaire aléatoire, un moteur et des meules dont nous ne saurions que faire, car j'étais sûre que Paul ne resterait ni à Ighil-Ali, ni à Tunis, maintenant qu'il avait vu Paris !

A la longue, Paul comprit que j'avais raison. Je lui fis vendre, pour en tirer quelque argent, tout ce que je pus trouver de vieilleries inutilisables pour nous : son vélo, des planches, des étagères de son ancienne épicerie. En y ajoutant mes économies, nous réussîmes à réunir trois cents francs. Je lui laissai emporter un costume d'Henri. Un samedi de la fin de mai, Paul retint sa place de bateau. Je lui avais roulé cinq kilos de couscous qu'il devait offrir à un ami. Jean descendit de l'Ecole Normale pour lui dire adieu. Paul était destiné à ne plus jamais revoir l'Afrique du Nord, mais il m'a remerciée de l'avoir engagé à partir ! Je me retrouvai enfin seule avec mes enfants, mais il fallut longtemps à mon mari pour digérer sa défaite.

Jean tomba malade presque au moment des examens. J'allai le chercher à l'Ecole Normale : il avait une fièvre persistante, due sans doute à une insolation. Le docteur lui permit de se présenter malgré la fièvre et le bourra de cachets d'aspirine. Il fut reçu deuxième[1]. Il travailla aux ateliers de la Compagnie, pendant les vacances, pour gagner l'argent d'un costume neuf.

Au mois d'octobre, Louis suivit les cours de l'école professionnelle, Jean fut nommé instituteur à Sousse, Henri qui sortait du régiment, voulut rejoindre Paul à Paris. On lui constitua un petit trousseau : six chemises, quelques caleçons, deux costumes, dont un de sport, deux paires de chaussures ; on lui donna le prix de son voyage, et il partit. Ce fut le deuxième exode.

Marie-Louise et Noël demeuraient chétifs et le milieu de la rue de la Rivière ne nous convenait vraiment pas. Mon mari, un jour, fut intéressé par une annonce dans *La Dépêche Tunisienne*. Il s'agissait d'une petite maison à vendre, à Carthage. Nous allâmes la voir le 1er janvier 1925, mais nous comprîmes que les enfants, pour se rendre à l'école, devraient circuler dans le train électrique, pour lequel nous n'avions pas de réductions. Nous nous rabattîmes sur la banlieue Sud.

La plupart des employés du Chemin de Fer avaient fait bâtir des villas à bon marché, mais nous voulions une maison déjà construite, pour nous installer le plus tôt possible.

[1] . Il me semble me souvenir qu'en réalité, Jean fut le major de sa promotion, mais qu'on ne voulut admettre qu'un indigène pût avoir la première place. (Marguerite Taos Amrouche.)

Nous trouvâmes bien, avenue Stephen-Pichon, à Maxula-Radès, face à l'Internat des filles, une villa de quatre pièces avec un jardin assez grand, mais il fallait condamner deux fenêtres, car la propriété voisine ayant été vendue, le nouveau propriétaire exigeait que les fenêtres, donnant chez lui fussent murées ; nous avions accepté. Mais Dieu nous avait préparé mieux ! C'est ainsi que le vendeur se désista et nous indiqua la maison que nous habitons encore.

Nous allâmes la visiter le 25 mai 1925. Le petit René m'avait fait une scène terrible ; il ne voulait plus descendre du train, et il se mit à pleurer quand je le forçai à nous suivre.

J'ai gardé du jardin un souvenir inoubliable. Il y avait des fleurs, des fleurs, comme je n'en avais jamais vues depuis ma petite enfance, depuis le jardin de Taddert-ou-Fella. Je fus émerveillée, avant même d'avoir examiné la maison qui me parut plutôt petite ; trois grandes pièces, et une minuscule, parce qu'on avait pris sur elle de quoi ouvrir un couloir, une cuisine, une vérandah et un débarras ; la buanderie était en appentis, ainsi que les cabinets. Au-dessus de la cuisine, un grenier. Cela nous suffisait, nous n'étions plus si nombreux.

Je dis à mon mari de conclure. Peut-être que mieux avertis, ou moins pressés, nous aurions pu traiter à meilleur compte. Mais nous ne savions pas le propriétaire forcé de vendre à n'importe quel prix, puisqu'il avait construit ailleurs.

Il fut convenu que nous achetions la maison pour vingt-neuf mille francs, dont dix mille payables d'avance, et les dix-neuf autres par annuités échelonnées sur cinq ans.

Nous espérions vendre la maison de la rue de la Rivière pour payer celle de Radès, mais nous ne trouvâmes pas d'acheteur à notre convenance, et nous dûmes la louer à mon beau-frère Abbas, qui avait quitté la rue El Korchani.

•

Je n'ai jamais regretté la rue de la Rivière. Je n'y avais pas été heureuse, et les peines que j'y ai connues ont de beaucoup dépassé les joies. J'y ai cependant vécu près de sept ans, vu grandir et devenir des hommes trois de mes fils, et gardé la vision de Paul et d'Henri quand ils dansaient dans la grande salle à manger.

C'est le 24 juin, dans la nuit, que nous préparâmes nos affaires, les arabas devaient venir le lendemain, de bon matin. Nous avions démonté les lits et étendu des matelas dans la salle à manger. Nous dormions quand Jean sonna à la porte. Il arrivait de Sousse pour passer l'examen de quatrième année. Il était accompagné de son camarade et ami Marcel Reggui[1].

A l'aube, j'étais levée et j'avais cuit au gaz la poule que nous devions manger à midi : les arabas avaient chargé nos affaires. Il en resta quelques-unes que nous espérions prendre par la suite, en particulier deux petites armoires scellées au mur de ma chambre. Nous ne les avons jamais récupérées, elles furent prises dans la saisie des meubles de mon beau-frère.

Les arabas parties, nous prîmes le train de onze heures, nous arrivâmes à la maison à midi. Elle avait été vidée par nos prédécesseurs.

Jean dînait avec nous, ce jour-là. Avec quelle fierté il revint du jardin en apportant une assiette de figues-fleurs et de fraises : « Ça sert à quelque chose d'avoir un jardin ! » dit-il.

[1]. Le plus ancien ami de Jean Amrouche. Algérien, né à Guelma mais d'une famille originaire de Gabès, en Tunisie, converti au christianisme. Aujourd'hui professeur en retraite à Orléans et directeur de l'Association populaire d'art et culture.

4
Le hâvre de Radès

De ma vie à Radès, je ne parlerai pas beaucoup, car tous mes enfants la connaissent. Je me bornerai à rappeler quelques souvenirs.

Les premières années furent très dures, je pris les finances de la maison en mains, comme chaque fois que nous devions nous serrer la ceinture. De 1925 à 1930, il a fallu rembourser de grosses dettes. Pour acquitter les premiers dix mille francs, nous eûmes recours au prêteur Burgel, moyennant hypothèque sur la rue de la Rivière et de gros intérêts ; Henri et Paul donnèrent un coup de main. Tous les quinze jours, Paul envoyait un mandat télégraphique de cinquante francs sur sa quinzaine, et Henri, quand il fut à l'Agence Nord-Africaine, deux cent cinquante francs tous les mois. De plus, la cuisine n'était guère compliquée : de grosses soupes aux pâtes et légumes secs — haricots, pois cassés ou févettes — mais les parts étaient copieuses, le pain blanc et frais à volonté.

Jean avait passé le mois de juillet à la maison, dans la petite chambre. Le 1er août, il me dit : « Maman, je pars, moi aussi, pour Paris ; d'ici le mois d'octobre, je verrai ce que je pourrai y faire. » Il n'avait que dix-neuf ans. C'était le troisième fils que l'effroyable et admirable ville me prenait.

De toutes ces années, je ne me souviens pas de grand-chose : les enfants allaient à l'école ; René qui était encore tout petit, restait à la maison ; il s'installait sur le pilier du grand portail et regardait les gens passer. Il était brun comme un brugnon, avec une forêt de cheveux bouclés qui faisaient comme des bagues sur sa tête, et parfois, quand il voyait une dame, il lui disait : « Madame, tu me donnes un bonbon ? »

Il sautait de son perchoir dès que Noël revenait de l'école. Puis il grimpait sur les amandiers, il remplissait ses poches d'amandes et me

disait : « Une poche pour toi, une pour moi. » Il lui arrivait d'être sur un arbre, alors que je le cherchais dans la rue. Lui et Jean, de tous les miens, sont restés le plus longtemps avec moi, à la maison. Devenu un peu plus grand, René regardait l'heure à la pendule et disait : « Nel va sortir. Je vais le chercher. » Et il partait à la rencontre de Noël.

La santé maintenant était bonne ; nous avions de l'air, des fruits, des légumes et du pain à discrétion. On habillait les enfants au magasin du *Gagne-Petit* : de solides costumes en velours, chauds pour l'hiver, et des chaussures ; Marie-Louise-Taos avait eu son manteau de velours de laine. Nous ne manquions pas de soucis d'argent, mais je me sentais enfin chez moi, pour la première fois depuis mon mariage, je n'avais à subir les récriminations de personne : les Kabyles, venant du pays, ne faisaient plus escale chez nous.

•

En octobre 1925, Jean nous apprit qu'il avait réussi à son concours et qu'il entrait à Versailles[1]. Je poussai un soupir de soulagement. Nous étions tranquilles sur son compte pour un an, après, Dieu y pourvoirait.

Je garde la vision de la table ronde de la salle à manger, un dimanche, jour du couscous ; autour de la table, Louis, Marie-Louise-Taos, Noël, René, et Jean en vacances. Jean pousse Noël, très moqueur, à exciter Louis : « Tu cours, Louis, tu cours comme un hippopotame », lance Noël, et Louis de lui répondre : « Attention, Ahès ! » (Noël avait tendance à se voûter, et nous l'appelions Hessouna, du nom d'un bossu, notre voisin, rue de la Rivière)[2].

Les enfants s'installaient aussi par terre dans la chambre de René, qui était aussi celle de Louis et de Noël, et ils jouaient aux dominos, mais Noël trichait et bouchait à la mie de pain les trous noirs des dominos. J'entendais parfois des disputes et je distribuais des taloches d'un côté ou de l'autre.

Louis adorait jouer à la belote, et c'étaient des séances à n'en plus finir. Mais nous nous aperçûmes trop tard qu'il manquait souvent les cours du collège et interceptait les billets d'absence. Je n'ai pas vu grandir mon fils Louis ; pour moi, il était toujours le bébé couvé et

1. Il va y préparer l'entrée à l'École Normale de Saint-Cloud.
2. Ahès diminutif de Hessouna, chez les Amrouche.

porté sur mon dos jusqu'à l'âge de trois ans. Il était resté plusieurs années sans savoir parler comme les grandes personnes, surtout en kabyle ; garçonnet, il déformait encore les mots comme un bébé, d'où les moqueries de ses frères. Lla Djohra l'avait beaucoup gâté, plus que Marie-Louise-Taos et Noël, mais elle lui avait appris certains travers, comme celui d'écouter aux portes.

Depuis 1922, je n'étais pas retournée en Kabylie. En 1927, j'attrapai une mauvaise grippe ; selon mon habitude, je ne me soignai pas, et, un beau jour, je ne pus me lever. Mon mari dut prendre une bonne, et il fut décidé que j'irais passer les vacances en Kabylie.

Je trouvai, à mon arrivée, bien des places vides : le cousin Chérif-ou-Amrouche était mort, ainsi que d'autres cousins germains de mon beau-père. J'aimais profondément Chérif, cet homme doux et digne, et j'ai eu longtemps devant les yeux, sa haute stature. Jamais je n'ai vu Chérif en colère pendant les sept ou huit années passées à Ighil-Ali. Il était toujours prêt à prendre notre défense quand on disait du mal de nous ; Bachi-ou-Youssef[1], le mari d'Aldja, la sœur de Lla Djohra, était mort, ainsi que deux filles de Madani et son fils Mohamed. Le vieil oncle Hemma vivait avec sa sœur — ma belle-mère — dans notre maison, qu'il n'a plus quittée jusqu'à sa mort.

Quelques jours après mon arrivée, Jean et Henri vinrent de France nous retrouver, Henri pour peu de jours. Il devait se marier cette année-là, au mois de décembre.

Les vacances passées, nous retournâmes à Radès. Jeanne, ma bonne[2], avait gardé la maison, Jean était entré à Saint-Cloud.

Au mois de novembre, Louis nous annonça qu'il avait trouvé une place à la Municipalité de Tunis. Nous ne pûmes que nous incliner devant le fait accompli. Nous aurions préféré le voir continuer ses études et entrer dans l'enseignement. Il était resté aussi naïf qu'un enfant, mais de mauvais garçons se chargèrent de l'instruire...

Je ne me souviens pas si c'est en 1927 ou 28 que Marie-Louise réussit au certificat d'études. En septembre 1927, mon mari put vendre la maison de la rue de la Rivière à son ami Brizini, qui lui paya dix mille francs d'avance et le reste en dix ans. Nous liquidâmes ainsi toutes nos

[1]. Jean Amrouche a laissé un conte dont ce Bachi est le héros.

[2]. Il s'agit d'une Italienne, mariée à un Arabe, qui portait aussi le prénom d'Habiba, convertie à l'Islam ; elle sortait voilée. Voir, *Rue des Tambourins*, le personnage d'Alba.

dettes. En octobre 1928, Jean ayant passé le professorat à Saint-Cloud, rentra à Tunis pour son service militaire.

Mon mari qui avait droit au voyage gratuit, cet été-là, se rendit à Lourdes, puis à Paris, où il menait à Paul sa femme et son fils. Marie-Louise-Taos l'accompagnait.

Cette même année 1928, Louis ayant quitté son emploi à la Municipalité, décida de partir pour Paris. Nous écrivîmes à Paul pour avoir son avis, il répondit par télégramme : « Envoyez colis » et nous expédiâmes Louis. Ce fut pour moi un grand déchirement, j'avais tout envisagé, sauf de me séparer de Louis, que je jugeais un peu déficient : je désirais le garder avec moi pour veiller Sur lui.

Jean faisait son service militaire à Bizerte, mais il revint à Tunis en janvier, pour suivre les cours des élèves-officiers. Il resta six mois pendant lesquels il fréquenta beaucoup la maison ; souvent les camarades de Marie-Louise-Taos attendaient qu'il leur résolve leurs problèmes d'algèbre.

Il entra à Saint-Maixent et y demeura jusqu'en 1929. Quand il en sortit, il était un beau sous-lieutenant, et les gens qui le rencontraient disaient à mon mari : « C'est à vous ce beau sous-lieutenant ? » et mon mari était très fier de son fils. En janvier 1930, il fut nommé professeur à Sousse.

La famille de Paul s'était augmentée d'une petite fille : Monique. Nous pensions la paix revenue dans ce foyer, largement installé boulevard de Sébastopol, quand nous parvinrent d'alarmantes nouvelles concernant la santé du bébé et les affaires. Tel était le bilan du couple au bout de deux années de réunion. Mon mari, profitant de son nouveau permis de voyage, se rendit à Paris en mai. Il y fut rejoint aux vacances par Jean et Marie-Louise-Taos. Tous me confirmèrent que la petite Monique était bien malade. J'offris à Belkacem de faire venir à la maison les enfants et la femme de Paul pour que Monique puisse se rétablir. Charlotte arriva au début d'octobre 1930. La petite fille serait certainement morte si elle était restée à Paris.

Mais la maison de Radès n'était pas assez spacieuse et quand Jean vint pour les vacances de la Toussaint, je fus obligée de le faire coucher dans le même lit que son père, moi-même dormant tête-bêche avec Marie-Louise-Taos. René avait émigré, avec son lit, dans la chambre de son père, et Noël se contenta du canapé dur de la salle à manger.

Le lendemain, Jean dit que cette situation ne pouvait durer. Charlotte écrivit à ses parents pour leur demander de la reprendre à Ighil-Ali. Ils la reçurent dans le courant de décembre.

Nous décidâmes alors d'agrandir la maison. Quand Jean passait les vacances avec nous, Marie-Louise-Taos devait lui céder sa petite chambre en face de la mienne, cette petite chambre chargée de souvenirs où Marie-Louise-Taos apprenait ses leçons et cherchait ses problèmes ; parfois je l'avais aidée. Maintenant elle avait son brevet élémentaire.

Nous pressentîmes trois entrepreneurs italiens. A la fin, nous choisîmes d'acheter les matériaux à notre compte, et nous prîmes un maçon à la journée. Tout contre la cuisine, il existait des dépendances que nous fîmes abattre, conservant un mur qui devait se révéler humide et insalubre. Nous pûmes faire construire, en un temps relativement court, trois pièces et une véranda vitrée. En outre, un escalier extérieur permettait de monter sur la terrasse. Nous avions commencé à Noël, à Pâques, tout était fini.

•

En septembre 1931, Jean annonça ses fiançailles et nous présenta la jeune fille accompagnée de sa mère.

Marie-Louise, Noël et René rentrèrent de vacances passées sans moi à Ighil-Ali. Huit jours après, René tombait malade, avec une forte fièvre. Le docteur diagnostiqua une typhoïde. Au 1er octobre, Noël se rendit à l'école, le matin, mais dut s'aliter le soir même.

Charlotte et ses deux petits étaient revenus de Kabylie avec mes enfants. Ma belle-fille prit la direction de la maison pendant que j'étais occupée avec les malades. Il fallait changer les poches de glace sur la tête plusieurs fois de jour et de nuit. Marie-Louise faisait les courses et charriait la glace, mais elle tomba malade à son tour. On la soigna pour le paludisme, mais elle avait aussi contracté la typhoïde. Je dus lutter durant trois mois. A la Toussaint, nous appelâmes trois docteurs en consultation : les docteurs Broc, Gérard et Yalovikof — le médecin traitant. Ils m'ordonnèrent de cesser les bains, mais de faire des enveloppements.

René fut le plus éprouvé : un abcès de fixation provoqué artificiellement le sauva. Noël, lui, se releva assez vite de sa maladie, mais j'ai l'impression que, moralement, il ne s'en est jamais relevé.

Louis fut rappelé en Tunisie pour son service militaire. Avant son entrée à la caserne, lui aussi aida à charrier la glace.

Pendant cette période, de tristesse et d'angoisse, ma petite-fille Monique, toute blonde, fut un rayon de soleil. Elle n'avait pas encore trois ans, mais elle était forte et solide sur ses petites jambes. Elle aussi voulait aider : elle m'apportait, appuyée sur son petit ventre, la poche de glace qu'il fallait mettre sur la tête de l'un ou de l'autre des enfants, offrait la tisane à Marie-Louise en disant : « C'est bon, tata, bois ! »

Sa mère fut admirable de dévouement, je ne sais ce qui serait advenu, si je ne l'avais pas eue à mes côtés. Personne n'aurait voulu nous servir, car tous craignaient la contagion. De fin septembre à fin décembre, je ne me couchai, ni ne me déshabillai. Quand René fut hors de danger, je veillai Marie-Louise-Taos qui était au début de son mal. En janvier 1932, tous enfin purent se lever.

Le temps que dura cette maladie, Jean vint de Sousse toutes les semaines, le mercredi soir, pour s'en retourner le vendredi matin, à l'aurore. Il a toujours été à nos côtés quand nous avons été dans la peine. La nouvelle partie de la maison nous fut très utile, car je pus ainsi donner une chambre à chacun de mes enfants, à ma bru et ses petits. C'est le jeune Marcel, qui, de bon matin, allait chercher le lait, puis le pain, avant de partir pour l'école. Au mois de mai, Jean se maria, Marie-Louise seule assista à la cérémonie. Les époux vinrent souper chez nous et firent un voyage de quelques jours à Hammamet.

Le 24 juin 1932, Charlotte rejoignit à Ighil-Ali sa sœur qui, d'ordinaire, habitait le Maroc. Cette année-là, nous avions droit au passage gratuit pour la France. Ma fille me dit : « Maman, pourquoi ne viendrais-tu pas avec nous ? » Mon mari avait fait vœu de mener à Lourdes René et Noël. Mme Benquet, notre voisine couturière, me tailla trois robes, je confectionnai quelque peu de linge, et partis avec mes enfants et Belkacem. Henri nous avait invités à descendre chez lui, boulevard des Batignolles. Nous embarquâmes fin juillet. Marie-Louise-Taos et moi prîmes la route de Paris, et mon mari et les deux petits, celle de Lourdes. Il y avait huit ans que je n'avais revu Paul, et sept ans que je n'avais revu Henri. Nous fûmes très bien reçues, mais je savais Henri et sa femme un peu gênés, aussi j'insistai pour prendre ma part

des frais de nourriture. L'appartement était vaste, mais l'eau sur le palier, et les cabinets communs à tous les locataires du premier étage. La chambre de ma belle-fille Marcelle et le salon-salle à manger étaient spacieux et aérés. Le bureau d'Henri servit de chambre à Marie-Louise.

Mon mari et les enfants, après leur pèlerinage à Lourdes, gagnèrent Paris et allèrent coucher dans le grand appartement de Paul, encore sommairement meublé. Nous passâmes à Paris trois semaines. Nous fîmes quelques promenades aux alentours : à Lisieux, à Notre-Dame de Chartres, au château de Versailles. J'essayai de persuader Paul de reprendre chez lui sa femme et ses enfants, il refusa d'une manière catégorique, me dit qu'il était décida à envoyer de l'argent selon ses moyens, mais qu'à n'importe quel prix il ne recommencerait la vie commune avec Charlotte. Je lui expliquai que cette année avait été très dure pour moi, que mes enfants les plus jeunes ne s'entendaient pas toujours avec les siens, et que je ne pouvais les sacrifier.

Nous repartîmes pour la Tunisie après le 15 août, en passant par Alger et Ighil-Ali. Nous nous arrêtâmes à Maison-Carrée pour rendre visite au Père Justrob, et trouvâmes aussi le Père Duchêne, le Père Dehuisserre et le Père Vidal : c'est la dernière fois que nous les revîmes. Après une halte de trois jours à Ighil-Ali, nous fûmes tout heureux d'être accueillis, à la gare de Radès, par Ali, notre jardinier, à qui nous avions laissé la garde de la maison ; il prit les valises dans la brouette, et nous rentrâmes chez nous.

Louis avait fini son temps d'armée. Je voulus le garder quelques jours à la maison pour lui permettre de se reposer, je lui fis un petit trousseau de quelques chemises, quelques caleçons, des chaussettes. Je lui donnai un costume en très bon état que Jean avait passé à son père, et il partit avec les soldats, afin de se faire démobiliser à Paris et ne pas payer son voyage. Il ne devait jamais revoir l'Afrique du Nord !

Il restait maintenant Noël, René et Marie-Louise-Taos. Noël avait été reçu au certificat d'études et j'avais décidé qu'il suivrait les cours de l'Internat de Radès jusqu'au brevet. Je ne tenais pas à l'envoyer à Tunis, au Collège Alaoui, l'expérience de Louis m'ayant suffi. René était encore un enfant, il avait dix ans.

Pas plus que Louis, je n'avais vu Noël grandir de taille il avait quinze ans, mais il était très précoce ; il fréquentait pas mal de jeunes gens de son âge ou même plus âgés. Dès le mois de mai 1933, il se mit à faire l'école buissonnière : il partait le matin avec son cartable, mais

c'était pour vagabonder ; à ceux qui s'étonnaient de le rencontrer dans la rue, il disait : « J'ai reçu un mauvais coup au ballon. » J'eus beau le supplier, lui démontrer qu'il se faisait tort à lui-même en interrompant ses études, peine perdue. Il me déclara : « Je veux aller à Paris ! » — « Pour faire quoi ? » — « Je travaillerai avec Paul. » Ce dernier venait de louer, à Montmartre, un restaurant — « *Le Moustique* » — dont il espérait beaucoup. Le père écrivit à Paul qui répondit : « Envoyez-le. » Noël embarqua au début de juillet. Il passa trois mois à Paris et revint avec Jean fin septembre. En octobre, Noël, Marie-Louise et René retournèrent à l'école. Mais au mois de novembre, Marie-Louise tomba malade et Noël en profita pour déserter définitivement l'école. Il voulait travailler, il fallait que son père lui cherche un emploi, et surtout il lui fallait de l'argent. Partout où je cachais l'argent pour le ménage, il le découvrait et se servait. Mon mari décida de le renvoyer à Paris où, pensait-il, ses frères le caseraient.

Henri nous proposa, moyennant une pension, de le mettre en apprentissage dans un salon de coiffure. Noël le rejoignit. Henri ne le garda pas longtemps, car il fut impossible à garder, malgré les trois ou quatre cents francs par mois que nous lui envoyions. Il alla au « Moustique », où le cousin Bélaïd et Louis avaient une chambre. Paul réussit à persuader Henri de lui donner un matelas. Je lui avais remis une pleine valise de linge et un pardessus en bon état qui me venait de Paul.

En juillet 1934, nous partîmes de nouveau pour Paris, où nous avions chargé les enfants de nous louer un appartement pour un mois. Nous avions laissé la maison et le jardin de Radès en garde à un Arabe, contre un salaire de cent francs. Louis faisait une période militaire au camp de Sissone, Noël avait trouvé une place, Paul et Henri travaillaient chacun de leur côté dans l'imprimerie.

Au mois d'octobre, Marie-Louise-Taos fut reçue au brevet supérieur et nous demandâmes à la Compagnie un emprunt pour l'envoyer en France continuer ses études ; nous avions même retenu pour elle une chambre à Paris, dans une maison d'étudiantes. Mais elle ne put s'adapter et revint à Radès au bout de deux mois.

En mai 1935, mon mari fut mis à la retraite : c'était pour moi un gros problème ; il n'avait que cinquante-trois ans, ne s'intéressait pas au jardin. Je l'envoyai passer un mois au pays. A son retour, il fit un voyage de quelques semaines à Paris.

Je pensai qu'en achetant une voiture d'occasion, ce serait un dérivatif qui empêcherait mon mari de s'ennuyer, et pour cinq mille francs nous fîmes l'acquisition d'une jolie Citroën 7 CV, « la 7-9 », comme on disait à ce moment-là[1]. Belkacem prit des leçons et obtint son permis de conduire.

Marie-Louise, en octobre 1935, fut nommée surveillante à l'Internat de Radès. De décembre 1935 à mai 1936, nous connûmes de bonnes journées. Jean et son collègue et ami Marcel Brémond, vinrent aux vacances de Noël, et Brémond, qui savait conduire, nous mena à Carthage, à Sidi-Bou-Saïd, à Hammamet. Pour moi, qui depuis longtemps ne sortais plus, ce fut une véritable joie de franchir le seuil de ma porte pour monter dans l'auto et d'aller à la découverte. Le jeudi et le dimanche, nous venions prendre Marie-Louise à l'Internat, et nous partions avec elle et René « au petit bonheur la chance ». Nous emportions notre repas — une grosse omelette ou des cervelles — et nous pique-niquions à la campagne, sur la route de Bizerte, au Djebel-Rssas, à Hammamet, à Korbous, à Hammam-Plage-les-Pins.

Mais les bonnes choses ne durent pas. Un jour, ce fut la culbute. Et j'entendis mon mari dire, après un grand choc : « Ça y est, nous avons capoté ! » C'était le 19 mai, nous étions allés à Medjez-el-Bab, Belkacem voulant éviter une voiture qui venait en sens inverse, était tombé dans le fossé, notre auto avait fait un tête-à-queue. René qui, heureusement, s'en était tiré sans dommage, sortit par le pare-brise et alerta des passants qui nous secoururent. J'avais une blessure au-dessus du front d'où le sang coulait comme une fontaine, on me mena au dispensaire du village et un docteur me fit des points de suture. Mon mari, lui, avait reçu le volant dans la poitrine mais paraissait indemne ; pourtant, arrivé à la maison, il claquait des dents, car la fraîcheur l'avait saisi.

Le lendemain, René alla chercher le docteur qui déclara l'état de Belkacem plus grave que le mien : il avait une congestion pulmonaire. Jean, averti par télégramme, arriva dans la soirée. On prévint Marie-Louise, qui, par bonheur, n'était pas avec nous au moment de l'accident. Elle accourut à Radès, avec son amie Nanou Carlini. Mon cas s'était aggravé : j'avais un hérésipèle. Des jours et des jours j'ai

[1] . La voiture fut baptisée « Crevez-tous ». En effet mon père, qui toute sa vie s'était sacrifié pour ses enfants, avait fini par se révolter. Un jour qu'au jardin ma mère, une dernière fois, lui faisait observer que tous les enfants n'étaient pas élevés, il explosa, et levant les bras au ciel, s'écria : « Crevez tous, mais j'aurai mon auto !» La cause fut entendue.

M.-T. A.

souffert de mes oreilles pleines de boutons. Au bout de deux semaines, nous fûmes hors de danger. La voiture avait été remorquée par Caccio, le garagiste. Elle fut réparée et vendue. Dès lors, mon mari qui avait fumé toute sa vie depuis l'âge de quinze ans, cessa de fumer. A quelque chose malheur est bon.

•

Nous embarquâmes le 23 juin 1936 pour la France où Paul avait loué, à La Varenne-Saint-Hilaire, un grand pavillon pouvant nous contenir tous. Et nous fûmes reçus d'une façon princière. L'année d'après, nous retournâmes pour l'Exposition de 1937, et j'ai gardé de cette maison, de ce jardin où il y avait tant de roses de toutes espèces, de toutes couleurs, un souvenir de bonheur, de prospérité, d'abondance, que je n'oublierai jamais. Louis vivait avec Paul, et lui aussi profitait de ce beau cadre. Je revois la belle « Hamilcar » rouge, et Paul la conduisant. Il nous mena à l'Exposition, aux Andelys, à Rouen, à Gros-Bois, au Château des Princes Berthier ; il s'ingénia à nous faire plaisir, bien qu'une affaire sur laquelle il comptait ait tourné à son désavantage. Nous repartîmes fin août, car je n'étais pas tranquille pour notre maison de Radès laissée en garde à des gens en qui je n'avais pas confiance.

Paul nous conduisit à la gare de Lyon. Il n'est pas entré dans la gare, car il n'a pas quitté sa voiture. En nous séparant, comme je l'embrassais, il me dit : « Dans deux ou trois ans vous reviendrez, vous trouverez du changement ! » je ne l'ai plus revu. Jeanne, sa compagne, et Louis, nous avaient retenu nos places. Quand Louis m'embrassa, je remarquai qu'il appuyait très fort ses lèvres sur ma figure. Je ne l'ai plus revu.

Marie-Louise était restée à Paris.

Au mois d'octobre 1937, Jean fut muté à Tunis. Depuis les événements se précipitèrent. Noël, follement engagé pour cinq ans dans l'armée, après de graves incartades, contracta la tuberculose, ce fléau qui avait ravagé, à Ighil-Ali, la famille Am-rouche. Louis, contaminé, mourut le premier, le 20 août 1939, au sanatorium de Brévannes.

Paul nous télégraphia la terrible nouvelle. Jean prit l'avion pour assister aux obsèques. Paul, selon le vœu de mon mari, se disposait à

ramener le corps à Ighil-Ali, quand la guerre éclata. Ce n'était que le commencement du malheur. A la défaite de la France, aux bombardements, à l'occupation, à la misère, à la faim, s'ajoutèrent pour nous deux nouveaux deuils : Paul, mort pendant l'exode, le 16 juin 1940, et Noël, à l'hôpital, le 10 juillet 1940[1]. Ce double coup nous atteignit la même semaine par une carte inter-zone.

Et pourtant, cette époque oppressante de l'avant-guerre avait été éclairée par une œuvre qui nous tint en haleine pendant des mois, Marie-Louise-Taos, Jean et moi : la fixation en langue française des chants berbères hérités des ancêtres qui m'avaient permis de supporter l'exil et de bercer la douleur. C'était une telle joie de voir enfin mes enfants se passionner pour ce patrimoine. Parmi les amis de Jean, professeurs comme lui au lycée Carnot de Tunis, qui venaient manger le couscous et cueillir nos oranges, Armand Guibert fut celui qui s'associa le plus étroitement à cette quête, car c'est lui qui édita dans sa collection *Monomotapa* le recueil traduit par Jean — *Chants Berbères de Kabylie* — qui obtint le prix de Carthage.

La guerre n'empêcha pas Marie-Louise d'avancer dans la voie qu'elle s'était ouverte : après avoir chanté les chants berbères transmis par moi au Congrès de Fès, elle fut appelée en Espagne, à la Casa Vélasquez, en mai 1941. C'est là, à Madrid, qu'elle rencontra son mari, le peintre André Bourdil. Juste avant le débarquement américain, elle quitta l'Espagne pour Radès, enceinte de sa fille Laurence, et accompagnée d'André. Quant à Henri, avec sa femme et ses jumeaux, il avait passé la ligne de démarcation pour se réfugier chez nous, à Radès.

Jean, divorcé et remarié avec Suzanne, se replia à la maison, abandonnant son appartement de Tunis, sur le port, trop exposé aux bombes.

Pendant les heures douloureuses de l'occupation, au moment où le danger fut grand, le Bon Dieu dans sa miséricorde avait groupé tous mes enfants vivants autour de moi. Si nous avions dû mourir, nous serions morts tous ensemble.

Depuis, la paix est revenue. L'Allemand a été chassé et battu. La famille s'est de nouveau dispersée, chacun selon sa chance.

[1] . Les frères morts ou dispersés et ses parents ne pouvant être prévenus, Noël fut enterré dans une fosse commune.

•

Mes tresses brunes sont devenues blanches. La grande maison s'est vidée de tous ses habitants, et c'est seule avec mon compagnon de route que j'ai fêté mes quarante-sept ans de mariage.

Je suis allée à Ighil-Ali après huit ans d'absence : beaucoup, beaucoup de tombes, tant parmi nos parents et connaissances du haut village, que parmi les ménages chrétiens (Merzoug, Chlili, Sliman, Saïd Guâmara, sa mère et sa sœur), trois maisons fermées, et avec la nôtre, quatre.

De la demeure ancestrale que j'ai revue de loin, il ne reste que des ruines vides ; les volets de l'étage où j'avais cru vivre toujours, il y a quarante ans, pendent lamentablement, et de cette famille Amrouche, il ne reste plus que le vieux grand-père Ahmed. Et je me suis répété :

« Vanité des Vanités, tout n'est que Vanité, sauf Dieu et le peu de bien que nous aurons pu faire ! »

Je suis revenue dans cette maison de Radès où j'ai commence ma vingt-deuxième année d'existence, avec le désir de repartir là-bas, dans la maison abandonnée d'Ighil-Ali. Me sera-t-il accordé de le faire ? c'est le secret de Dieu. Je ferme maintenant ce cahier où j'ai consigné le résumé de ma vie.

J'ai écrit en un mois. Nous sommes le 28 août, j'ai fait vite, sait-on jamais ?

Je suis vieille, fatiguée, mais j'ai gardé mon âme d'enfant, prompte à vouloir redresser les torts et à défendre les opprimés.

Je n'ai plus revu mon école, je ne sais ce qu'elle est devenue, mais, dans ma mémoire, il y a toujours l'image enchantée de ma jeunesse. Je revois toujours le chemin fleuri, les églantiers, les chèvrefeuilles et les guirlandes de clématites, la cascade aux eaux écumantes, les berges fleuries de mon ruisseau, et les tapis de boutons d'or.

En entendant, les nuits d'été, chanter les grenouilles, je revois le jardin de La Varenne-Saint-Hilaire, et ses rosiers grimpants. Je puis dire avec le poète :

« En ce jour, en ce lieu, un jour, je fus heureuse. »

J'oubliais mon jardin de Toujal, avec sa tonnelle de raisins et Fort-National à l'horizon, avec ses tuiles rouges et ses remparts blancs !

Je viens de relire cette longue histoire et je m'aperçois que j'ai omis de dire que j'étais toujours restée « la Kabyle : jamais, malgré les quarante ans que j'ai passés en Tunisie, malgré mon instruction foncièrement française, jamais je n'ai pu me lier intimement ni avec des Français, ni avec des Arabes. Je suis restée, toujours, l'éternelle exilée, celle qui, jamais, ne s'est sentie chez elle nulle part.

Aujourd'hui, plus que jamais, j'aspire à être enfin chez moi, dans mon village, au milieu de ceux de ma race, de ceux qui ont le même langage, la même mentalité, la même âme superstitieuse et candide, affamée de liberté, d'indépendance, l'âme de Jugurtha !

A mon fils Jean, je dédie ce cahier : Pour lui, j'ai écrit cette histoire, afin qu'il sache ce que ma mère et moi avons souffert et peiné pour qu'il y ait Jean Amrouche, le poète berbère.

1er août - 31 août 1946.
Maxula-Radès.

IV

Epilogue

Paris, le 16 juin 1962.

Ceci est l'épilogue de l'histoire de ma vie que j'écrivis à Maxula-Radès, au mois d'août 1946, en souvenir du cinquantième anniversaire de ma sortie de l'école de Taddert-ou-Fella, en Kabylie. Je dédiai ce récit à mon fils Jean, auquel je le confiai. J'avais essayé de l'ouvrir à Ighil-Ali, en 1953, mais je compris que cela déplaisait au Papa, et, comme je ne voulais pas le chagriner, je remis le cahier dans son tiroir dont, seul, il avait la clef pendue à la chaîne de sa montre.

Cette suite, je la dédie à ma fille *Taos,* Marie-Louise Am-rouche, en souvenir des ancêtres, de la vieille maison abandonnée, en souvenir du pays kabyle que nous ne reverrons sans doute pas.

En souvenir de son père et de ses frères morts, je lui lègue tout ce dont j'ai pu me souvenir, ces lignes si maladroites, car ma vue baisse de plus en plus, et mes mains tremblent, et il me faut faire des efforts pour écrire de façon lisible. J'ai eu tant de malheurs !

Quand j'écrivis le début de cette longue histoire, c'était en Tunisie, dans la villa de Radès, à dix kilomètres de Tunis. Mais à force d'économies et de privations, nous avions fait construire au village natal une maison[1].

Les enfants, ma belle-mère Lla Djohra et moi, nous venions y passer les vacances ; c'est ce pays qui a inspiré à Taos les passages de son livre[2] qu'elle situe à « La source des pèlerins » — « Thala-el-Hadj », jardin de montagne du grand-père Ahmed.

Mon mari avait toujours voulu revenir finir sa vie dans son village natal. Au moment de sa retraite, en 1935, notre plus jeune fils, René, faisait encore ses études ; nous dûmes rester en Tunisie pour lui permettre de les terminer. Tous les grands avaient déjà quitté la maison pour Paris où ils s'étaient établis.

[1]. Il s'agit toujours de la maison du village chrétien d'Ighil-Ali, bâtie en 1913.

[2]. *Rue des Tambourins,* éd. de la Table Ronde, 1960.

Après la guerre de 39-40, la maison s'étant vidée, nous pûmes songer à retourner en Kabylie. Tous les enfants étaient partis, les uns morts, les autres en France. En 1953, nous trouvâmes enfin, par miracle, un acquéreur pour notre maison de Radès. C'était un propriétaire d'Hammamet.

René venait d'être nommé journaliste à Radio-Tunis. C'est le 15 mai 1953 que nous pûmes quitter la Tunisie. La Compagnie Fermière des Chemins de Fer Tunisiens fit bien les choses : elle offrit un wagon gratis pour notre déménagement. Nous arrivâmes à Ighil-Ali. Pendant notre dernière absence, qui avait été longue, beaucoup de nos parents étaient morts : Lla Djohra et son frère Hemma avaient disparu, mais le vieux grand-père Ahmed vivait encore, bien que paralysé des jambes. Sa femme Zahra s'occupait de lui ; elle s'efforçait de le tenir propre, bien qu'elle fût elle-même malade. Il ne manquait de rien. Elle me disait : « Son nom est grand. Il ne faut pas que les visiteurs le trouvent déplaisant à voir. » Car il était très respecté et les gens venaient le saluer à cause de son âge et de son infirmité.

Le père de Charlotte, El Mouhouv-ou-Ouari, était encore de ce monde, mais très diminué. Nous nous installâmes chez nous, dans les deux pièces de l'étage ; celles du bas servirent d'atelier. Belkacem y plaça son établi de menuiserie, avec tous ses outils et ses marteaux.

Les grandes pièces de l'étage reçurent tous les vieux meubles rapportés de Tunisie. Mon mari appela le maçon pour réparer la toiture et les plafonds. Le balcon fut agrandi, couvert ; deux gros piliers soutinrent la construction. Belkacem fit ouvrir deux baies dans le mur de la rue, pour donner de la lumière, et acheta un poêle pour chauffer la maison. Le balcon devint ainsi une vérandah vitrée de onze mètres de long sur trois de large, dont il préleva trois mètres pour la cuisine, qui eut une fenêtre du côté de la Poste. Il fit bâtir des cabinets près de l'escalier, mettre l'eau courante et l'électricité.

Dans la cour poussaient le figuier greffé par le grand-père et l'olivier ombrageant l'escalier de pierre. Belkacem fit redresser la clôture, crépir tous les murs de façon que nous fussions bien chez nous. Nous préparions nous-mêmes notre cuisine, car le Papa n'aimait pas les curieux. Le village était bien achalandé : le boulanger nous apportait le pain à domicile. Nous finîmes tranquillement cette année 1953. Le soir, nous nous promenions sur la route, parfois jusqu'à l'école, en direction de la gare.

Mais c'était trop beau. En 1954, commença la guerre d'Algérie.

•

Au mois de janvier 1954, mon beau-père Ahmed-ou-Amrouche mourut. Il avait neigé toute la nuit ; on télégraphia à ses enfants domiciliés à Tunis. La voiture du courrier qui aurait dû les ramener de la gare, ne put même pas y descendre, à cause de l'épaisseur de la neige.

Mon mari avait couché au village d'en haut, auprès de son père, qui mourut dans la nuit, en portant une cuiller de couscous à sa bouche. Quant à ses deux fils, ils montèrent à pied de la gare, malgré la neige, et arrivèrent trempés et épuisés. Ce ne fut que le surlendemain qu'on put enterrer le grand-père[1].

Dans la même semaine, mourut El Mouhouv-ou-Ouari. Moi, j'étais couchée avec une forte bronchite et ne pus assister aux obsèques. Charlotte, venue d'Alger, me rendit visite : nous eûmes une discussion à propos d'Henri ; elle repartit pour Alger sans nous faire ses adieux.

Nous vécûmes presque paisibles ces années 1954 et 1955. Mais le feu couvait depuis l'affaire d'Arris et du maître d'école assassiné. Dans les mines, dans les fermes, régna le désordre. L'armée s'installa petit à petit dans les villages, le maquis se constitua. Il y eut le couvre-feu à sept heures du soir, et des tueries des deux côtés.

En février 1956, les Pères Blancs déclarèrent que les ménages chrétiens devaient quitter leur demeure, car les Musulmans risquaient de les massacrer. Dans l'affolement général, il fallut partir n'importe où.

Comme tous les hivers, j'étais couchée. Je dus me lever, faire mes valises, et, le lendemain, après avoir donné aux Sœurs toutes mes provisions, je montai, avec Sœur Suzanne, sur le camion d'Hubert. Dans ce camion avaient pris place les Ottari qui rejoignaient leurs filles, et les Zahoual, qui allaient à Tizi-Ouzou. Nous nous arrêtâmes chez un parent qui nous offrit son lit. Il ne restait au village chrétien d'Ighil-Ali que Marie-Rose, la mère d'Hubert, et le postier. Le lendemain, nous prîmes l'avion à dix heures du matin, à Maison-Blanche ; à treize heures, nous étions à Paris. C'était le début de février 1956.

[1] . Le souci de Ahmed-ou-Amrouche avait toujours été qu'on lui fit des obsèques dignes du nom qu'il portait : son vœu fut respecté.

Depuis la dispersion des enfants, nous étions revenus en France à plusieurs reprises : en 1949, pour le cinquantième anniversaire de notre mariage — Jean s'était tout juste installé au boulevard Malesherbes. Nous étions passés par Manosque où nous avions vécu quelques semaines chez Marie-Louise-Taos et où je fis la connaissance de Jean Giono[1]. Nous fêtâmes nos noces d'or dans la maison de campagne de Sargé-sur-Braye[2], en même temps que le baptême du petit Pierre, le dernier-né de Jean.

Un autre voyage nous mena à Lourdes, en 1953 : mon mari pensait que la Vierge me reconvertirait, mais c'est le contraire qui se produisit ; il me parut odieux de voir toutes ces bondieuseries étalées et le commerce qui s'en faisait. C'était encore pire pour moi que d'avoir entendu un Père me parler de la *restriction mentale,* ou mensonge déguisé, à propos de la confession. Ce pèlerinage à Lourdes nous acquittait d'un vœu exaucé par la vente de notre maison de Radès.

Quand nous débarquâmes chez Jean, en février 1956, par moins 13°, avec une petite mallette, pour un temps indéterminé, notre fils ne put nous cacher que nous lui posions un problème. Nous accueillir pour les vacances était une chose, nous garder pour toujours, une autre. Particulièrement susceptibles en ces circonstances troublées, nous fûmes piqués au vif que Jean nous suggéra d'envisager une installation indépendante à Paris ou en banlieue.

J'allai trouver ma fille et la mis au courant. Elle offrit de nous prendre chez elle, mais au bout de quelques semaines, nous préférâmes nous installer à Sargé. Au mois de mai, nous partîmes pour Sargé, où nous passâmes l'été et l'automne.

On nous écrivit d'Algérie que la famille du postier était revenue à Ighil-Ali, et mon mari, rassuré, décida de repartir. Il fit les démarches nécessaires, obtint les papiers qu'il fallait. Au mois de février 1957, nous reprîmes l'avion pour Alger, malgré l'appréhension de nos enfants, surtout de Jean.

En posant les pieds sur le sol d'Algérie, je dis : « Adieu la France ! » Mon mari me répondit : « Il ne faut jamais dire « *Fontaine, je ne boirai plus de ton eau !* »

[1] . Taos et son mari, le peintre André Bourdil, avec leur petite fille Laurence, étaient alors les invités de Jean Giono, à Manosque.

[2] . Maison de campagne de Jean Amrouche, dans le Loir-et-Cher.

Nous vécûmes de mars 1957 à octobre 1958 dans les transes de la guerre ; la population était en butte aux mauvais traitements de l'armée ; les maquisards faisaient des sabotages, la nuit, le matin, l'armée forçait les populations à les réparer. Il y avait du malheur chez les civils des deux camps, et mon mari maigrissait à vue d'œil.

Le jour le plus dur fut celui où l'armée le prit dans une rafle, au moment où il allait chercher le pain. Il fut mené à l'école avec tous ceux qui avaient été trouvés dans la rue : une fusillade ayant éclaté au cimetière, l'armée avait défendu à la population de sortir des maisons ; les soldats ramassèrent tous ceux qu'ils rencontrèrent. Cet homme de quatre-vingt ans dut rester debout, au soleil, de dix heures du matin à huit heures du soir. Moi, j'était sortie sur la route comme une folle ; de toute la journée je ne rentrai chez nous, je ne bus ni ne mangeai.

Pour les Kabyles, nous étions des Roumis, des renégats. On nous enviait le peu de confort que nous avions acquis, après combien d'efforts, de privations et d'exil[1]. Pour l'armée, nous étions des bicots comme les autres.

L'année 1957 prit fin tant bien que mal ; l'armée s'était installée à l'école laïque. Les Pères avaient rouvert leurs écoles, mais le couvre-feu restait fixé à huit heures, et ceux que les soldats rencontraient dans la rue étaient abattus. C'est ainsi que quatre jeunes furent ramassés un matin avec une balle dans la peau. Tout cela affaiblissait mon mari chaque jour. La messe de Noël fut célébrée de jour. Quand Belkacem allait à la chapelle, je tremblais, car je craignais pour lui autant l'armée que les Kabyles.

Un kyste qu'il avait à l'épaule était devenu un abcès : j'avais dû le lui ouvrir moi-même. Un matin, je trouvai mon mari avec une aiguille et le mètre à la main. Il me dit : « Je maigris tous les jours, et je suis obligé de retrécir ma ceinture, car mon pantalon me tombe. »

Il marchait, s'occupait, travaillait dans son atelier où tous les outils étaient disposés sur le mur. Il avait installé l'électricité à la cuisine. Quelle joie, le jour où nous eûmes enfin l'eau à domicile ; il l'avait fait mettre au rez-de-chaussée et à l'étage. Il coula lui-même les dalles en

[1]. Je tiens de ma mère qu'à cette époque mon père reçut une nuit les encaisseurs du F.L.N., venus lui réclamer sa participation. Mon père ouvrit le tiroir de la commode et leur présenta son titre de retraite. Voyant la modicité de sa pension, ils se retirèrent, confus avec ces mots : « Aêfuyar, a êmmi Belkacem ! » (Pardonne-nous, oncle Belkacem !) M. T. A.

ciment armé pour les fosses d'aisance. Quand je lui disais : « Ménage-toi. Tu travailles trop » il me répondait : — « Je m'ennuie. Il faut que je travaille ! »

De bon matin il grimpait au figuier pour la cueillette. Quand je me levais, je découvrais la corbeille de figues toutes fraîches : « Mange ! me disait-il. Elles sont bonnes. » Et je les mangeais, et il était content.

C'est lui qui balayait le carrelage, parfois même il passait le chiffon. — « Tu sais, me disait-il, il faut que les gens qui viennent nous voir entrent dans une maison propre. »

Il avait refait lui-même le carrelage, mais il ne manquait jamais les offices et les Sœurs comptaient sur lui pour les chants, car elles avaient toutes des voix plus ou moins fausses[1].

Il ne restait plus que deux Pères : le Père Duplan pour la classe, et le Père Etienne pour la paroisse. Quand le Père Kérinal mourut d'une affection du foie, c'est à mon mari que le Père Duplan vint demander conseil. C'était le 3 décembre 1958.

Nous vivions aussi soucieux et inquiets l'un que l'autre. Puis vint le jour où nous reçumes la nouvelle de la mort d'Henri. C'était la veille de la Toussaint. Je n'ai jamais entendu mon mari pleurer avec un tel désespoir : il était inconsolable. Il eut une crise de foie et vomit tout ce qu'il avait mangé.

Il se maintint tant bien que mal jusqu'à Noël. Pour cette fête, il ne put avoir son morceau de viande, mais les enfants avaient envoyé des colis de France, des bonbons, de la charcuterie, et je le servis largement. Il avait sans doute trop mangé : il eut encore une indigestion. Il n'avait plus de dents et avalait sa nourriture sans la mâcher. Ce jour-là, il s'était rendu à l'église après le déjeuner ; il faisait froid et son repas lui était resté sur l'estomac. Dès son retour, il vomit tout ce qu'il avait mangé — les tranches d'orange étaient tout entières.

C'était un samedi soir, le 27 décembre 1958. Je m'étais endormie, il était rentré de bonne heure, mais c'était au moment des courtes journées ; nous avions reçu des lettres de bonne année ; il y en avait une qui lui avait fait de la peine et il se mit à pleurer d'une façon désespérée. Quand j'essayai de le consoler il me dit : « Laisse-moi pleurer, ça me soulage ! »

Il faut savoir que toute ma vie j'ai tremblé pour lui, car il était sujet à des syncopes ; sans raison apparente, il lui arrivait de se trouver mal —

[1]. Belkacem-ou-Amrouche savait tenir l'harmonium et chantait le grégorien d'une voix de ténor très mélodieuse.

plusieurs fois à son bureau, un jour chez le dentiste — et il me racontait la chose à son retour à la maison. Je l'attendais devant la porte, quand il était en retard. En entrant, il me disait : « On ne te changera jamais ! » Et j'étais si contente de le voir rentré, que je ne répondais rien.

Parfois, la nuit, lorsque je me réveillais, je l'appelais si je ne l'entendais pas respirer : « Amrar ! »[1] Dès qu'il m'avait répondu, je me rendormais tranquille.

Même le matin quand il allait à la messe, j'étais angoissée jusqu'à son retour. A cette époque, dans le village chrétien, il n'y avait que le postier et sa femme, sa mère. Hubert et sa mère, Marie-Rose, ainsi que deux familles musulmanes qui avaient loué les maisons vides de Blanche et de Marie G'âmara. C'est dire combien l'ambiance était sinistre ! Toute la nuit nous tremblions dès que nous entendions un bruit. Malgré la serrure et les verrous, nous avions peur de tout et de l'inconnu.

Le 3 janvier, c'était un samedi. Le soir, mon mari avait achevé la lecture de son journal devant le poêle, à la lueur de la petite lampe à pétrole, car on avait abattu les poteaux électriques. Toute la journée, il avait été dehors, chez les marchands du village, chez Hubert. Au moment du couvre-feu, il était venu m'embrasser pour me dire bonsoir, et il se mit au lit en me disant : « Je vais vite m'endormir. »

Il s'était soigneusement rasé pour se rendre à la première messe, et il s'était endormi.

Au bout de deux heures, je l'entendis se lever et me dire : — « J'étouffe ! J'étouffe ! » Je lui répondis : « Sors prendre l'air sur le balcon. » Je l'entendis encore dire : « J'étouffe ! »

Il alla du côté de l'escalier, aux cabinets ; je l'entendis encore, puis, plus rien... Et je m'inquiétai. Je me levai en chemise et pieds nus pour savoir la raison de ce silence. Je le trouvai assis sur le siège. Je criai : — « Amrar ! Amrar ! »

Pas de réponse. Je le tirai par les mains et essayai de le soulever, mais il était trop lourd. Je le lâchai et courus à la fenêtre de la cuisine en appelant René Zahoual.

— « René, viens vite ! M. Amrouche se trouve mal, j'ai peur ! »

[1]. « Maître » ou « Vieux » : c'est ainsi que les femmes kabyles s'adressent à leur époux. Le mot comporte à la fois la notion d'âge et celle de respect, associées dans une société patriarcale, comme celle des Berbères.

René fit le tour et j'allai lui ouvrir la porte de la rue. Il prit mon mari dans ses bras et le coucha dans son lit.

— « Faut-il aller chercher le docteur militaire ? »

Mais il avait senti que le cœur avait cessé de battre. Il appela sa mère qui me tint compagnie. Pendant la nuit je me levai plusieurs fois pour voir s'il avait froid, et je tirai sur lui les couvertures, mais il n'avait plus besoin de rien.

Au matin, je réussis à m'endormir. Le bruit s'était déjà répandu dans le village. Les Sœurs, au sortir de la messe, s'étaient arrêtées ; elles avaient apporté de l'eau bénite et lui avaient passé son chapelet autour des mains. Pour moi, j'étais abrutie, je ne comprenais rien. Je vis la maison se remplir des parents du haut village : il y avait parmi eux le fils du cousin Messaoud, qui voulut s'installer chez nous.

Hubert avait chargé l'armée de télégraphier aux enfants de Paris, pour qu'ils viennent assister aux obsèques[1], mais personne n'ayant répondu, le Père Etienne vint me dire qu'il fallait procéder à l'enterrement sans eux.

C'est le lundi soir que mon compagnon de soixante années me quitta pour toujours. Pendant deux jours et deux nuits, ce fut un défilé de parents qui ne voulurent pas me laisser seule, mais qui parlaient de leurs affaires personnelles. Je compris que le fils de Messaoud entendait habiter ma maison, et cela ne me convenait pas. J'allai chez Marie-Rose, la mère d'Hubert, et lui demandai asile en attendant des nouvelles de France. Elle accepta. Je fis porter chez elle un petit lit, des couvertures, je donnai aux Sœurs toutes les provisions que le Papa avait amassées en ces temps de restrictions. Je vécus chez Marie-Rose du 6 janvier au 6 février, date à laquelle je partis pour la France en compagnie de Mère Louis de Carthage. C'est elle qui ouvrit le tiroir de la commode, qui me remit les papiers de la retraite, et l'argent qu'elle y trouva. Quelques jours avant sa mort, le Papa m'avait dit : — « Tu vois cet argent ? Prends-en soin, c'est ta réserve pour le cas où je viendrais à te manquer. »

Je pensai en moi-même : — « Je mourrai avant toi, et je n'aurai pas besoin de tout cela. » Car j'avais toujours été la plus fragile.

Mais l'homme propose et Dieu dispose.

La maison fermée, j'attendis les nouvelles de Paris. Elles arrivèrent enfin.

[1]. Aucun télégramme ne parvint jamais à Paris. C'est quinze jours après que les enfants Amrouche apprirent, par recoupement, la mort de leur père.

Mère Louis de Carthage avait écrit à Nice, à mon fils René. Celui-ci demanda par lettre à mon petit-fils Marcel de me recevoir chez lui, à Alger, en attendant que lui-même vienne m'y chercher. Naturellement, les frais du voyage m'incombaient, mais j'avais pour les assumer l'argent laissé dans le tiroir par le Papa. Je dis adieu à cette maison dont mon mari avait fait un bijou et que tout le village nous enviait.

Je revois encore Belkacem, quand les gamins du voisinage, en jouant à la balle, avaient sali le mur soigneusement crépi et blanchi à la chaux : il prenait une éponge et un seau d'eau et lavait les taches, en maugréant après les gosses.

J'allai donc, avec la Sœur, remplir mes valises. je remis tout en ordre, minutieusement, dans la « grande malle », mais j'eus le tort de ne pas détruire la correspondance[1].

Je fermai les portes après avoir donné aux Sœurs même les vieux journaux qui, me dirent-elles, serviraient à chauffer leur soupe, et je partis pour Alger avec la Mère. Nous allâmes coucher chez les Sœurs, à El-Biar. Le dimanche suivant, Charlotte vint me chercher ; je pense être restée chez elle deux ou trois jours avant l'arrivée de René. Je fis mes adieux à la Mère, après lui avoir payé ses frais de voyage. René me rejoignit enfin. La Mère m'avait remis mes papiers. Charlotte ne voulut pas accepter de défraiement pour mon séjour chez elle. Nous prîmes l'avion passant par la Corse. Et nous descendîmes à Nice.

A l'époque, je me faisais beaucoup d'illusions : je pensais retrouver un foyer après celui que j'avais perdu. Je me disais : j'ai perdu mon mari, ma maison, mon pays, mais j'ai mon fils.

Je ne tardai pas à déchanter. J'avais remis à René ce qui me restait de l'argent. Les premiers jours, René parut content de m'avoir avec lui, mais sa femme, mal remise de ses couches, appela près d'elle sa grand-mère — « Maman Odette » — pour qu'elle tienne son ménage, et la maison fut pleine...

Après maints conciliabules, il fut décidé que je quitterais Nice pour Paris. Jean débarqua pour me prendre en charge. Il me dit : — « Maman, ma maison c'est la tienne ; tu partageras la chambre de mon petit Pierre. »

Je partis donc avec Jean, mais je préférai, pour commencer, aller habiter chez Marie-Louise-Taos ; j'y restai de mars à juin, date où

[1]. Cette correspondance familiale, qui comporte des lettres de Jean Amrouche, m'a été fort obligeamment adressée sur ma demande par les Sœurs d'Ighil-Ali. M. T. A.

Suzanne, la femme de Jean, vint me chercher pour me conduire à la maison de Sargé-sur-Braye, où je passai les vacances en compagnie de ma fille.

Il va y avoir bientôt quatre ans que ces faits se sont produits. Mes intérêts furent pris en charge par Jean et Marie-Louise-Taos qui m'hébergèrent et veillèrent sur moi tour à tour. Je m'en remis entièrement à eux, ayant toujours vécu sous la tutelle et la protection de mon mari qui ne voyait que par mes yeux.

•

J'ai vécu ces années, allant de l'un à l'autre de mes enfants, mais le malheur a frappé encore à ma porte : après plus de quatre ans, c'est Jean qui part à son tour.

Octobre 1958, Henri ; janvier 1959, son père ; avril 1962, c'est Jean. Depuis août 1939, cela fait cinq de mes fils, et leur père : six deuils qui me frappent, et je survis à tous ces malheurs.

Parfois je me demande quel genre de mort je pourrais choisir pour disparaître sans souffrance, sans me voir mourir par étapes, comme les paralysés.

Puis je me dis que je puis encore être utile à ma fille, et j'essaye de la consoler un peu. Je voudrais lui laisser le plus de poèmes, de proverbes, de dictons... Ah ! elle est si jolie, la langue kabyle, combien poétique, harmonieuse, quand on la connaît... Les hommes de chez nous sont si endurants au malheur, si dociles à la volonté de Dieu, mais on ne le comprend vraiment que si on entre dans cette langue qui me fut un réconfort tout au long de mes exils.

Aussi j'adjure ma chère fille d'avoir de la patience et de savoir, selon la sagesse kabyle, remettre les choses entre les mains de Dieu.

Son père répétait : *L'homme se démène, mais Dieu le mène.*

Pour elle, j'ai voulu tracer, — d'une façon bien maladroite —, cette formule de vie :

« Patience et courage ! Tout passe, tout s'évanouit, et tout roule dans le fleuve de l'éternité. »

Poèmes

En 1940, cruellement éprouvée par la mort de ses trois fils, Louis, Paul, Noël, Fadhma Aïth Mansour Amrouche trouva un soulagement à sa peine en recourant d'instinct, comme les aèdes, les « Clairchantants inconnus » dont elle était issue, à l'improvisation poétique, dans sa langue maternelle.

C'est alors qu'elle composa sept poèmes, dont cinq à la mémoire de Paul (Mohand le Lion), Louis (Seghir l'arbre de douceur), Noël (Saâdi le petit oiseau), et deux autres poèmes destinés à protéger sa fille, alors pensionnaire de la Casa Velasquez, à Madrid, et à qui elle écrivait inlassablement, lui envoyant tout ce que sa merveilleuse mémoire pouvait encore receler de la sagesse des aïeux et que, faute de temps, ni son fils Jean, ni sa fille, n'avaient encore fixé : ces contes, poèmes, légendes, proverbes et chants traditionnels dont elle était la dépositaire, et qu'elle avait tenu à léguer à ceux de ses enfants qui avaient le plus le culte du passé.

Ce sont ces sept poèmes que sa fille Taos recueillit de ses lèvres, traduisit en français durant son séjour en Espagne, et publia vingt-cinq ans plus tard, en appendice, dans « Le Grain Magique ».

Voulant rassembler tout ce que nous laisse Fadhma Aïth Mansour Amrouche, tant en français qu'en berbère, il nous a paru naturel de joindre ces poèmes à ses Mémoires.

NE SOIS PAS IMPATIENT

Ne sois pas impatient
Puisque Dieu est là.

Comme aujourd'hui la tristesse nous sera enlevée.
L'hiver passera tel un vilain songe,
Les froids nous quitteront
Et les nuages, les pluies et les vents.
L'herbe repoussera
Les prés en deviendront tout verts
Et fleuris de fleurs entrouvertes
Et des troupeaux y viendront paître.

L'été nous sera rendu
Et la terre se fera toute chaude.
Dans les plaines mûriront les blés
Et les fellahs n'auront plus faim.
Les oiseaux chanteront encore
Dans les arbres, entre les feuilles.
Les abricots et les pêches,
Les pommes et les mûres,
Les poires et les figues
Et toutes les richesses
Qui emplissent le monde,
Dieu les a données à ses créatures.

Mais il leur a dit :
Vous devrez travailler.
Il leur a donné la mort,
La vieillesse et l'exil,
Les maladies et les pleurs
Afin qu'ils thésaurisent le bien
Et se présentent à lui les mains pleines,
Après avoir couché dans le froid de la tombe.
Qu'emporterons-nous des biens de la terre ?
Nous les laisserons à des héritiers,
Et nous nous en irons les mains nues
De ce monde éphémère,
Car n'est éternelle que la face de Dieu.

Et Dieu leur a dit :
Si vous semez le bien
Je vous recevrai dans mon paradis.
Ceux qui ont eu faim seront rassasiés,
Et ceux qui ont pâti connaîtront ma joie.
Ceux qui ont eu froid je les vêtirai,
Et ceux qui ont pleuré auprès de moi riront ;
Ceux qui sont séparés se retrouveront
Dans mon paradis, le seul éternel.

Ne sois pas impatient,
Ne désespère pas :
Un jour nous verra sous la face de Dieu !

JE SUIS COMME L'AIGLE

Je suis comme l'aigle blessé
L'aigle blessé entre les ailes.
Tous ses enfants se sont envolés
Et lui ne cesse de pleurer.
Pitié, ô maître des vents,
Venez en aide à ceux qui souffrent.

Je suis comme l'aigle des montagnes,
Sur la roche le plus haut dressée.
Il passe ses nuits à observer le ciel
Espérant découvrir, parmi les étoiles,
Le visage de ceux qui se sont envolés.

Je prie Dieu et les amis de Dieu
Pour que lui apparaissent en rêve
Les enfants qui s'en sont allés,
Pour qu'il les voie dans l'autre vie,
Alors, peut-être, il connaîtra la paix.

GENIES DE L'OCCIDENT

Génies de l'Occident, soyez favorables
A mon enfant qui vient vers vous
Etendez sur elle votre protection.

Ses cheveux sont comme l'aile du corbeau
Ses prunelles et ses sourcils plus noirs encore,
Et ses grands cils recourbés.

Sa chair est pareille aux roses épanouies
Sur lesquelles s'est posée la rosée,
Alors qu'il faisait encore nuit.

Sa bouche est une grenade,
Une grenade entrouverte,
Et ses dents un collier de perles.

L'ambre de son cou est si clair
Qu'il devient transparent quand elle boit.
L'on croit y voir l'eau courir.

Ses mains sont toutes menues
Comme celles d'un enfant,
Elles ont la douceur de la soie.

Le Seigneur l'a créée pleine de grâce ;
Les jours où des bijoux rehaussent sa beauté,
Qu'il veuille la préserver des regards malveillants.

O mon Dieu prends soin d'elle et comble-la de joie.
Ouvre-lui toutes grandes les portes et les voies.
Peuple sa solitude, rends-lui léger l'exil
Et transfigure-la au regard de chacun.

SUIVRE LES AMES

Qu'on aimerait suivre les âmes
Au pays où elles s'enfuient.
Je marcherais la nuit, le jour,
Et les cieux je parcourrais
Pour voir les bien-aimés
Qui m'ont laissée le cœur blessé.

Qui voudrait m'accompagner
Au pays où se trouvent les âmes ?
Nous irions à leur recherche
Et nous mêlant aux oiseaux,
Nous nous élèverions en plein ciel
Vers mes enfants bien-aimés.

Qu'on aimerait suivre les âmes
Au pays où elles s'enfuient.
J'irais à travers les cieux,
Cheminant avec les étoiles,
A la rencontre des bien-aimés
Par qui mon coeur est endeuillé.

O MON DIEU

O mon Dieu aie pitié de moi
Toi qui es le meilleur
Ta volonté doit s'accomplir.

Elle doit s'accomplir, je le sais,
Mais daigne me consoler
Toi qui m'as tout donné, toi qui m'a tant repris.

Seghir, pousse de grenadier,
Avait un parler si doux ;
Le oui fleurissait sur ses lèvres.

Saâdi était un enfant
Plein d'insouciance
A la bouche chantante.

Mohand était l'aigle
Couvrant de ses ailes
Les enfants qui m'avaient quittée.

Oh ! ce jour où ils eurent des ailes,
Où s'élançant dans l'espace
Ils prirent leur vol et me laissèrent !

HIRONDELLE

Hirondelle,
Bats des ailes et hâte-toi
Vers le pays où est ma fille.

A son côté repose-toi,
Appuie la tête sur ses genoux,
Prends toutes les peines de son cœur
Pour les jeter du haut des cieux
Au fond des mers,
Et laisse-la, dans son exil,
L'âme en fête !

ME VOICI

Me voici maigre, mon teint s'est assombri,
Je suis la feuille jaunie qui se détache et tombe.
Mes cheveux sont semblables à une toison blanche,
Mon sourire s'est flétri sur mes dents effondrées,
Et ma vue s'est tant obscurcie
Que je ne puis même distinguer une épine.
La mort de mes fils bien-aimés
A laissé mon coeur meurtri.

Me voici debout comme une ombre,
Ma taille s'est inclinée,
Je suis comme l'inconnu qu'une balle a frappé.
La nuit, le jour, mes larmes coulent
Et ma peine sans fond est irrémédiable :
Ils tombèrent tous les trois en un an
Et sans que j'aie pu seulement les revoir,
Soleil, épouse ma tristesse, éloigne-toi.

Mon cœur gémit, mon cœur pleure
Les yeux de l'aigle qui n'est plus :
Je ne me résignerai jamais.
Il m'a dit ; « Mère, ne crains rien,
Tu peux me confier mes frères,
Auprès de chacun d'eux je te remplacerai,
Et je leur ouvrirai ma maison toute grande. »
J'ai pensé : « Le mal ne peut l'atteindre
Lui qui d'un jet a poussé
Comme un chérie dans la forêt ! »
Mais une tempête est survenue
Qui d'un coup l'a déraciné
Et l'a couché en plein exil.

Je pleure, mes yeux n'ont pas de répit.
Soir et matin je pleure
Les enfants dont s'est retirée la vie :
Seghir, l'arbre de douceur
A la taille flexible ;
Saâdi, le petit oiseau
Qui sur les branches d'un pêcher
Chantait du matin à la nuit,

Et Mohand, le lion
Qui a emmené ses frères.

La tempête est arrivée
Et le tonnerre, les éclairs et le vent,
La tempête d'été
Qui les a tous trois déracinés,
Tous les trois la même année.
Depuis, la frayeur m'habite, je ne suis que tremblement :
Si j'ai un ami qu'il pleure !

TABLE DES MATIERES

Vincent Monteil 4
Kateb Yacine 8
Lettre de Jean Amrouche 13
Dédicace à Jean Amrouche 15

I. LE CHEMIN DE L'ECOLE 16
1. Ma mère 17
2. Taddert-ou-Fella 25
3. Le Cours normal 33
4. Mon village tel que je l'ai connu 46
5. L'hôpital des Aïth Manegueleth 62

II. ENTREE DANS LA FAMILLE AMROUCHE 75
1. Mon mariage 76
2. Ighil-Ali 90
3. Mort du grand-père Hacène-ou-Amrouche et décadence de la famille 105

III. L'EXIL DE TUNIS 129
1. Les transplantés 130
2- D'une maison à l'autre 147
3. Rue de la Rivière 160
4. Le havre de Radès 172

Epilogue 184

Poèmes 196

Impression Imprimerie Seraoui

42, Rue Colonel Amirouche – Rouiba
Boumerdès – Algérie

« Une vie. Une simple vie, écrite avec limpidité par une grande dame kabyle, d'abord en 1946, puis en 1962, avant que la mort ne vienne la prendre en Bretagne, le 9 juillet 1967, à quatre-vingt-cinq ans. Fadhma Aïth Mansour Amrouche, la mère de Taos et de Jean, a quitté cette terre, mais elle nous reste présente, par ces pages où l'on retrouve les travaux et les jours, les naissances, les morts, le froid cruel, la faim, la misère, l'exil, la dureté du cœur, les mœurs brutales d'un pays rude... »

Vincent MONTEIL

« Le livre de Fadhma porte l'appel de la tribu, une tribu comme la mienne, la nôtre devrais-je dire, une tribu plurielle et pourtant singulière, exposée à tous les courants et pourtant irréductible, où s'affrontent sans cesse l'Orient et l'Occident, l'Algérie et la France, la Croix et le Croissant, l'Arabe et le Berbère, la montagne et le Sahara, le Maghreb et l'Afrique, et bien d'autres choses encore : la tribu de Rimbaud et de Si Mohand ou M'hand, d'Hannibal, d'Ibn Khaldoun et de saint Augustin, un arbre de jouvence inconnu des civilisés, piètres connaisseurs de tout acabit qui se sont tous piqués à cette figue de Barbarie, la famille Amrouche. »

Kateb YACINE

69,00 DA